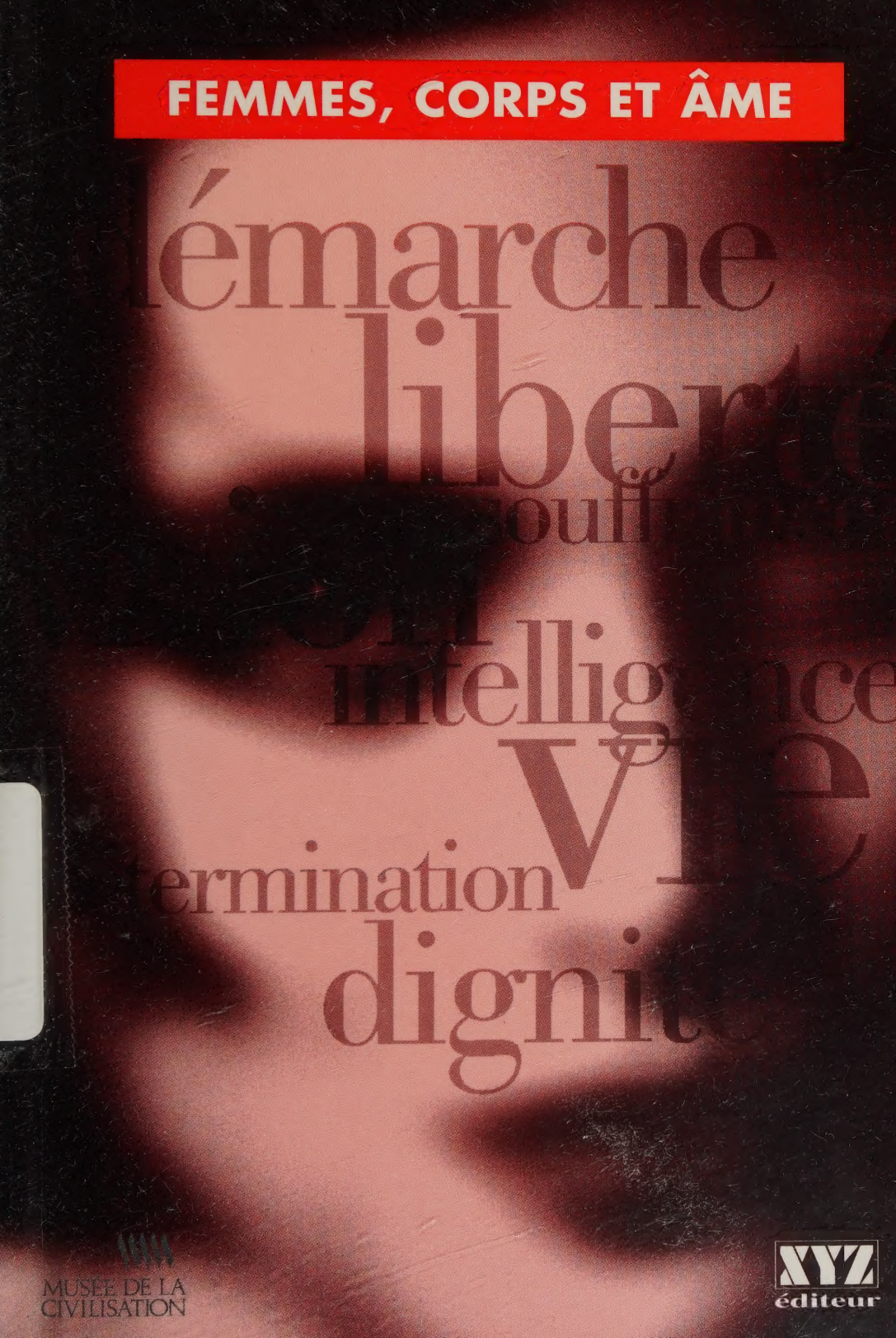
FEMMES, CORPS ET ÂME



MUSÉE DE LA CIVILISATION

XYZ éditeur

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/bwb_P9-BHY-285

Femmes, corps et âme

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide financière du ministère des Communications du Canada, du Conseil des Arts du Canada et du ministère de la Culture et des Communications du Québec.

©

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec)
H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70
Télécopieur : 514.525.75.37

MUSÉE DE LA CIVILISATION

et

les auteurs

Dépôt légal : 1er trimestre 1996
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
XYZ éditeur : ISBN 2-89261-156-3
Musée de la civilisation : ISBN 2-551-16714-0

Distribution en librairie :
Dimédia inc.
539, boulevard Lebeau
Ville Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2
Téléphone : 514.336.39.41
Télécopieur : 514.331.39.16

Coordination du contenu : Michèle Pérusse
Conception typographique et montage : Édiscript enr.
Maquette de la couverture : VOX
Photo de la couverture : Elke Hesser/Masterfile

FEMMES, CORPS ET ÂME

MUSÉE DE LA CIVILISATION

AUGUSTANA UNIVERSITY COLLEGE
LIBRARY

XYZ éditeur

Présentation

Le corps des femmes porte et nourrit l'avenir du genre humain.

En plus de cela, les femmes sont capables de faire tout ce que l'humanité peut faire.

MARIE CARDINAL.

Un nouvel événement sur le langage au Musée de la civilisation, celui des femmes. En théâtre, chansons, conférences, débats, musique, performances, elles diront les pas franchis, les gestes tentés, les complicités, les ruptures et les réconciliations. Le temps de l'exposition « Femmes, corps et âme » qui est loin d'être dogmatique, les visiteurs découvriront un univers dense et complexe où se côtoient les évidences, les perceptions et les réalités, surtout pas la « raison raisonnante ». C'est le verbe artistique qui conjugue cette fascinante histoire.

Dans les pages qui suivent, par le biais de la poésie, de l'essai, de la nouvelle, de la chronique et du pamphlet, des auteures, toutes générations confondues, parlent de ce qu'elles connaissent le mieux : ELLES. Leurs mots sont ceux de l'abondance et du courage : mère, enfant, amour, douleur, espoir et intimité. Il y a là des paroles silencieuses mais tenaces que vous ne pourrez oublier ; on a envie de faire écho aux mots.

Cet ouvrage, réalisé dans l'enthousiasme par le Musée de la civilisation et XYZ éditeur, révèle peut-être que le langage des femmes s'appelle le « corpsetâme » et que nous devrions tous l'apprendre. Après tout, l'apprentissage d'une langue naît de l'urgence d'entendre et de dire l'autre.

La directrice du Service de l'action culturelle
et des relations avec les musées québécois,
Hélène Pagé

Ma mère sur mes genoux [1]

Portrait du cahier d'un arpenteur-géomètre

Louky Bersianik

1

Quand j'ouvris le cahier brun au hasard, je tombai sur une phrase bouleversante datée du 2 mars 1955 : « *Je n'ai jamais fait ce que je voulais.* »

J'ai la passion des cahiers et de la compassion pour le scripteur acharné qui tente de fixer le temps avec des mots souvent arrachés à une plume récalcitrante, parfois se bousculant sous une plume ivre de son propre flux.

Je tiens cette passion de mon père. Comme un homme habitué à écrire sans cesse, mon père multipliait les calepins, les carnets, les cahiers, les agendas, où il consignait sa vie professionnelle ou encore la vie de ses enfants et de leur mère. Le plus souvent, le contenu de ces cahiers était une sorte de journal de bord destiné à ne rien oublier des faits saillants de la journée ou de la saison en cours.

Cela se présentait quelquefois sous la forme du journal intime, mais, même dans ce cas, mon père parlait peu de lui. Et pourtant,

1. D'après le titre d'un feuilleton de Robert Lévesque : « Tenir sa mère sur ses genoux », *Le Devoir*, 16 et 17 décembre 1995, p. D3.

j'ai fait récemment la découverte d'un manuscrit de vingt-quatre pages sur feuilles mobiles format ministre, daté du 10 juin au 31 août 1955, contenant le récit des événements quotidiens de cet été-là, mais aussi un certain épanchement de son cœur : « Quand je parle tout seul, tout bas, à un autre moi-même », lit-on en haut de la première page ; de plus, fait rarissime, il consacre cinq pages de ce manuscrit à des souvenirs d'enfance jusqu'alors inconnus de nous.

Après la disparition de mon père, ma mère avait soigneusement conservé tous ces carnets de notes sans en changer un iota, sauf pour ce qui concerne le journal d'un été à la campagne au chalet de son père, alors qu'elle était âgée d'une trentaine d'années. Dans ce cahier, elle avait raturé systématiquement, consciencieusement même, tout ce qui se rapportait à ses parents et à sa sœur aînée, parce que ces lignes étaient désagréables pour sa famille. Je le sais, car je me suis usé la vue à déchiffrer ce qu'elle avait censuré.

À la suite de la disparition de ma mère, tous ces manuscrits m'échurent avec les autres archives de la famille, les photographies, la correspondance, etc., y compris le journal des tournées et les manuscrits des pièces de théâtre dont mon père était l'auteur, et qui avaient été jouées sur toutes les scènes du Québec des années quarante et cinquante.

2

Le cahier brun en question avait une couverture rigide et portait, incrusté au milieu, un titre anglais en lettres moulées suivi d'un chiffre, entre deux fois trois lignes horizontales en dégradé :

FIELD BOOK

360

Comme l'inscription était de même couleur que le cahier, elle ne se lisait pas au premier abord : il fallait un certain éclairage pour la faire ressortir et permettre sa lecture.

Les dimensions du cahier étaient moyennes :

7 po 1/4 x 4 po 1/2 x 3/4 po.

Chaque page comportait 26 lignes bleues horizontales. La page de gauche comprenait six sections marquées par 5 lignes rouges verticales. Celle de droite était séparée en plein milieu par une ligne rouge verticale et, de part et d'autre de cette ligne séparatrice, 16 lignes bleues verticales divisaient cette page en 832 minuscules rectangles bleus.

Fait en papier fort, il était vraisemblablement destiné à des arpenteurs-géomètres travaillant pour une compagnie anglophone dont le nom apparaissait sur la deuxième de couverture au-dessus des premières tables de logarithmes. Celles-ci étaient ainsi dénommées : *Tables for Excavations and Embankments*, autrement dit : *Tableau des hauts et des bas de l'existence...*

La première page était blanche, aujourd'hui jaunie par le temps. En haut et à droite, mon père y avait inscrit son nom à l'encre noire, en lettres cursives d'une calligraphie extrêmement fine.

Au verso de cette feuille, commençaient des tables de toutes sortes agrémentées de graphiques géométriques qui couvraient entièrement les neuf premières pages, numérotées de 1 à 9. Celles-ci mises à part, le cahier comptait 158 pages non paginées.

3

Comment un tel cahier était-il tombé entre les mains de mon père, francophone endurci et aussi éloigné des chiffres que peut l'être un intellectuel en devenir. Que le cahier fût anglais n'était pas étonnant : à cette époque on en trouvait difficilement dont la présentation était en langue française.

La page suivante, datée du 22 juillet 1925, me renseigna sur son âge : il venait d'avoir vingt-cinq ans. De toute évidence, mon père destinait ce cahier à son enseignement, tout au moins à celui de l'année scolaire qui allait débuter à l'automne. D'après les rubriques qu'il y avait aménagées — les quatre premières à toutes les vingt pages —, il enseignait une dizaine de matières.

La première rubrique intitulée *Pédagogie* occupait les six premières pages et concernait sa profession. C'étaient des tableaux synoptiques qui exposaient les quatre grands sujets nécessaires à la formation d'un pédagogue. Ils avaient chacun, sous l'accolade, un contenu distinct en plusieurs points et chaque point se détaillait à son tour sous la double courbure, bénéficiant d'un traitement fouillé où foisonnaient les idées, les concepts et les suggestions d'ordre pratique.

Les autres rubriques étaient de brefs condensés de ses cours, sous forme de tableaux synoptiques, d'explications, de dessins, de graphiques. Elles étaient intitulées : Géographie, Histoire du Canada (divisée en colonie française et colonie anglaise), Anglais, Philosophie, Géométrie, Physique, Arithmétique, Latin, Littérature, Histoire de l'Angleterre, celle de la France étant étudiée probablement au chapitre du régime français.

Le plan du cours de géographie était assez amusant :

1° Le monde en général — Cosmographie
2° Le monde moins l'Amérique
3° L'Amérique moins le Canada
4° Le Canada moins la province de Québec
5° La province de Québec
6° Géographie générale économique

Le premier article du n° 1 était ainsi libellé :

1) G. astronomique

ce qui me fit faire, à la lecture, une association comique entre l'astronomie et la gastronomie : peut-être était-ce là l'origine de l'attribution d'étoiles aux meilleurs restaurants par le guide Michelin...

Bien que ces préparations de classe n'aient accaparé par intervalles que quatorze pages de ce cahier, la dernière se situait à la page 66. Et pour cause : ce fameux cahier avait eu d'autres destinations en son temps et en des temps ultérieurs. Il avait eu un autre scripteur que mon père et portait, plus ou moins chronologiquement, les dates suivantes : 1925-1926-[1928]-1949-1952-1955.

Ce cahier de 158 pages commencé le *mercredi* 22 juillet 1925 s'arrête définitivement à la page 79 le *mercredi* 2 mars 1955, à cinq heures de l'après-midi. Raccourci saisissant de trente ans d'une vie — 360 mois ou presque —, de deux vies devrais-je dire, puisque la phrase consignée par mon père ce jour-là était mise entre guillemets...

4

Donc, mon père, à vingt-cinq ans, pendant l'été 1925, commence un cahier pour y inscrire des notes sur la pédagogie et un résumé des cours qu'il aura à donner en septembre.

Il couvre alors les six premières pages de son écriture élégante et régulière. Les deux feuilles qui suivent sont blanches. Puis, à la page 11, c'est le début d'un agenda exécuté à la main, d'une autre encre et d'une autre écriture que celles de mon père, mais d'une calligraphie aussi fine et élégante.

Cet agenda improvisé commence le 1er décembre 1925 et se termine le 14 avril 1926 à la page 59 du cahier. Les rubriques installées par mon père sont respectées. Devant chacune d'elles l'agenda s'interrompt, laisse une page blanche et se poursuit de l'autre côté de la rubrique. Il comporte trois jours par page et, au-dessus de la date, est inscrite l'initiale du jour en question, sauf le premier, un *mardi*, écrit en lettres minuscules au-dessus du chiffre 1 du premier décembre. Ces initiales ne paraissent pas du 3 au 14 avril, mais, par déduction, on sait que l'agenda se termine un *mercredi*.

5

Cet agenda impertinent qui emprunte un terrain déjà arpenté exhibant même les voies et balises d'un métier sérieux, est le journal d'une très jeune femme follement amoureuse, romantique, éveillée, primesautière, très pieuse à l'instar de son mari. Elle écrit presque à tous les jours jusqu'à la mi-février.

À quelques reprises mon père ajoute un détail de leur vie, inscrit une parole tendre ou coquine à l'adresse de cette squatter de

cahier... Le 31 décembre, il écrit : *Souhaits nombreux et heureux à mon Lou en or.* Le 1er mars, il note un détail professionnel. Le 1er avril, il écrit : *Poisson d'Avril mon Lou !*

Lui aussi a respecté la facture de l'agenda, même des années plus tard : lorsqu'il reprend le cahier, le 28 janvier 1952, il écrit quelques mots à la page 38 — au verso de trois journées de février 1925 — en haut de la page blanche qui précède celle consacrée à l'histoire du Canada.

Elle parle d'elle à la troisième personne, employant un surnom tendre que lui donnait mon père : *Ti-Lou ira de bonne heure enseigner à faire des tartes à Mme R. sa petite sœur,* écrit-elle le 10 décembre. Et le 14 décembre : *Ti-Lou commencera son grand-ménage pour finir avant Noël.*

Ti-Lou a toujours eu en horreur les travaux domestiques, même à cette époque. Mais *le ménage* fait partie de son quotidien de jeune épouse. Elle s'exécute consciencieusement, sans doute pour plaire à celui qu'elle appelle son *trésor.* Elle ne mentionne jamais sa répugnance. Peut-être que mon père n'aurait pas apprécié, bien qu'il n'ait jamais été très exigeant sur ce chapitre... Déjà, elle se ment à elle-même et à celui qu'elle aime. Déjà il y a méprise sur la personne. Une seule fois, un samedi, elle écrit : *Buanderie ! Quel ennui !*

Il faut dire qu'il y a de sérieuses compensations. Voici ce qu'elle écrit le jeudi, 24 décembre 1925 :

> *Date mémorable où j'ai encore plus aimé mon mari et plus senti sa délicatesse pour moi. La belle et bonne surprise... : mes étrennes : un piano à queue. Le rêve, le bijou... mon rêve, mon bijou installé dans notre Château Bonheur vers 7 1/2 hres dans la veillée de Noël [...].*

L'emploi de son temps est scandé par trois occupations principales : *Messe. Musique. Travail.* Dans l'intimité c'est la musique qui est reine. Le 27 décembre, elle note : *Soirée toute d'amour et de musique.*

Pas une journée où la musique ne soit à l'honneur. Elle « pratique » son piano tous les jours. Deux heures par jour au moins.

Elle sort beaucoup, par tous les temps. Ils se donnent des rendez-vous. Elle écrit, le 4 décembre : *Donat est venu au devant de son Lou à 9 hres moins 15 m.* Et le 23 décembre : *Ti-Lou est venue à St-Henri au devant de Donat.* Ils font des visites ensemble, d'un bout à l'autre de la ville. Il est son bien-aimé, elle est son ange blond. Elle se colle à lui sous la pluie. Une pluie qui survient un samedi 5 décembre :

> *[...] Pluie battante vers le soir. Visite à M. G, rue Henri-Julien, et à M^me^ Drolet, rue St-Dominique. Elle habite une maison petite mais telle que j'ai rêvée. Comme nous étions heureux ce soir, sous le grand parapluie qui nous abritait nous allions tous les deux, tout près l'un de l'autre, le cœur au même diapason ; des caresses tendres s'échangeaient et des paroles d'amour égrenées dans la nuit de cette soirée re-suscitent à mon souvenir comme les millions de gouttelettes converties en autant de diamants lumineux sous le reflet de l'électricité de la rue St-Denis.*

Enfin, le 23 janvier 1926, elle écrit avec ravissement :

Ma fête ! ! ! 23 ans.

Suit en détail la mention des événements et des cadeaux qui ont marqué cette journée mémorable ainsi que le nom de tous ceux et celles qui y ont participé.

6

Le jour où mon père ouvrit ce cahier pour la première fois, le 22 juillet 1925, quatorze mois après leur mariage, c'était la veille de la naissance de leur premier enfant. Mon père, très pudique, n'en parle pas, bien que d'autres documents témoignent de la joie explosive que tous les deux ressentent dans l'attente de cet événement.

L'enfant tant désiré devait décéder deux mois et demi plus tard, le 11 octobre.

Par conséquent, quand Ti-Lou a commencé son agenda le 1er décembre 1925, cinquante et un jours seulement s'étaient écoulés depuis que son tout petit s'était envolé. Je sais qu'elle ne s'est jamais remise de cette perte irréparable, bien qu'elle ait eu par la suite dix autres enfants.

Cependant, son agenda ne fait aucune allusion à cette tragédie. Ma mère y est gaie comme un pinson, pleine d'activités sociales et religieuses. Elle est très proche des membres de sa famille. Elle va voir sa mère souvent. Celle-ci lui retaille une robe de satin que Ti-Lou veut étrenner pour une fête qu'elle prépare avec mon père.

Comment une telle occultation a-t-elle été possible ? Même quand sa jeune sœur devient enceinte, pas un mot de sa propre détresse. Le 3 février, elle écrit : *Suis allée coudre chez Mme R. Fait petite robe de bébé.*

Comment expliquer cela ? Pourquoi fait-elle encore semblant ? Pour épargner qui ? Peut-être avaient-ils juré de ne pas en parler entre eux, d'oublier ce qui ne s'oublie pas, pour avoir moins mal, pour ne pas tomber dans la complaisance. Il y avait surtout une raison religieuse impérative. L'enfant n'appartenait pas à celle qui lui avait donné la vie ni à son père accueillant. Il appartenait à Dieu. Il était la propriété exclusive de Dieu. C'était un dieu jaloux, possessif, sans entrailles. C'était lui qui envoyait les bébés aux parents et s'il avait décidé de les reprendre il fallait s'incliner. Le remercier. Lui être reconnaissants d'avoir fait de cet enfant mort un ange du ciel avec deux ailes et même en être fiers. Être fiers de la mort d'un enfant ! Quelle aberration ! Ce que les prêtres leur présentaient comme un baume sur leur plaie vive n'était pas autre chose que de la cruauté mentale, de la manipulation, de la grossière indécence.

Ma mère était folle de mon père. Mon père était fou de ma mère. Tous les deux étaient fous de Dieu. Ils s'accrochaient à lui pour ne pas sombrer dans le désespoir.

7

Dans les années qui suivirent, Ti-Lou a fermé son piano à queue. Ou plutôt, elle ne l'a plus ouvert que pour ma sœur aînée dont mon père annonce la naissance à la page 67, trois ans après celle du petit disparu. Ce cahier a donc servi aussi en 1928 pour y inscrire le prénom de leur nouveau bébé, une fille *née le 10 juillet*.

Cette enfant n'avait que trois ans quand ma mère a commencé à lui enseigner la musique et à faire d'elle une véritable virtuose, une enfant prodige qui se produisait à cinq ans au Ritz-Carlton et à douze ans comme soliste d'un concerto de Haydn accompagnée de l'orchestre symphonique de Wilfrid Pelletier. C'était comme si Ti-Lou recommençait sa vie au bras de Sa Majesté la Musique, comme si c'était elle qui prêtait au clavier l'agilité de ses doigts d'enfant. À dix-huit ans, le petit prodige troqua le piano pour des chaussons de ballerine, au grand désenchantement de ma mère.

Déjà, Ti-Lou vivait ses rêves par procuration. Sous ses doigts, son « bijou » s'était tu. Elle qui cultivait l'amitié dans sa jeunesse, je ne lui ai connu aucune amie. Pas une seule amie à qui elle aurait pu se confier, avec qui elle aurait pu sortir, s'amuser. Puis, petit à petit, elle est devenue silencieuse, secrète, distante, voire sévère par moments. Elle n'a plus écrit non plus, sauf quelques lettres à moi adressées pendant mes longs séjours à Paris. Lors du premier qui dura trois ans, j'avais 22 ans au départ, l'âge qu'elle avait quand elle a mis au monde puis perdu ce qu'elle avait de plus précieux, son enfant chéri. L'âge qu'elle avait quand elle fut anéantie.

Aussitôt que nous n'étions plus des bébés, elle ne nous tenait plus sur son cœur, elle ne nous prenait plus sur ses genoux, du moins, je n'en ai pas le souvenir. Mais elle se battait comme une lionne pour nous lancer dans la vie sur les meilleures pistes.

Elle est partie une nuit de décembre, juste avant de s'atteler aux longs travaux des Fêtes. Quand je l'ai appris, j'ai reçu un coup de poignard dans la poitrine. Depuis lors, je regrette amèrement de ne l'avoir pas vraiment connue, de n'avoir fait aucun geste significatif

pour la comprendre : m'obliger à soutenir son regard, l'amener tout doucement à me laisser la scruter au plus intime d'elle-même. Peut-être me faisait-elle un peu peur. Je crois plutôt qu'elle m'intimidait. J'ai toujours cru qu'elle avait emporté son secret dans la tombe et qu'il était trop tard.

8

C'est en lisant la petite phrase consignée par mon père dans le cahier brun que me fut enfin dévoilé ce secret. Elle en avait peut-être eu d'autres, mais celui-là les dépassait tous.

En haut de cette page 79, on pouvait lire textuellement, de la main de mon père :

2 mars '55
« Je n'ai jamais fait ce que je voulais. »
5 h. pm. « Je voudrais aller chez papa. »
Nous allons chez L.H.B.

Et puis, plus rien. Plus rien sur cette page ni sur les 79 autres. Le silence éternel. Curieux que ce soit exactement au beau milieu du cahier brun qu'eut lieu ce petit drame conjugal...

Il y a de la détresse chez mon père puisqu'il a cru bon de transcrire cette parole de ma mère, une parole qui a dû le blesser profondément : il avait échoué dans son ambition de la rendre heureuse. Cela, il le savait depuis longtemps, mais ma mère ne l'avait jamais exprimé. Et depuis quand s'étaient-ils éloignés l'un de l'autre ? Leur lune de miel s'était prolongée plus que de coutume, témoin les lettres d'amour passionné et les billets doux qu'ils se sont échangés durant de longues années encore. Mais cette journée-là, la géographie intérieure de l'ex-instituteur devenu professeur d'école normale devait présenter le panorama suivant :

7° Le monde moins mon Lou...

Et son histoire personnelle devait ressembler à celle d'une colonie étrangère désertée par la seule femme qui ait jamais consenti à s'y enraciner. Il aurait beau arpenter ce territoire désolé dans tous les sens, tirer des parallèles, des tangentes, des perpendiculaires, des lignes qui se croisent et s'attardent : il n'y retrouverait plus cette figure adorable tombée dans l'inconnu avec tout son panache — car elle en avait beaucoup — en même temps que les feuilles d'un incontournable automne.

Les feuilles mobiles du manuscrit datant de l'été qui a suivi montrent que cet homme recherchait la tendresse et ne la trouvait pas. Celle de ses enfants ne lui suffisait pas. Il ployait sous le poids des obligations mais avait encore le courage de filer la métaphore avec nostalgie, tandis que ma mère s'était brisée sous le poids des maternités imposées par des prêtres stériles, mais gardait la tête haute en toutes circonstances.

Il y a de l'amertume aussi sous la plume de mon père, car pourquoi aurait-il transcrit une autre parole de ma mère, qui exprimait un vœu facile à exaucer, qu'il exauce d'ailleurs sur l'heure, contredisant ainsi en apparence la première parole ?

C'est avec la même encre mais avec une autre écriture, plus penchée celle-là — peut-être en se relisant plus tard ou le soir même —, qu'il conclut avoir accédé à ce désir soudain. Sèchement. Avec certainement de l'exaspération, comme Brel dans sa chanson : « Tu as voulu voir ta sœur, on est allé voir ta sœur ».

Et enfin, pourquoi ma mère semble-t-elle demander la permission pour aller voir son vieux père ? N'avait-elle pas ses coudées franches dans la maison de son mari ? Dans cette maison où elle avait passé son enfance et qui était la sienne en réalité. Aujourd'hui de pareilles questions sont devenues désuètes heureusement.

Je frémis à la pensée de l'abîme machiavélique dans lequel étaient plongés à leur insu les jeunes mariés à l'époque de mes parents. Surtout la jeune épouse, car son fardeau allait être, de toute façon, beaucoup plus insupportable que celui de son compagnon.

Mon père n'était ni un tyran domestique ni un dictateur. Simplement, il profitait à son insu de la collusion entre l'Église et l'État sur la question des femmes, qui amenait celles-ci à préférer le silence à toute autre forme de rébellion, surtout quand elles étaient restées profondément amoureuses.

Quatre lignes ce jour-là. Quatre lignes tristes à pleurer.

9

Depuis que j'ai lu cette parole de femme où ma mère constate l'impuissance de sa vie et livre l'état délabré de son âme à son mari, et ce, trente ans après lui avoir livré son corps amoureux et son âme tendrement éprise, je m'interroge sur le côté obscur des sentiments humains, le côté de leur épuisement tacite chez les êtres les plus sincères et les plus intenses. Si c'est le quotidien ou le temps qui en sont responsables, pourquoi ces sentiments se transforment-ils en hargne ou en indifférence, quelquefois en haine envers l'autre que l'on a tant aimé ? Et pourquoi cette histoire d'amour qui n'est pas la mienne, apparemment si banale, me touche-t-elle au point que je ne puisse en guérir ?

Et moi où étais-je, ce mercredi 2 mars 1955 ? Qu'est-ce que je faisais de ma jeune existence ? Je crois que j'étais en convalescence dans une maison de repos à Combloux dans les Alpes françaises. J'aimais follement un amant qui m'aimait modérément. J'étais follement aimée par un autre amant que j'aimais modérément.

Je voudrais descendre des Alpes et remonter le temps jusqu'à cette date fatidique et en son lieu. Je voudrais prendre ma mère sur mes genoux, prendre cette femme impuissante et lucide de cinquante-deux ans et la bercer, la bercer jusqu'à la fin des temps.

Face à ce cahier, mon cœur se déchire entre mon père et ma mère, entre leur amour glorieux tout neuf et leur amour douloureux émoussé par les années, entre l'amour que j'ai pour l'un et l'amour que j'ai pour l'autre, même si aujourd'hui je suis plus âgée que chacun d'eux.

Je voudrais les bercer tous les deux, mais surtout ma mère qui n'en a jamais tant dit de toute sa vie pendant trente ans qu'en cette journée du 2 mars 1955.

Je voudrais prendre ma mère sur mes genoux et entendre de sa bouche les mots qui résument le secret de sa vie, la consoler de ce qui ne peut être défait. Délier dans sa bouche tous les autres mots qu'elle n'a jamais dits, qui me font frissonner et me blessent corps et âme.

Même refermé, le cahier brun résiste à n'être qu'un paquet de feuilles jaunies entre deux couvertures rigides. Quand je l'ouvre au hasard, je tombe toujours sur la phrase déchirante datée du 2 mars 1955.

10

En terminant ce texte, soudain me reviennent en mémoire les derniers mots de *L'Euguélionne*, juste avant l'épilogue. Je suis frappée de constater la pérennité de ma compassion envers mes parents et de mon désir de les consoler de la vie, eux qui sont morts depuis longtemps. Je me permets de citer ces mots écrits il y a plus de vingt ans :

> *« Et sais-tu, dit Ancyl, ce que j'aimerais faire aujourd'hui par-dessus tout ?*
> *« Ce serait de bercer dans mes bras mon père et ma mère [...]*
> *« Hélas, ma mère et mon père ne sont plus de ce monde et mes bras, parfois, sont déserts*[2] *».*

2. Louky Bersianik, *L'Euguélionne*, Montréal, Éditions La Presse, 1976, p. 398.

Ma vie est loin d'ici

Claudine Bertrand

Détachée du continent
je me sens
comme cette île déserte
au nord de l'Écosse
quand je reviens sur le continent
sur la terre ferme
je perds l'écriture
ce geste *zen*
le goût de dire ce qui me hante
depuis le début des temps

Je m'appelle Constance
malgré tout je me sens prête à décoller
à des milliers d'années-lumière d'ici
je sors
de ma capsule spatiale
cosmique connexion
au-delà du réel

Je cherche une rue. Il est midi.
Le ciel est clair comme de l'eau de roche.
Je cherche le plan du quartier, de la galaxie.
Je demande à un homme la rue du Cherche-Midi.
Il est quatorze heures
et il regarde sa montre Timex qui résiste
même à la poussière d'étoiles. Il est perdu dans cette galaxie
qui est la mienne.

La réalité me glisse entre les doigts.
Il presse le pas
et je le suis
mais il m'échappe
comme dans un rêve
sans queue ni tête
un rêve de folle à lier.

Seule
je poursuis ma route
mes recherches intergalactiques
comme pour la dernière mission dans l'espace.
Mais qu'est-ce que je suis
venue chercher
ici à midi ?

Je me demande ce que je fais
sur cette planète
je suis
comme depuis 12 milliards d'années
poussière de vie
répandue par tout l'univers
qui tourne la page
parle quand j'écris
dicte mes paroles

Guide ma main
sur le parchemin
je me laisse
toujours égarer
fluide

aqua viva por favor

j'ai soif de mots

Je parle toutes les langues
intergalexicales
désemparée
je ne peux rien dire
ne suis pas encore née

je suis le E

voyelle volée

Lettre au féminin
totalement invisible
un mince filet
chuchotement évoqué
à peine esquissée
je pense que ma vie est loin d'ici
mais *où* et *quand*

J'interroge la *thinking machine*
celle qui clignote dans la Nuit des Temps
la machine à tout dire qui scintille dans l'espace
la machine aux circuits intégrés à haute intensité
la machine féminine qui a tout à m'apprendre
le titre du dernier livre qui sera imprimé
quand je lis *Ainsi soit-elle*
composé sur un terminal

je m'arrête
et fixe le E muet
qui parle

Nora

(dans *La lumière et la foudre, Soifs II*)

Marie-Claire Blais

Nora regardait ces vêtements de tricot des enfants qui séchaient au soleil, ces maillots, ces bikinis, ces pièces de vêtements moulant les corps de ses filles, Agnès, Charlene, Greta, sur les plages, dans les saunas, les piscines, Nora n'était-elle pas encore assez mince pour enfiler ces vêtements, pensait-elle, humblement, sans coquetterie, comme si elle eût soudain désiré ardemment n'être que l'une de ces enfants de son mari, et non sa femme, à cette heure, pendant que Hans Christian jouait au tennis, en cette dernière journée de congé avant un départ, quelque dangereuse mission que redoutait Nora, Christian entouré de ses filles, pensait Nora, Agnès, Charlene, Greta, tous avaient un air de glorieuse santé sous leurs blonds cheveux droits, l'air de février rosissant leurs joues, mais Charlene n'eût-elle pas dit à sa mère que cet air de santé était une trompeuse apparence sur une terre que dévoraient la pestilence et les fléaux, Mon Dieu d'où lui venaient toutes ces idées, de son père, peut-être, du travail social de Charlene parmi les itinérants, de plus en plus nombreux, Nora eût préféré que Charlene fût encore préoccupée

par ses études, comme ses sœurs, à cette heure, Nora eût aimé se détendre près de l'étang creusé dans la cour du jardin, sous les arbres touffus ployant de fleurs jaunes, fleurs de l'hibiscus aux pétales à peine entrouverts aussitôt répandus sur l'herbe, mais dans cette oasis de feu et de lumière, elle regardait briller au soleil contre les murs d'une clôture, sur des chaises longues, ces légers vêtements de ses filles encore parfumés d'une odeur de lessive, ces bikinis, ces maillots de bain transparents adhérant, sur les plages, dans les piscines, les saunas, aux hanches aux poitrines étroites de ses filles, en songeant à sa jeunesse déjà enfuie, bien que, malgré son âge, elle fût encore assez délicate et frêle, un peu comme un jeune garçon, un adolescent pour porter, enfiler ces fins vêtements de ses filles, Greta, Charlene, Agnès, ces vêtements qu'elle pressait contre son cœur maintenant dans des élans de pitoyable tendresse, ses enfants, ses filles, ses trop pareilles et ses très étrangères enfants, ces enfants qui auraient à subir les mutations d'un autre millénaire, qui les subissaient déjà à l'aube du XXI^e^ siècle, que deviendraient-elles lorsque Nora ne serait plus là pour veiller sur elles, comme sur son fils et son petit-fils qu'elle ne cessait de harceler de son amour, pensait-elle, leur téléphonant partout de sa voiture, ou pendant une halte dans un aéroport alors qu'elle accompagnait Hans Christian vers l'Asie, que deviendraient-elles, ses enfants, ses filles, elles n'avaient pas, comme leur mère, connu la possession d'un père, d'un mari, elles ne seraient jamais ces petites Nora établies dans des Maisons de Poupée dont Ibsen, comme Hans Christian, le mari libérateur de Nora, avait dénoncé l'esclavage. Oui, Hans Christian avait reproché à Nora son esclavage auprès de lui, ce grand dramaturge de son pays qui avait traité si tôt le thème de l'esclavage féminin avait marqué le mari de Nora qui était un homme moderne, précurseur lui aussi, comme le grand Ibsen, des tendances, les plus novatrices de notre temps, qu'avait-il encore reproché à Nora, sa dépendance, ses idées anciennes, il est vrai que Nora était plus obsessionnelle encore dans la protection des siens depuis

la naissance de son petit-fils, les femmes devaient être occupées par les affaires du monde, le monde et son salut, disait Hans Christian, quand Nora, telle une épouse dominée, elle qui ne l'était pas, ne songeait qu'à se terrer dans sa maison, ses maisons, lesquelles étaient presque toutes de passage, avec la profession de Hans Christian, mais à chacune elle était attachée, Washington ou le Sud de la France, ou cette maison de l'île qu'ils loueraient en leur absence, ah, ce coût des études des enfants, ce coût de leur propre prodigalité envers tous ceux qui avaient besoin d'eux, et n'était-ce pas en tout temps, ainsi Nora quittait à mesure, pour suivre son mari, la prospérité le confort de chacune de ses maisons, ici à Washington ou ailleurs, elle se séparait de ses lieux de commandement, dans ces maisons où elle créait, décorait tout, habillait le vide de ces murs, comme jadis elle avait habillé ses filles, son fils, elle s'éloignait de ce bonheur feutré de la vie telle une ombre passagère, ils seraient demain dans une autre ville, un autre pays où elle embellirait dans une maison neuve ce qui était nu, mais pourquoi pensait-elle n'y eut-il pas encore aujourd'hui des femmes aimant leur foyer dans l'adoration de leur famille, ces élégantes maisons de Nora étaient les seuls lieux où résidaient encore son espoir et sa solidité, il est vrai que dans ces ateliers, ces studios que lui offrait Hans Christian, dans chacune de ses maisons, elle ne peignait plus, n'avait pas achevé ses tableaux, c'était là sa paresseuse négligence, avait-elle oublié depuis son mariage, disait Hans Christian, qu'elle était peintre, écrivain, leur premier lien n'avait-il pas été la peinture, l'art, lorsqu'ils étudiaient encore à Paris, peut-être n'auraient-ils jamais dû venir vivre en Amérique, peut-être l'avenir des enfants était-il en Norvège, ou dans quelque pays dont on méconnaissait encore la beauté et la fraîcheur, mais inondant le monde usé de sa lumière souterraine, de cela il faudrait convaincre les enfants, mais ce tableau, dans le grenier, était encore inachevé, Hans Christian avait raison, Nora dans son insatiable domesticité, décorant, peignant ses meubles, tapissant les chambres des filles, cousant,

brodant quand elle eût pu confier ces tâches à d'autres, depuis quelque temps, n'écrivait plus, ne peignait plus, demain elle louerait cette maison aux volets roses, cette ravissante maison qu'elle avait peinte, décorée, à des gens qu'elle ne connaissait pas, elle reprendrait ses tableaux, à plus tard, le temps des réalisations, des creations de Nora, c'était avant tout une femme, une mère, elle irait voir son petit-fils à Washington, ses doigts oui négligents, paresseux, ces doigts, ces mains caressantes pour un mari, des enfants, il est vrai, comme le disait Hans Christian, ces doigts ne savaient plus peindre, écrire.

Et leurs raquettes de tennis retenues à leurs dos par des lanières de cuir, Hans Christian et Charlene guidaient devant eux leurs bicyclettes tout en marchant vers la maison, devant un feu rouge, à une intersection, Charlene avait embrassé son père, elle se tenait sur la pointe de ses pieds nus, écartant les sandales qui pesaient à ses pieds, son front ensoleillé touchait le front de son père, ses blonds cheveux droits s'emmêlaient aux siens, elle sentait sur elle la fixité du regard intense qui scrutait les âmes, pendant que son père lui disait, la Norvège, plus tard, tu aimeras peut-être y retourner, c'est une face cachée de la terre, la Norvège, oui, tu y retourneras peut-être plus tard, avec tes sœurs, car notre Amérique ne peut que se corrompre davantage, bien que nous tentions tout pour en éveiller la conscience, sans doute est-il trop tard, et Charlene souriait à son père en pensant qu'il était un Viking, l'un de ces navigateurs scandinaves descendant jadis les mers, au temps où ces mers, ces fleuves n'avaient pas encore été profanés, pourquoi devait-il partir si loin encore, et cette fois, pour une mission si mystérieuse qu'il refusait d'y amener sa famille serait-il l'un de ces diplomates tués pendant une mission de paix, en pays hostile, dont on transporterait le corps en avion à une base militaire allemande, ou mourrait-il le crâne enfoncé sur le siège d'une limousine, sur une route de campagne, mutilé, blessé, tué son père dans quelque attentat, ainsi, Charlene, debout sur la pointe des pieds, avait embrassé

son père comme si elle n'eût jamais dû le revoir, à cet instant, sous le soleil crépusculaire et froid qui les éblouissait tous les deux, elle avait revu sa lessive éparse dans la cour du jardin, tous ces vêtements qu'elle avait oubliés, aux branches des arbres, sur des chaises longues près de l'étang, dans la cour, sa mère, toujours maternelle, les rangerait, les plierait à sa place, tout était toujours fait pour Charlene, donné, offert, pensait-elle, tous ces soins exquis, maternels, de maman pour la préparer à la vie, quand la vie c'était de savoir que papa serait peut-être tué par des révolutionnaires pacifiques devenus meurtriers ou des meurtriers de bonne foi croyant qu'il était juste de tuer un consul, un ministre, un président, quelle agitation envahissait soudain l'esprit encore aéré par l'air marin, le tennis, l'esprit soudain torturé de Charlene qui était une fille saine, si saine, qu'elle savait, ne le dirait-elle pas à sa mère ce soir pendant le dîner sur le patio, avec ses sœurs, oh, maman, je sais que la vie, sauf pour nous et quelques-uns, n'est que misères et souffrances humiliations et ravages, oh, maman, je sais tout, même si tu as préparé pour nous un si délicieux repas exotique, parfumé, mes itinérants, ceux de mon âge, sont dégénérés et las, chancelant sous une fatigue si extrême qu'ils se laissent mourir en traversant les rues, le soir, des familles entières, maman, ils succombent à cette mortelle fatigue, comme des chiens, des chats, affamés, leurs membres bougeant à peine, dans cette lenteur des mourants des agonisants, des familles entières vont aussi mourir dans les rues, des mères leurs enfants dans leurs bras, leurs cheveux, leurs souffles emmêlés, se couchant comme sous des trains près des voitures qui avancent vers eux, et ailleurs, demain, peut-être, mon père sera tué pendant une mission de paix par des jeunes gens armés, et à notre tour, maman, nous serons dépossédés et jetés sur les routes comme des chiens des chats errants ; nous voici presque à la maison, dit le père de Charlene, vous prendrez bien soin de maman pendant que je serai absent, ce sera une courte mission, je ne peux pas longtemps vivre sans ta mère, tu le sais bien, et je veux organiser pour elle une

exposition de ses tableaux au printemps, oui, ils étaient presque à la maison, pensa Charlene, en poussant, devant elle, sa bicyclette, dommage que Charlene eût oublié sa lessive dans la cour, parmi les arbres, et que sa mère eût encore plié, rangé, pour elle, ses vêtements comme elle le faisait toujours, quand les tableaux demeuraient longtemps inachevés dans la chambre, quand était-ce donc, avant leur mariage, que sa mère avait eu le temps de peindre, d'écrire, d'être célèbre pour ses travaux, pensait Charlene et elle sentait cet air frais de février, dans un pays tropical, qui glaçait soudain ses joues, son front, et pourtant c'était par une belle journée, une journée splendide pensait-elle, Charlene, Hans Christian, après avoir déposé leurs bicyclettes contre la clôture, se rapprochaient de Nora, Nora les vit qui venaient vers elle, si beaux, avec leurs blonds cheveux droits, leur air de santé glorieuse, eux, eux tous, et le petit-fils à Washington, n'était-ce pas là tout ce qui lui appartenait, plus que Dieu et la terre, elle les accueillerait dans sa maison, ses maisons, ses maisons de poupée, dirait Hans Christian en la pénétrant de son regard ironique, serait-il ironique ou méchant, il est temps que tu cesses tout cet esclavage qui me brise le cœur, dirait-il, il serait bon, la nuit, l'amour leur ferait tout oublier, pensait Nora, elle serait soumise, il serait révolté, elle pleurerait dans ses bras, comme l'une de ses enfants, car c'était demain qu'il partirait vers cette dangereuse mission secrète dont elle ne savait rien, Nora regardait ces vêtements de tricot des enfants qui séchaient au soleil, ces maillots, ces bikinis moulant les corps de ses filles sur les plages, dans les saunas, les piscines, elle avait enfilé l'un de ces maillots deux-pièces de Charlene, en pensant qu'elle était encore jeune et belle, pourquoi, Hans Christian et Charlene posant sur elle leurs sévères regards ne l'observaient-ils pas, vous voyez tous les deux, je peux encore porter les vêtements de mes filles, seule Charlene lui sourit tendrement soudain en disant, maman tu as rangé mes vêtements, que tu es jeune maman, que tu es belle, et ces paroles pourtant ne consolaient pas Nora de sa jeunesse enfuie.

Œuvre de chair et métonymies

Nicole Brossard

Ventres

Les deux femmes ne s'étaient pas vues depuis sept mois. La plus jeune était partie un matin de septembre flamboyant d'ocre et de bourgogne vers l'Europe, peut-être dans les Alpes, la Forêt-Noire ou dans une ville grise au bord de la mer Baltique. Au loin, elle apprendrait une langue étrangère et la vie en devenir. Aujourd'hui, la jeune femme était revenue enceinte de quatre mois. Dans quelques semaines, elle repartirait vers l'ailleurs et son destin.

Trois fois par jour, elle caressait son ventre en l'enduisant d'une huile douce qui, disait-elle, permettrait à la peau de s'étirer autant qu'il le faudrait, puis de reprendre son élasticité, sa forme initiale de petite splendeur de jeunesse.

Il y avait dans son geste un mélange heureux de détermination et de tendresse infinie. Vingt ans auparavant l'autre femme avait elle aussi donné naissance, mais il lui semblait avoir tout oublié : les nausées, la démarche de canard, l'énormité de la chose. Ne restait au fond de la mémoire que cette euphorie véloce qui lui avait donné

l'impression d'être lancée à vive allure dans le cosmos et son paysage troué de métaphysique. Émue, comme soudainement analphabète et aphone devant le phénomène du ventre répété, réputé éternel, elle se contentait de regarder la jeune femme à travers le miroir du temps, songeant à ces images de femmes gravides qui sillonnent l'histoire de l'art et de la représentation. Ventres sculptés, énormes dans la pierre et le bois, ventres dormant sous les plis d'or et de pourpre des robes de la Renaissance. Ventres paysans. Ventres de *La peseuse de perles* et de la femme à l'expression si contemporaine de *La lettre*, de Vermeer. Ventres de songeuses.

Le jardin

Durant la même année, les deux femmes se revirent, cette fois-ci à l'Est. Au-delà de l'Atlantique. La jeune femme parlait maintenant une langue étrangère qu'elle faisait alterner avec la langue maternelle qui l'unissait à l'autre femme. Elles étaient assises au jardin. Autour d'elles, l'été installait son règne avec des bruits de cigales et de criquets, des odeurs de roses et d'azalées. Leurs voix feutrées circulaient au-dessus de l'herbe et des plantes. Elles s'étonnaient que leurs voix fussent si riches en échos et intonations.

« J'attends une fille », dit la jeune femme d'un air ravi. Il lui était culturellement possible de penser que naturellement rien n'est plus joyeux que de donner naissance à une fille. Désirer une fille et l'affirmer bien fort était un phénomène récent quoique circonscrit à une infime partie du globe. Ailleurs et encore, les filles étaient une source d'humiliation pour les pères, encombrement et sous-produit d'humanité. Aussi se débarassait-on d'elles avant la naissance, durant l'enfance, à l'adolescence ou même plus tard si elles étaient devenues épouses infertiles ou inaptes à produire du fils. Des filles, des femmes disparaissaient, flambées, décapitées, étranglées, vendues ou tout simplement abandonnées au froid et à la faim.

Dans le jardin, la nuit tombait. La femme âgée ne pouvait plus cacher son émotion. La jeune femme lui prit la main, la posa sur son ventre. La mère fondit en larmes incapable de mettre des mots là où le sentiment faisait trembler de partout, tomber de partout la composition des rôles. La langue maternelle était serrement de cœur, ultime serment d'allégeance. Langue inaltérable.

Le salon

La jeune femme avait grandi entourée de femmes savantes et créatrices. Tous les jeudis après-midi, le salon de sa mère s'emplissait de voix de femmes. Souriante, parfois bruyante, chacune avait en entrant un geste, un mot, un baiser pour l'enfant de trois ans qui courait dans la pièce. Durant les réunions, assise entre les jambes de sa mère, la fille dessinait, pendant que les femmes discutaient, s'enflammaient, riaient parfois très fort. Il arrivait que l'une d'elle pleure et que les voix se transforment en murmures et chuchotements. Des mots revenaient : féminisme, patriarcat, violence.

Des hommes venaient parfois à la maison. Ils étaient barbus ou moustachus. Ils demandaient le nom de l'enfant, son âge, puis ils sortaient des papiers, des crayons, de grands cartons comme s'ils venaient pour jouer. Ils répétaient tous les mêmes mots : épreuves à corriger, date de tombée, mise en pages, manuscrit, lancement, poésie, idéologie, élection, modernité.

Bientôt la fillette passa ses journées à lire et à écrire comme elle avait souvent vu sa mère le faire. Adolescente, la fille lut en cachette tous les livres écrits par sa mère. Comme certains rêvent de retourner au pays des ancêtres, la fille cherchait ses racines dans les livres de la mère. À l'heure des repas, elle posait parfois une question à propos des hommes en général, suivi d'une autre au sujet de la vérité concernant d'ordinaire les femmes dans l'ensemble. La mère, pourtant volubile durant les réunions du jeudi, ne savait jamais quoi répondre, comme soudainement envahie d'une extrême pudeur ou placée devant la tâche impossible de résumer ou de vulgariser le fruit de sa réflexion. Ces questions, il aurait fallu les adresser aux autres femmes qui fréquentaient la maison. La mère ne pouvait que recommander la prudence, pas trop, juste ce qu'il fallait pour ne pas terrifier la fille. Il lui sembla que seuls les livres pouvaient rapprocher les générations et que seules les femmes étrangères au lien filial avaient le pouvoir de transmission culturelle et la capacité d'éclairer les filles.

À distance

À nouveau, l'éloignement. L'océan. La distance cruellement ressentie. Entre les deux femmes : le téléphone, le télécopieur, le courrier électronique ne parvenaient pas à combler le malheur d'éloignement. Parfois une lettre, un livre.

« J'ai repris *je* à la vie », pensait la femme âgée. Aussi le jour écrivait-elle à propos de l'esthétique et de l'éthique. Mais le soir à la télévision, ils réapparaissaient tous : milliers d'enfants affamés on ne sait par quel dieu au milieu de femmes, elles aussi affamées de vivre et de paix on ne sait par quel ordre mondial et chaos tribal, mères piétinant la poussière comme si elles enterraient l'âme et le futur de leur descendance. Et toujours revenait au rythme d'une pub morbide l'image répétée d'une vieille femme allant de guerre en guerre, de dictature en révolution, un fichu sur la tête, les mains gercées, les pieds enflés, se traînant entre les obus, porteuse d'eau. Toujours la même vieille, les mêmes larmes, la même bouche ouverte exprimant l'effroi, la détresse.

Un jour à l'aube, à l'autre bout du fil, la voix de la jeune femme annonça que fille Alexandra avait vu le jour au milieu de la nuit, baignant dans le sang clair de sa mère comme tout enfant au premier instant de sa vie.

L'enfant nous fait souvenir. Et peut-être pas. En tout cas de quoi ? Énigme répétée de la chair et de ses récits dans lesquels chacune s'adonne à la joie et à la fièvre de tout recomposer afin de séduire la vénérable espèce, la jeune espèce adulée qui chaque fois nous relance dans l'espoir d'un futur meilleur.

Représentation

Les photos commencèrent à arriver dans des enveloppes couleur coquille d'œuf. De toute évidence, la jeune femme choisissait attentivement les timbres avec lesquels elle affranchissait chaque envoi, car ceux-ci étaient tous à l'effigie d'une femme. Romancières, femmes de science, athlètes et philosophes aux yeux perçants se relayaient de lettre en lettre comme des clins d'œil savoureux adressés de la fille à la mère.

Chaque photo était une petite histoire du temps, véritable narration du passage des heures lentes et du temps réel qui transforme les êtres de chair en personnalités troublantes. Sur la première photo, le regard brouillé par l'épuisement et la joie emmêlés, la jeune femme tient dans ses bras, comme une amoureuse comblée, une indicible fierté allumée dans le regard : sa fille parfaite.

Autre photo : la mère, le père et l'enfant. Père et mère aux yeux liquides et rougis. Sourire intime et glorieux de mission accomplie.

Dernière photo : la fille seule, langée, Alexandra, fille-futur, le visage attentif au premier flottement de l'air sur sa peau.

Reproduction

Elle se surprenait à étudier le visage de l'enfant. Menton : côté père. Joues et front : côté mère. Yeux, pour combien de temps, tout à fait les miens. Les petits doigts, il fallait les compter comme pour tenir à jour l'arbre généalogique. Chaque corps est une histoire de mœurs et de peuplades anciennes télescopées dans le présent, la succession terrible du présent. Dans quelle nuit urbaine, dans quel labyrinthe linguistique, sur quelle inforoute, les gènes d'Alexandra iraient-ils déposer leur grain de sel, allant dans l'avenir de l'espèce tantôt à la rencontre de la vieille humanité, tantôt du côté de la jeune espèce cyborg ?

Dans quelle langue Alexandra construirait-elle son monde intérieur, ses palaces d'utopie et d'appartenance, son CD-ROM d'émotions interactives ? Montréal aurait-elle une place dans ses pensées ?

Dans sa tête d'enfant, le monde commencerait-il à exister avec un livre beau et terrifiant, commencerait-il avec une image ou une phrase à se faire désirer tant et si bien que la fille oserait se lancer à corps perdu, côté versant imaginaire, dans la luxuriance des hasards sémantiques et des images imprévisibles qui font soudain vaciller la réalité du côté inassombri des choses. Sans doute, le monde allait-il tout simplement recommencer avec l'odeur et la chaleur du corps maternel, avec l'habitude des voix et des bruits d'ambiance.

Mer d'écriture

« J'ai repris *je* à la vie, qui suis-je donc », écrivait-elle en pensant je dois comprendre d'où vient cette idée qu'« une femme avertie en vaut deux ». Avertie de *quoi* et pourquoi faudrait-il en valoir deux à la fois ? Deux si semblables qu'on n'oserait plus les séparer ; ou si différentes qu'on ne penserait plus à les confondre. L'une parlant au singulier, l'autre au pluriel.

Pourquoi deux ? Pour mieux se protéger, accomplir noblement double tâche d'âme et de corps, ou pour ne jamais être seule. Une femme avertie est-elle condamnée à chercher son double, une âme sœur ou, divisée à tout jamais, est-elle relancée de plus bel dans une course folle qui tantôt rapproche des étoiles silencieuses, tantôt fait frôler la mer et sa rumeur continue. Existence zigzag de femme avertie.

Que cache donc le verbe *valoir* quand il s'agit d'une femme ? Faut-il parler de commerce, d'échange, de troc ou de plus-value ? Une femme avertie est-elle un bijou, une perle de femme ou tout simplement une femme de chair dont les sens vifs la rendent fertile en imagination et courage ? Brillante au milieu de ses sœurs moins averties dont le courage n'est pourtant pas à discuter. La femme avertie est-elle plus apte à transmettre sa science ? Que peut-elle pour les générations de femmes à venir ? L'intuition, dite féminine, suffit-elle à transformer une fille en femme avertie ?

Écris-moi

Au téléphone, les voix se comportaient normalement. Je vais bien. Et toi ? La petite et moi partons bientôt en vacances au lac de Constance. Hier, pour la première fois, j'ai vu des platanes en rangée comme dans les livres de mon enfance. Une grande joie m'est venue en touchant leur écorce lisse au coloris de gris et de vert à la géographie mystérieuse. Écris-moi. J'ai besoin de la langue française. Une étrange confusion s'installe en moi où le français refait surface et décor d'enfance : la rue Côte Sainte-Catherine, la cours d'école, l'odeur du sapin de Noël et l'émotion de la première neige qui se transmet de génération en génération comme un instinct du Nord. Replonge-moi dans l'idée que la littérature est une joie. Les mots se roulent dans ma mémoire comme des enfants le soir après l'école dans les feuilles d'un automne jaune. Platanes, marronniers, baobabs. J'ai lu tellement de livres. Nous vivons tous au bord d'un roman-fleuve. Écris-moi. Ici la langue est rugueuse. On enlève une syllabe et ça crée un plein, on ajoute une terminaison et le mot se revire comme un gant sur nos intentions.

Si tu savais combien sont douces les joues d'Alexandra. Tous les jours, enlacées, nous voyageons entre les syllabes étrangères de la langue d'ici et nous nous frayons un petit chemin de futur avec les mots français que je lui murmure à l'oreille. Parfois, de mon souffle chaud je place des verbes et des points d'exclamation dans ses petites mains. D'un même élan, le verbe imaginer et parfois du même souffle trois fois joie entre ses doigts.

Écris-moi. Sois ma mère encore un temps. Le temps de te lire et de comprendre la vérité que dans l'ensemble les femmes inventent comme des solutions de bonheur qui grisent l'esprit.

Suite

Dis-moi ce qui te fascine. À quoi, dans l'aventure de la proximité des êtres, aimerais-tu être exposée ? À leur intelligence, leur chaleur, leur diversité de semblables ? Pour ma part, je préfère m'adonner à la compréhension du riche mystère des lois chimiques et physiques qui nous gouvernent et nous tiennent en haleine comme des créatures aimant la vitesse et rêvant l'esprit, sens dessus dessous, de lenteur et d'extase sous la voûte céleste.

La proximité des êtres est troublante. Oui, il est vrai que nous changeons d'expression à leur approche, ne sachant s'ils nous veulent du bien ou si leur présence nous sera néfaste. Vivre entourée déplace constamment notre centre d'énergie. Vivre seule nous étonne encore plus.

Reprendre *je* à la vie n'est peut-être qu'une forme noble de superstition, un très grand luxe. Dans la langue française, il est certain que c'est là constante préoccupation de placer l'être au premier plan des pensées et de l'étirer comme un élastique jusqu'à ce qu'il éclate.

Oui, il faut sans doute aimer le bonheur simple pour que la vie continue. Voilà. Hier, beauté de neige lente sur Montréal. Un peu de miel sur mon pain. Grand frisson d'amour en regardant à nouveau les photos de toi et d'Alexandra. Plus tard dans la journée, en voyant janvier craquer sous le « soleil trompeur », j'ai sorti un vieux livre d'histoire universelle et une mappemonde. Chose simple me porte toujours ailleurs. Les vagues de la mer.

La mère d'un homme en décembre

Pour ne pas troubler une femme innocente, je n'ose pas écrire le nom de son fils assassin misogyne. Pour ne pas accabler la mère, je dois régler l'espace entre elle et le nom du fils maudit. Couper le lien. Faire comme si mère et fils étaient de nature différente. Elles sont nombreuses, mais nous ne connaissons que le nom de leur fils. Aussi ne pensons-nous jamais à ce que furent la mère de Gilles de Rais, *die Mutter Goerings, math ot Staline, la mama di Al Capone, la madre de Pinochet, the mother of Edgard G. Hoover*. Tant de mères petites et de fils énormes. *Ratura qui rature quoi en disant fils de pute, son of a bitch, hijo de puta. Et ta mère !*

Les liens du sang. Faire couler le sang. Il y avait du sang partout. Ici même dans un texte de fiction, je n'ose pas écrire le nom du fils pour ne pas blesser celle qui lui a donné vie.

Depuis ce décembre.

Il y avait du sang partout à chaque siècle en appuyant sur la culture. La femme, la mère, les nanas, les filles, les épouses, les lesbiennes, les waitress, les intellectuelles, les secrétaires, les amantes, les p'tites punk, les topless, les fermières, les féministes : aucune ne comprenait pourquoi il y avait du sang partout. Mais toujours il y avait du sang neuf et l'homme courait plus vite que le sang dans ses veines.

La culture des sentiments

Les yeux branchés sur la solitude, je regarde janvier tomber toujours plus blanc. Des écolières traversent le parc. Une femme promène son fils. Selon les siècles, les époques et les croquis, les sentiments se renouvellent comme des modes. Tantôt c'est le règne de la mélancolie, du spleen ou de l'hystérie, plus tard on cultive la peur de la mer et de l'incendie, en autre temps la fascination pour les monstres et les machines, l'angoisse du naufrage et de l'épidémie. Ou la nostalgie. Nous sommes cultivées dans nos peurs et nos désirs. Accessoires : un mouchoir, un éventail, une ombrelle, un cellulaire, un *laptop*.

L'habitude du temps nous le rend relatif. À vingt ans, les visages qui nous entourent n'ont d'histoire qu'au présent du regard que nous portons vers eux. Aussi jeunes adultes, vieilles gens et enfants nous semblent-ils à tout jamais cadrés dans un « tel que je vous vois » qui les rend imperméables au changement. Plus tard, on découvre que les visages et les corps sont matière à transformation. On devine alors que la fonction du temps est de traverser bien vivant comme un courant de chaleur et de pensée les corps doués de cette intelligence rusée dont nous apprenons à nous doter au fil des ans pour refouler élégamment l'idée de la mort comme un fin fond de lie.

C'est ainsi que nous sont rendus les récits de vie car il est plus facile d'inventer à chacun un passé que d'imaginer son futur. Hormis quelques variantes dans les récits, nous sommes faits pour nous ressembler à long terme. Voilà pourquoi nous succombons si facilement à la mode et à la fascination que nous avons pour les traits d'expression.

Calendrier des présences

mille neuf cent treize naissance de marguerite mille neuf cent quarante-trois naissance de nicole mille neuf cent soixante-quatorze naissance de julie mille neuf cent quatre-vingt-quinze naissance d'alexandra. La lettre disperse dans le temps. Le chiffre renvoie à l'Histoire. 1913 : *Du côté de chez Swann. Totem et tabou. Fantômas* de Louis Feuillade. 1943 : Révolte dans le ghetto de Varsovie. Chute de Mussolini. Construction du centre Los Alamos. *L'être et le néant. L'expérience intérieure.* 1974 : Adoption de la loi 22. Démission de Nixon. *Tableaux de l'amoureuse. Speak White.* 1995 : Référendum au Québec. Accord de paix entre Israël et la Palestine. *Soifs. Baroque d'aube. Le vent majeur.* Fin de la guerre en Bosnie. La guerre continue en Tchétchénie.

Jouets de filles et joie d'enfant varient selon la science et l'industrie. Marguerite avait une poupée de chiffon, Nicole jouait avec un camion de bois, Julie composait avec les lettres rouges et vertes d'un alphabet en plastique, Alexandra aura un atlas interactif où les navires de la Renaissance côtoieront le Concorde et les trains de l'ère industrielle. En appuyant sur un bouton, elle pourra réveiller le Vésuve et faire trembler la Californie, déclencher des avalanches blanches dans l'Himalaya. Le majeur sur *enter*, elle pourra déplacer des populations entières et tracer de nouvelles frontières. Les noms de pays scintilleront au même rythme que le flux électrique des masses humaines traversant les rues des mégapoles.

Le siècle se termine emportant quatre générations de femmes vers d'autres trouvailles qui rendront la terre minuscule et les enfants géants.

Écris-moi encore

Je rêve d'être savante et heureuse. Je rêve de tisser des liens durables avec l'humanité, entre l'éphémère et la beauté. Je sais que tu voudrais que le futur soit représenté par une fille parfaite. Le futur ne peut que nous ramener au présent du désir et de la nécessité. La chair invisible, toujours à l'affût dans le ventre, créera de nouveaux ponts. Travail de vie et de mémoire, n'oublie pas si tu le peux, écris-moi encore. Je veux être savante mais aussi pouvoir me reposer des cancans et des délires bruyants que les êtres pensants déversent dans la langue en songeant à l'éternité. Écris-moi des choses simples qui puissent m'attendrir et me donner espoir. Prolonge avec des mots doux nos promenades sur le mont Royal et sur la rue Saint-Denis. Raconte-moi les spectacles qui font de Montréal un théâtre permanent. Brode-moi quelque chose aussi sur le pays. Mais ne me répète pas qu'il y a la guerre et autres contraintes universelles. Laisse-moi rêver, car je suis mobilisée pour le futur. Ma fille et moi sommes déjà en route. Désormais le monde nous appartient. Je l'ai décidé. Nous serons solidaires des femmes des jeudis de mon enfance.

Sous une housse de coutil...

Anne Dandurand

— Ça me gêne énormément de vous montrer mes vieilles affaires, me semble que vous pourriez trouver bien mieux que moi pour vous ...aider avec votre thèse. J'ai eu une vie tellement ...ordinaire...

— Je ne crois pas, madame Beauregard...

— Mademoiselle, je ne me suis jamais mariée...

— Mademoiselle Beauregard, j'estime au contraire que vous êtes un témoin privilégié de ce siècle. Votre professeure de sociologie de la santé, Concepción Cruz y Leal, est une amie à moi. Quand elle m'a parlé de votre parcours, j'ai pensé tout de suite que vous aviez le profil parfait, pour ma recherche. Et puis, vous comprenez, en tant que féministe, je me dois d'aborder l'Histoire sous un angle non patriarcal...

Adelina Beauregard sourit imperceptiblement en rajustant ses lunettes, puis en un tournemain débarrasse la table du service à thé dont les enjolivures évoquent une certaine lenteur de vivre, la senteur des brioches au sortir du four, des après-midi feutrées de confidences. D'un geste elle invite l'étudiante à la suivre à travers le logement étroit que la lumière du jour ne pénètre pas ; un instant, elle s'arrête devant la porte au milieu du couloir et la tristesse fond

son regard ; à l'avant de la maison, elle plonge dans une profonde penderie, en ressort avec une housse à vêtements en coutil rayé, fermée par des nœuds. Elle ouvre une autre porte, s'efface devant sa visiteuse. Ici, le soleil d'hiver acère les contours du mannequin de toile, de la surjeteuse, de la machine à coudre à mémoire électronique tassés contre la fenêtre, exacerbe les couleurs des tissus, dentelles et rubans en rouleaux s'amoncelant jusqu'au plafond sur les étagères, poudre d'or des robes plus ou moins achevées se pressant sur une tringle. Dans un coin, toute l'insouciance du monde s'exalte dans les turlutes de deux canaris en cage.

L'universitaire s'assied dans une bergère de cretonne, devant un rideau bleu nuit divisant le salon double. Derrière, on entend quelqu'un ronfler, très légèrement. Une odeur de boule à mites flotte. Adelina s'approche en replaçant sur le cintre une toilette vaporeuse.

— Touchez, c'est de la mousseline «Rose Brume», une nuance très à la mode en 1934. À dire vrai, j'ai pas vraiment confectionné cette robe-ci : madame Patterson me l'avait offerte à la Noël, c'était une dame plutôt corpulente, deux cents livres certain, mais elle avait encore grossi, alors, plutôt qu'une orange ou un mouchoir comme les autres servantes, j'avais eu pour étrenne la robe presque neuve de madame Patterson, qui m'aimait bien, j'étais la plus jeune, même pas seize ans, et déjà au service de la famille depuis quatre ans, les religieuses de l'orphelinat avaient réussi à me placer parce que j'ai un don pour la broderie, les six premiers mois j'avais monogrammé absolument tout le linge de la maison, au point de passé empiétant, je travaillais à côté du poêle, au chaud, je mangeais à ma faim, je pouvais pas cracher sur ma chance quand je voyais la misère dans le bas de la ville, les files d'hommes, de femmes et d'enfants devant les soupes populaires, ensuite madame Patterson m'avait gardée pour la couture, et aussi pour aider la lingère, ils recevaient beaucoup, et puis écoutez, juste tous nos uniformes en popeline blanche, la lessiveuse à tordeur dérougissait

pas... Mais je reviens à la robe, vu que j'étais maigre comme une aiguille, je l'avais complètement démontée, puis retaillée pour moi, et cousue à la main, chaque soir une heure ou deux après mon ouvrage, regardez, ce bord roulotté, les points sont pratiquement invisibles, je me suis pas ménagée même si' fallait que je me dépêche parce que je la voulais pour ma fête, le trois avril, j'ai jamais su la vraie date de ma naissance, le trois avril c'est la journée où les religieuses m'ont découverte, un bébé de plus sur le pas de leur porte, en 1919, mon vrai nom, celui de mon père ou de ma mère je veux dire, je le sais pas non plus, j'ai souvent pensé que Beauregard c'était peut-être le nom de famille de sœur Marie-Mère-des-Sept-Douleurs, en tout cas, madame Patterson nous donnait toujours la soirée de congé à notre fête, je m'étais planté dans la tête la folerie d'aller ce soir-là au His Majesty's, à un concert, trois piastres pour une place au parterre, quand j'en gagnais une par mois, je m'étais privée, heureusement j'avais réussi à me dénicher un jupon en broadcloth à vingt-neuf cennes au sous-sol chez Morgan, j'avais des mauvais souliers puis un manteau de pauvre, mais un coup assise dans le théâtre rien de tout ça paraissait, juste la robe en mousseline Rose Brume dans les dorures et le velours rouge du parterre, les lumières s'étaient éteintes, c'était Horowitz, comment son petit nom ? ...Vladimir, c'est ça, Vladimir Horowitz, tout jeune, tout pâle devant son piano à queue, jouant du ...Debussy, c'était extraordinaire, plein de délicatesses, à se mouiller les yeux...

On entend un tintement électronique, derrière le rideau. Adelina Beauregard s'excuse, raccroche la robe sous la housse, s'éclipse. L'étudiante stoppe son minuscule magnétophone. Un échange à voix basse, une armoire s'ouvre, des plats s'entrechoquent, un jet d'eau sur du métal, d'autres murmures, apaisants, menus craquements du plancher, une porte grince. Rien n'entame la joie des canaris. Sous l'odeur artificielle de muguet, une autre, antiseptique puis, ténue, celle ...d'une peau ...surie ? Adelina Beauregard réapparaît avec la discrétion d'un ange gardien.

— Je vous présente 1945 ?

— Si vous voulez bien. Mais, si je peux me permettre, est-ce que ce drôle de son électronique ne ressemble pas à celui d'un badge de communication dans ...*Star Trek* ?

Adelina rit d'une voix flûtée, en dissimulant sa bouche de la main :

— C'est exactement ça ! (Chuchotant soudain encore plus bas, de crainte de se faire entendre :) Vous savez, quand on est très faible, même agiter une clochette devient pénible... J'ai été bien contente de trouver ce gadget-là, je le couds sur son pyjama... (D'une voix plus haute :) Seriez-vous une ...*Trekkie* ?

— Par rectitude politique, on dit *Trekker* maintenant. Je ne le crie pas sur les toits, ça serait très mal perçu, à l'université... Alors, « *Two to beam up* » : comment se sont déroulées les années de la guerre ?...

— J'étais allée m'embaucher dans une manufacture de vêtements pour enfants. J'aurais pu aller dans une usine d'armements mais j'aimais mieux la couture. En 41, après la mort de madame Patterson. Elle avait don' souffert. Les médecins pouvaient pas grand-chose contre le cancer dans ce temps-là... Elle était restée à la maison, monsieur Patterson avait engagé deux infirmières, une de jour, une de nuit, mais moi je servais de dame de compagnie... J'ai toujours eu le tour avec les malades... Madame Patterson possédait quelques propriétés à son nom, probablement pour arranger les affaires de son mari, puis, en se cachant de lui, elle a modifié son testament pour me léguer une petite maison, ici même, moi j'en savais rien, le restant de la famille s'est vraiment fâché, mais un testament c'est un testament, alors j'ai été renvoyée avec quasiment rien que mon linge sur le dos. J'en ai arraché, la première année. Fallait que je me meuble, que j'achète la vaisselle, la batterie de cuisine, puis toute la literie, avec rien que mon petit salaire d'ouvrière, dix piastres par semaine, des fois douze avec quatre soirs en temps supplémentaire... Puis la manufacture ! Le bruit, la poussière, pas de ventila-

tion, les gros néons, la cadence d'enfer : on était payé à la pièce ! puis les histoires sales du patron... Au bout de trois mois, j'ai changé de place. Là, on était payé à l'heure, un des deux patrons, des associés, parlait très bien le français, très respectueux des dames, j'ai obtenu tout de suite dix-huit piastres par semaine, ensuite, parce que l'autre patron a remarqué mon habilité, bien vite je suis devenue finisseuse, même si j'avais juste vingt et un ans, de temps à autre, vu que j'étais vraiment pas grande, j'allais dans le bureau et je portais des manteaux pour les montrer à des représentants, comme un genre de mannequin, c'était pas déplaisant, en plus je m'étais fait des amies de mon âge, une Polonaise et une fille de Saint-Michel-du-Squatec... À cause de tout ça, j'étais assez contre les unions, au début. Mais l'organisateur syndical s'appelait Solomon Katz...

Les oiseaux se sont tus. Le soleil a tourné. Adelina Beauregard lisse un pli imaginaire sur sa tunique en laine d'un violet mélancolique.

— J'ai connu Solomon Katz en 43, dans une assemblée de cuisine. Deux ans plus vieux que moi, pas spécialement beau, mais du feu dans le regard... Puis intelligent ! Il avait été élevé en anglais, mais il s'exprimait dans un français sans faute, se débrouillait en italien, et un peu en grec... Moi, je manquais pas de jarnigoine, et avec ma langue bien pendue, c'est un effet de solitude ça, d'adorer jaser, alors on s'était pas raté, la première fois... Après, on s'est fréquenté... Un jour, Solomon m'a apporté un livre à l'Index, avec juste ma sixième année j'avais eu peur tellement c'était une brique, je m'en souviens encore : *Les misérables* de Victor Hugo, j'avais bien apprécié l'histoire, pourquoi dans le monde l'archevêché interdisait de lire ce roman-là j'ai jamais compris, après Victor Hugo, Solomon m'a donné du ...Zola, ça ressemblait à ma vie, puis une foule d'autres auteurs, même des encore vivants, on passait tous nos samedis à discuter de nos lectures... Solomon se rendait à pied chez moi, dès que la température s'adoucissait on partait au parc Lafontaine, sinon on allait s'asseoir dans un snack-bar...

— Diriez-vous que ce sont des circonstances socio-historiques qui vous ont empêchée de vous marier ?

— Je suis pas sûre... Dans ce temps-là, la société mettait beaucoup de pression, c'était un déshonneur une fille de vingt-cinq ans encore célibataire... Mais Solomon et moi, on pouvait pas... Écoutez, depuis le milieu des années trente, sa famille recevait d'Europe bien peu de nouvelles, qui étaient de plus en plus épouvantables, puis, en 45, quand on a commencé à apprendre l'horreur, à propos des camps je veux dire, Solomon pouvait pas épouser une femme qui était pas de sa religion... Le soir de la mort de Hitler, le 2 mai, on est allé danser le jitter-bug au Palais Doré, sur Sainte-Catherine, par modestie j'avais mis ce pantalon-ci, touchez, en gabardine vert tilleul, avec ce petit chandail pistache, en bouclé, le camaïeu c'est un des secrets de l'élégance, toujours, Solomon aimait cette tenue-là parce que ça prenait de l'audace pour une femme de porter des pantalons ailleurs qu'à la campagne, le soir de la mort de Hitler j'ai pris ma décision, mais j'ai attendu jusqu'à la Capitulation, le 7 mai, toute la ville était descendue dans les rues pour danser dans la neige de papier déchiré en confettis, puis je lui ai rendu sa liberté, même si on s'aimait, Solomon et moi, je comprenais sa situation et je voulais qu'il soit heureux... J'ai jamais oublié la dernière phrase qu'il m'a dite : « À chaque fois que tu ouvriras un livre je penserai à toi, à chaque fois que j'ouvrirai un livre tu penseras à moi »...

Des nuages joufflus de neige se sont amoncelés entre l'atelier et le soleil. Adelina Beauregard s'excuse, remet la tenue dans la housse, allume entre deux piles d'étoffes une lampe cylindrique où vogue un trois-mâts sur une mer d'huile. Du bout des doigts, elle actionne par le haut le second cylindre de l'intérieur : l'océan ondoie, des nuées fuient dans le crépuscule, le navire poursuit son voyage immobile, Adelina se perd dans une rêverie.

— Est-ce que je parle trop ?

— Pas du tout ! Votre cheminement est exemplaire, et sera très utile à ma recherche. Si vous permettez, je dois remplacer ma cassette.

Adelina fouille au fond de la housse et d'une petite boîte à chapeau sort un bibi écarlate orné d'une étoile en strass ; elle tire un rideau en rond formant cabine d'essayage, puis devant le miroir, avec une grâce surannée, elle s'assujettit la toque de biais, à l'aide d'une épingle à tête perlée. Elle décroche ensuite un tailleur ajusté, d'un rouge incandescent.

— Après Solomon, j'ai traversé une espèce de crise. J'ai perdu la foi. Ensuite j'ai lâché la manufacture et je me suis installée à mon compte. Je me suis acheté une des premières machines à zigzag. Avec deux petites annonces : *Travaux de couture en tous genres* et *La robe de vos rêves à prix modique*, je me suis constituée une clientèle qui a augmenté peu à peu, par le bouche à oreille. J'ai besogné dur, pour arriver fallait des heures plus longues, mais j'organisais mon horaire comme je voulais et j'avais un rapport plus personnel avec les clientes. De décembre à juin, je cousais beaucoup de robes de mariées, ou de première communion, sinon je baissais ou je remontais des bords, chaque année c'était différent, avec tous ces magazines féminins qui apparaissaient, les dames suivaient la mode au pouce près... À temps perdu, j'ai appris l'anglais par moi-même, en lisant avec un dictionnaire, comme ça j'ai pu aller me chercher une clientèle de Westmount et de Ville Mont-Royal. L'argent était là. Je les écrémais bien comme il faut, ça me permettait de facturer moins cher les vêtements des Canadiennes françaises... Pauvres petites madames... Toujours l'Église sur le dos, avec la fidélité au sacrement du mariage, le devoir conjugal, la méthode Ogino, voulez-vous bien me dire de quoi les curés se mêlaient ? ! J'en entendais des vertes et des pas mûres... Puis Duplessis ! Lui je l'haïssais ! Le patronage à tour de bras, tout sucre tout miel avec le clergé puis la main de fer pour écraser les syndicats ! Maudit Duplessis ! En 55, j'avais fabriqué un manteau en daim pour une étudiante, mademoiselle ...Laurendeau, pour ses dix-huit ans, puis en 58, j'ai revu ce manteau-là, pas mal défraîchi, dans les journaux ! Mademoiselle Laurendeau, ...Francine de son petit nom, était montée à Québec avec deux autres étudiants,

AUGUSTANA UNIVERSITY

pour demander... attendez... l'accès à l'université pour tout le monde, pas juste les enfants de riches, c'est ça... Eh bien, Duplessis a refusé trente-sept fois de les recevoir, pendant presque trois mois ! Grossier personnage ! La population a réagi, s'est mise à écrire en masse aux trois, à leur envoyer de l'argent... Moi aussi. Ça me choquait effrayant : mademoiselle Laurendeau, si frêle, si sérieuse, et les deux jeunes gens on ne peut plus distingués, tout ce qu'ils voulaient était tellement raisonnable et ...juste ! En tout cas. En septembre 59, quand Duplessis a eu son hémorragie cérébrale, j'ai vite confectionné ce tailleur-ci, en moire, j'ai couru me procurer la toque assortie, en mélusine. Au bout de trois jours j'étais prête. Pour célébrer le décès de Maurice Le Noblet Duplessis, je suis allée à la Comédie-Canadienne voir *Bousille et les Justes* en rouge feu de la tête aux pieds !

La montre d'Adelina sonne, aigrelette. L'un des canaris lui répond d'un arpège. Tailleur et chapeau sont rangés, elle s'excuse une fois de plus. Derrière le rideau, un mortier broie ...des herbes sèches ? Ou des pilules ? Glouglou d'eau dans un verre, une cuillère y tourne, chuchotements encourageants, grognements à demi endormis, froissements des draps... Dehors, quelques flocons batifolent. Adelina caresse à présent un fourreau sombre aux manches garnies d'un liséré ivoire en V.

— Vous pouvez pas imaginer le bouleversement dans les années soixante ! Le siècle rajeunissait ! La naissance du RIN, la nationalisation de l'électricité, la course de l'espace, Bob ...Dylan, les Beatles, les hippies, les grèves étudiantes, les manifestations contre la guerre au Viêt-Nam : tout à coup à travers le monde les jeunes brassaient la cage, toutes les cages ! Dans la mode aussi tout se transformait : il y avait moins de chichis, les jupes raccourcissaient beaucoup, les lignes s'épuraient... Je suppose que je me suis laissée emporter par l'exaltation... J'ai emprunté sur ma maison et j'ai ouvert une boutique rue Prince-Arthur : *À Quatre Épingles*. Par Irena Karpińska, mon amie polonaise, j'ai engagé une fameuse couturière, une Haïtienne enterrée dans une manufacture, Sandrine

Janvier, qui a vite saisi que plus la boutique vendrait, meilleur serait son salaire. Chère Sandrine ! C'est avec elle que j'ai découvert le jazz ! On allait de temps à temps dans des boîtes, comme le ...Rising ...Moon, non, non, Rising Sun, c'est ça. C'est à travers Sandrine que j'ai compris le racisme, écoutez, dans ce temps-là, aux États, les Noirs avaient pas le droit de boire aux fontaines publiques ! puis ici à Montréal, à chaque déménagement c'était le cauchemar pour Sandrine et ses cinq enfants de se loger, les propriétaires voulaient pas d'eux autres... En avril 1969, ...non 68, quand Martin Luther King a été assassiné, Sandrine et moi on a lancé toute une ligne de robes noires en acétate, fourreau ou de ligne A, très classe, ça ne s'était jamais vu, du noir au printemps... C'est dans cette année-là que j'ai commencé à garder Benoît Durivage. Cher cœur... Sa mère l'élevait toute seule, son travail de secrétaire finissait à cinq heures, puis le temps qu'elle regagne la maison, le petit vernaillait depuis la sortie des classes, lui... Il était venu traîner dans la boutique, une belle frimousse de dix-onze ans... Sandrine et moi on avait eu pitié. Il était revenu. Tant qu'à faire on l'a occupé, d'abord choisir des boutons puis les coudre, ensuite les garnitures, puis des morceaux de plus en plus difficiles, Benoît aimait ça, même qu'il passait son heure du dîner à la boutique... Sa mère était pas contre, mais il en parlait pas à l'école. En plus le hockey ça lui disait rien, les filles non plus, donc il était assez isolé... Il avait un don pour la coupe, il regardait une pièce de tissu puis il la taillait, il inventait des formes, des drapés... La boutique roulait, suffisamment pour que, dans les années soixante-dix, on décide de tourner le dos à la mode. Ça nous tentait pas les pantailleurs, les pattes d'éléphants, les polyesters. En 76, ...non, en 75, Sandrine nous a quittés pour s'établir à Miami avec sa fille, et Benoît a changé le nom de notre commerce pour : *Beauregard-Durivage, créations exclusives*. Ça faisait moins ancien... Et ça plaisait aux femmes mariées qui voulaient garder leur nom de fille collé à celui de leur conjoint... Évidemment, la mère de Benoît a été déçue qu'il étudie pas plus

longtemps, mais j'ai argumenté que ça l'empêcherait pas de se cultiver toute sa vie, et que j'y veillerais... En tout cas, la trouvaille la plus révolutionnaire de Benoît a été de supprimer les agrafes, les boutonnières et les fermetures Éclair : tout tenait par des liens, des nœuds ! Les jeunes, les dames d'un certain âge, les minces, les potelées, Benoît pouvait toutes les contenter, elles ressortaient de la boutique enchantées, comme plus gracieuses... Benoît s'est mis à me sortir, avec un ou deux de ses nouveaux amis, des garçons charmants, toujours habillés avec goût, on allait au ballet, par exemple... comment ça s'appelait ce spectacle sur une musique rock, avec un héros aveugle et des machines à boules, par les Grands Ballets Canadiens ? Attendez... Jimmy ? Timmy ? Non Tommy, c'est ça, Benoît avait adoré, moi j'avais un peu l'impression de sortir avec mon grand fils... Regardez cet imperméable réversible, d'un côté, une soie saphir avec des empiècements devant et derrière en tissu d'ameublement à carreaux bleu-vert, ça se combine parfaitement, puis de l'autre côté, une toile Parachute turquoise avec le col et les revers de manches taillés dans une nappe en plastique bleu pastel, une harmonie exquise et pleine d'humour, c'est tout lui, ça... Je m'en souviens, je portais cet imper-là le soir où le Parti québécois a pris le pouvoir la première fois, fin 76, les Montréalais étaient descendus dans le Vieux-Montréal pour fêter, la rue Saint-Denis au grand complet en sens unique vers le sud...

Le manteau disparaît sous la housse. Des flocons voltigent dans la lueur du lampadaire, la brunante se presse. Adelina se rassoit, masse ses doigts un à un. Sur sa peau s'entrelacent les mille fils d'une vie.

— La récession dans les années quatre-vingt nous a frappés très dur. La morosité, la mode punk et les taxes municipales nous ont achevés. Benoît et moi on a fermé boutique, et on a continué chacun de notre bord, chacun chez soi. Quand on a connu l'animation de la rue et le bonheur de travailler à deux, on s'en ennuie... Benoît me téléphonait quand même, de temps à autre. Un jour, il m'a parlé d'un

de ses amis, que j'avais déjà rencontré, qui était très malade et que sa famille rejetait. Au début le monde avait peur du sida. Sur un coup de tête j'ai offert de m'occuper de l'ami, Jean-Marc Vézina. J'ai réduit l'atelier de moitié pour lui aménager une chambre. Il a été emporté au bout d'un an et demi. Si jeune, une vraie tristesse. Ça m'a plongée dans une... grave remise en question. Je me suis sentie ...incompétente. Quand j'ai commencé à recevoir ma petite pension, j'étais mûre. Je suis d'abord allée chercher mon diplôme d'études secondaires, en deux ans, une chance que j'avais lu toute ma vie, puis je me suis inscrite au cégep pour devenir infirmière. J'en ai bûché un coup, je voulais prouver que malgré mon âge j'avais pas le cerveau rouillé, j'écrivais mes travaux à la main puis je les tapais à la machine, j'allais pas me badrer d'apprendre l'ordinateur en plus du reste, mais pensez pas que ça me déplaisait d'étudier, au contraire ça m'a passionnée, surtout la philosophie et la sociologie, puis côtoyer la jeunesse aussi, je déplorais bien un peu ...l'uniformisation, je veux dire les jeans, les tee-shirts et les cheveux ras autant pour les garçons que pour les filles, mais vous avez une manière de recycler, d'entremêler les genres, les époques, comme les bottines d'armée avec les robes fleuries, ça manque pas de charme ! En tout cas. J'ai pas suivi de stage en institut hospitalier parce que c'était pas le diplôme qui m'intéressait... Un mois après la fin du cégep, j'ai reçu mon deuxième pensionnaire, Thibault-René Tremblay, un sculpteur drôle comme tout, un rien méchant, qui faisait partie d'un protocole de recherche, je me suis occupée de lui pendant presque trois ans, à la fin il a perdu la carte, une chance le CLSC du quartier m'apportait du soutien... Après... Écoutez, la peine, je m'habitue pas... J'ai toujours besoin de ...vacances, après... Faut se raccommoder le cœur... Dans ce temps-là je lis, jusqu'à dix heures par jour, je m'étourdis... Des fois, je ferme les yeux à la fin d'un paragraphe, je sens Solomon tout à côté de moi, des fois, il m'embrasse les paupières, des fois, le poids de son corps... C'est fou... L'espoir me consume toujours... Qu'il revienne. Je saurais prendre soin de lui... Juste la mort casse l'espoir.

« Un mot de vous dans ma grande solitude »

ou les confidences sexuelles des femmes dans le magazine *Châtelaine*

Marie-José des Rivières

Ce qui frappe tout d'abord, quand on fait la tournée des kiosques à journaux, ce sont les multiples conseils, tous du même acabit. Les titres sont éloquents[1] : « Quoi dire pour stimuler l'amour d'un homme[2] ? », « Comment le mener à des sommets de passion[3] ? », « La nouvelle façon d'améliorer votre vie sexuelle[4] », « La santé passe par le sexe[5] », « Douze moyens pour entretenir l'amour[6] », « Quarante trucs pour garder l'homme de votre vie[7] ». Cependant, le contenu ne répond pas à toutes les attentes que soulèvent ces titres, si bien

1. Les traductions sont de l'auteure.
2. *Woman's Life*, novembre 1993.
3. *Ibid.*
4. *Redbook*, novembre 1993.
5. *Cosmopolitan*, novembre 1995.
6. *Ibid.*, juillet 1993.
7. *Elle*, 26 août 1991.

que la question de la sexualité demeure toujours ouverte et que les lectrices poursuivent leur quête en achetant les livraisons subséquentes de ces magazines populaires.

S'il y a des confidences, ce sont celles de personnes qui ont réussi à retrouver le bonheur et qui font part aux lectrices de leur expérience : « Sexualité et femme mariée : comment j'ai ramené la passion dans notre lit[8] ». On trouve aussi des articles qui semblent avoir pour but d'aider les femmes à regagner confiance en elles : « Bonne au lit ? Testez votre assurance sexuelle[9] ». Ce type de *quiz*, nouvelle forme de confession qui a lieu dans les maisons privées, a pour effet de faire connaître les performances et les types sexuels des unes et des autres et de permettre aux femmes de se comparer, dans le cadre des sondages, ou encore de comparer leur couple en regard d'une norme plus ou moins définie.

Dans ces articles sur la sexualité, la plupart des informatrices se sentent responsables et coupables de tout, même du fait que leur partenaire ait des problèmes sexuels : « J'ai enfin trouvé l'homme de ma vie, mais je ne suis pas assez " sexy " pour lui [...]. Depuis peu, Jeffrey perd son érection chaque fois que nous faisons l'amour[10]. » Elles ont encore peur d'être castrantes, de ne pas être assez excitantes, de faire débander leur amant. La traditionnelle aliénation des femmes se perpétue au lit car elles définissent toujours leur sexualité d'abord en fonction du sexe de l'homme. On peut se demander, dans ce contexte, comment le magazine *Cosmopolitan* concilie sa présentation plutôt agressive de la sexualité féminine (nous nous référons en particulier aux pages de couverture) avec la conception traditionnelle d'une féminité en fonction de l'homme. L'image d'« experte » est-elle conçue pour donner confiance aux femmes en leur pouvoir de séductrices ? Ellen McCracken, dans *Decoding Women's Magazines*, fait observer que « [l]e magazine

8. *Ladies' Home Journal*, novembre 1993.
9. *New Woman*, novembre 1993.
10. « As Sexy as You Want to Be », *New Woman*, novembre 1993.

donne aux femmes l'impression d'une pseudo-libération sexuelle et une participation truquée à la vie d'une célibataire idéale ; cependant, cette image idéalisée relève davantage du stéréotype mâle de la femme désirable qu'il n'est une construction féminine [11] ».

Le système ressemble enfin à un cercle vicieux car la société — et en particulier la presse féminine — impose aux femmes une lutte perpétuelle pour être belles (avec des normes spécifiques de minceur) à coup de cosmétiques et de savoir-faire qu'elles doivent assimiler, ce qui développe chez elles une angoisse considérable, comme le faisait déjà remarquer Évelyne Sullerot, il y a plus de vingt ans : « [...] l'angoisse est apprivoisée, dévoilée, mise à toutes les sauces [12] ». « Sans beauté, aucune assurance intérieure. Avec beauté non plus, d'ailleurs », confirmaient en 1975 les lectrices de *Châtelaine* à Paule Lebrun [13]. La situation ne semble pas avoir beaucoup changé aujourd'hui : l'industrie de la mode, des cosmétiques et la presse féminine prônent encore le même genre de stéréotypes qui stimulent chez les femmes une obsession de perfection physique basée sur un modèle trop beau, irréel, inaccessible. L'effet est encore de nos jours pervers et dévastateur. Bien des femmes se culpabilisent de ne pas correspondre au modèle, ce qui leur enlève assurance, spontanéité et liberté de vivre leur vie sexuelle hors des fausses préoccupations et de la peur d'être rejetées. Elles confient alors leur angoisse aux magazines qui leur donnent de nouveaux conseils... de beauté et de sexualité !

Au Québec, les premiers magazines destinés aux femmes, que ce soit *Le Coin du feu* (1893-1896), *Le Journal de Françoise* (1902-1909), ou *Le Foyer* (1903-1927), ont pour but d'amuser la jeunesse, de l'instruire, de lui donner le goût de la bonne littérature... mais

11. Ellen McCracken, *Decoding Women's Magazines. From Mademoiselle to Ms*, New York, St. Martin's Press, 1992, p. 159.
12. Évelyne Sullerot, *La presse féminine*, Paris, A. Colin, 1963, p. 269.
13. Paule Lebrun, « Nous avons à réinventer l'amour », *Châtelaine*, vol. XVI, nº 10, octobre 1975, p. 58.

surtout des bonnes mœurs ! Plus tard, à partir des années 1930, les revues qui s'adressent aux classes populaires urbaines se libèrent davantage des conventions religieuses. Elles se présentent sous le thème de l'évasion : romans complets, romans-photos, vie des artistes, potins, vie pratique, mais aussi courrier du cœur et confidences où l'on peut, comme en France, parler de frigidité ou des problèmes que pose le désir (*Photo-Journal* [1937-1981], *Le Film* [1921-1962], *Jovette* [1942-1951], ou *La Petite Revue* [1932-1954]). Destinées, pour leur part, à un milieu plus bourgeois, la *Revue moderne* (1919-1960), la *Revue populaire* (1907-1963) et le *Samedi* (1889-1963) publient des romans complets qui offrent surtout de la rêverie et du romantisme. Le collectif Clio dit de ces revues qu'elles « entretiennent les femmes dans une douce euphorie qui les coupe de la réalité [14] », une hypothèse globale qui demeure à vérifier.

Au moment où naît le magazine *Châtelaine* [15], en 1960, les courriers du cœur sont très populaires : les dix plus célèbres courriéristes de la région de Montréal reçoivent, ensemble, plus de trois mille lettres chaque semaine. Les questions les plus récurrentes touchent l'éducation sexuelle et les problèmes éthiques ou de justice sociale. Un des courriéristes, le romancier Yves Thériault, n'hésite pas à déplorer la mollesse et la paresse masculine. Selon la courriériste de *Châtelaine*, Jovette Bernier [16], interviewée elle aussi,

14. Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992.

15. *Châtelaine* [édition française], Toronto, Maclean Hunter. Ce magazine féminin continue de paraître chaque mois depuis 1960. Son tirage est de 187 600 exemplaires en 1995. Dans une étude intitulée *Châtelaine et la littérature (1960-1975)* (l'Hexagone, 1992), j'ai déjà procédé à une analyse du contenu thématique du courrier du cœur de *Châtelaine* en observant surtout les réponses de la courriériste. Je m'attache cette fois aux lettres des lectrices, en particulier aux confidences qui ont trait à l'intime et à la sexualité. Cette nouvelle démarche fait partie des travaux d'un groupe de recherche, dirigé par Julia Bettinotti, qui bénéficie d'une subvention stratégique du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, sur les femmes et le changement.

16. Née à Saint-Fabien (de Rimouski) en 1900, la journaliste Jovette Bernier était très connue, à partir de 1930, par ses poèmes et par ses sketches radiopho-

les exposés des personnes ordinaires servent à éclairer le milieu familial et les institutions sur leurs propres déficiences [17].

« Le courrier de Jovette » : faire la morale aux cœurs blessés

Faut-il s'étonner ? Le courrier du cœur fut la rubrique la plus appréciée de *Châtelaine*, avec un taux de lecture de plus de 70 % du nombre des personnes interrogées, lors des enquêtes sur la lecture, entre 1960 et 1973 [18]. Bien situé au début du magazine et couvrant une demi-page, « Le courrier de Jovette » évoque généralement, à raison d'un cas par mois, des drames de la vie conjugale et familiale.

Jovette Bernier répond, dans son courrier du cœur, de façon sinon fouillée — les quatre cents mots de la rubrique ne le permettant pas —, du moins attentive. Certains témoignages se révèlent d'ailleurs très touchants : les correspondantes de Jovette sont souvent des jeunes filles, secrétaires, infirmières ou autres, mais surtout des femmes de tous âges travaillant à la maison : épouses d'agriculteurs, d'ouvriers, de petits entrepreneurs, quelquefois de « professionnels ». Elles exposent un problème qui concerne leur vie (solitude, pauvreté, fatigue extrême), leur vie sentimentale ou l'avenir de leurs enfants. Les correspondantes de Jovette parlent de sexualité dans près de la moitié des lettres publiées. Les tabous étaient si présents au Québec et la religion catholique avait encore tant d'emprise, avec son idéal de virginité, de maternité, sa morale du devoir et ses multiples interdits concernant le plaisir, que les confidences sexuelles d'alors recouvraient de nombreux sujets dont on ne discute plus beaucoup aujourd'hui dans notre monde occidental, comme la virginité avant le mariage, l'union libre ou le contrôle des

---

naux. Ses romans ont aussi contribué à faire de Jovette une des personnalités du monde artistique et littéraire québécois. Elle est décédée en 1982.

17. Solange Chaput, « L'O.S.S. des courriers du cœur », *Châtelaine*, vol. 1, n° 3, mars 1961, p. 36-37, 71-75.

18. Un examen de cote de lecture est entrepris régulièrement par *Châtelaine* afin de renseigner la direction et les agentes publicitaires sur la popularité des diverses sections du magazine.

naissances ! Comme le dit Serge Gagnon, le cheminement des Québécois au cours de la révolution sexuelle des années 1960 fut d'autant plus marqué que « la tradition catholique avait presque toujours mis en opposition plaisir sexuel et amour de Dieu [19] ».

Celle qui signe « Suis-je comme les autres ? » (novembre 1966) s'interroge sur sa normalité. Elle questionne la nécessité de demeurer vierge et demande l'appui de Jovette dans sa résistance à l'endroit d'un « jeune Européen de son âge qu'[elle] épouserai[t] s'il n'avait pas ces idées expéditives en ce qui concerne le sexe ». Elle termine sa lettre en disant : « C'est son rire qui m'humilie. » Plusieurs lettres exposent le problème des femmes qui vivent avec un homme en dehors des liens du mariage. Celle qui signe « 52 ans sans morale » (novembre 1964) est littéralement désespérée d'avoir accepté une union libre. Plusieurs témoignages évoquent des changements de vie ; certaines femmes désirent mettre fin à leur vie conjugale pour des raisons comme le manque de virilité de l'homme (août 1968), ce à quoi Jovette, qui prône pour les femmes une conception sublimée de l'amour, répond qu'il n'est pas toujours facile pour un mari d'être à la fois bon pourvoyeur et parfait amoureux et donc, que cette femme devrait rester avec ce dernier : « Si toutes les femmes qui sont au régime TV-chasteté criaient, on ne s'entendrait plus ! » Les recherches d'Anne-Marie Dardigna confirment en effet que pour les femmes des milieux modestes, la presse féminine n'accorde souvent que peu de droits à l'écart [20].

Une correspondante trouve absurde de devoir obéir à un mari méprisant alors qu'elle a fait les mêmes études que lui et qu'elle devrait exercer la même profession, ce qu'il lui refuse, tout en la trompant. « Quant à le désirer ? Non. C'est fini. Il m'a préparée à ce

19. Serge Gagnon, « Confession, courrier du cœur et révolution sexuelle », Manon Brunet et Serge Gagnon (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 72.
20. Anne-Marie Dardigna, *La presse féminine, Fonction idéologique*, Paris, Maspéro, 1980, p. 24.

refus en allant chercher ailleurs une autre femme à dominer. » (mai 1968) En faisant le procès de l'épouse et en excusant le mari, Jovette suit le discours du catholicisme orthodoxe du temps, c'est-à-dire qu'elle défend un régime rigoriste et traditionnellement soutenu par les autorités catholiques : « Parce que dans l'égalité il n'y a pas parfois des nuances ? [...] Votre mari ne fait que s'éparpiller pour voir si, ailleurs, il n'aurait pas son reste [...] je vous trouve plus rigide que lui en lui enlevant tout d'un bloc [...]. Penchez du bon côté, celui de la maison, des enfants. » Comme l'écrivait la sociologue Évelyne Sullerot[21], la technique des courriers du cœur est souvent de tenter d'améliorer l'épouse pour essayer d'améliorer le ménage !

Une autre correspondante (octobre 1969) a quitté depuis deux ans un mari qu'elle avait cru charmant mais « qui s'est montré autoritaire dès les premiers mois » de mariage (on peut d'ailleurs se demander ce que cache ce mot qui revient souvent dans les textes ; est-ce un euphémisme pour signifier violent ?). Étant heureuse avec un autre homme, elle accepte tout de même d'aller passer une soirée chez son mari, pour qu'il puisse revoir leur enfant. Mais elle y reste pour la nuit et redevient enceinte de lui. Jovette, qui intitule l'échange « Peut-on mener deux vies de front ? Surtout si l'une n'est pas avouable ? », recommande, bien entendu, à la jeune femme de changer elle-même et de retourner vers ce mari qui, « malgré ses manies autoritaires », est sûrement moins coupable qu'elle !

Même attitude prescriptive de la courriériste lorsqu'elle répond au désespoir d'une collégienne qui aime une petite amie qui avait voué sa vie à la sienne, mais qui a, par la suite, rencontré un garçon et décidé de l'épouser. Jovette rétorque : « La nature a ses vices [...], ses leurres, ses déformations. Classons le tout sous le vocable maladie. » Elle encourage donc la jeune fille à se distraire

21. Évelyne Sullerot, *op. cit.*, p. 187.

pour oublier son homosexualité qu'elle considère comme une déviance. Elle donne ici raison à Anne-Marie Dardigna [22] qui compare le fonctionnement idéologique des courriers du cœur à celui des mythes, un processus qui fonde toute chose en nature et qui lui donne une clarté qui n'est pas celle de l'explication mais du constat. La lecture des réponses de Jovette Bernier confirme ce décalage entre le réel des lettres et la parole mythique qui, souvent, détourne les femmes des problèmes qu'elles évoquent pour leur proposer une solution idéale.

S'ajoutent à ces confidences celles des personnes qui souffrent d'un problème de frigidité (janvier 1968), celles qui désirent contrôler les naissances (août 1965), et celles qui concernent les filles-mères (avril 1967, février 1970), un statut inavouable, à l'époque, dans les milieux conservateurs. En tant qu'analyste, il faut considérer cette tribune populaire avec prudence, car les lettres étaient choisies par la courriériste et les réponses s'adressaient à tout le public lecteur, ménageant le clergé, les professionnels de la santé et les hommes, comme nous venons de le constater, respectant, enfin, l'ordre établi. Cela dit, les confidences sexuelles de cette époque démontrent que les préoccupations des lectrices proviennent de leurs relations avec les hommes et des rapports difficiles avec une norme catholique très sévère qui voulait encore enfermer la sexualité dans sa seule fonction procréatrice.

Vu sous cet angle, « Le courrier de Jovette » nous semble assez conservateur, certes, mais représentatif de son temps. Le fait que la courriériste ait été passablement âgée (de 60 à 73 ans) lorsqu'elle a dirigé cette section du magazine explique un peu ses conseils de résignation et le ton moralisateur qu'elle prenait pour s'adresser aux lectrices. Reste que cette attitude est surprenante si l'on se souvient que Jovette Bernier avait été une poète aux textes novateurs dans les années 1930 et même une romancière aux sujets cho-

22. Anne-Marie Dardigna, *op. cit.*, p. 14.

quants, comme des amours qui mènent à la naissance d'un enfant illégitime (*La chair décevante*, 1931) ou encore le fait de préférer une vie libre et nomade en compagnie d'un métis à une vie rangée (*Non Monsieur*, 1969), deux romans qui ont fait couler beaucoup d'encre !

Certains courriers des années 1960 ont été plus libéraux dans leurs réponses, par exemple celui de la jeune journaliste Janette Bertrand dans le populaire *Petit Journal*. « La rédactrice obtenait que les lettres reçues soient publiées intégralement. Chaque dimanche, le courrier apportait aux milliers de lectrices ses propos-chocs sur le mariage, la domination, les femmes battues, la sexualité, les fréquentations [...], la contraception [...]. Un langage clair, direct et provoquant à l'époque invitait les femmes à réagir, à répondre, à exiger » résume le collectif Clio[23]. Aujourd'hui, Janette Bertrand, toujours bien de son temps, incite à des confidences télévisuelles. Jusqu'en juin 1994[24], toutes les fins de semaine, l'émission *Parler pour parler* de Radio-Québec rassemble autour d'un repas des hommes et des femmes qui témoignent de graves problèmes sexuels ou autres, très personnels. Cette émission est suivie en 1995-1996 par une autre du même type : *Janette tout court*. Les personnes qui participent à ces rencontres veulent être aidées et aider les téléspectateurs qui les regardent. Janette, qui ne cesse de croire à l'effet bénéfique des confidences, recherche les sujets les plus osés, les plus cachés, toujours dans le but de secourir les solitaires, d'encourager les découragés. Elle ne moralise jamais et incite ses invités (dont des spécialistes qu'elle convie également à son émission) à s'entraider.

Autre discours différent de celui de Jovette Bernier, et plus moderne aussi, celui de Elena Gianini-Belotti, qui a tenté, par le dialogue, de neutraliser l'effet de son inévitable position de pouvoir

23. Collectif Clio, *op. cit.*, p. 436.
24. Paule des Rivières, « Janette ferme son "salon". *Parler pour parler* perd son animatrice ; le premier "reality show" québécois disparaît », *Le Devoir*, 18 mars 1994, p. B9.

(elle avait accepté la responsabilité du courrier dans la revue italienne *Noi Donne* de 1974 à 1979). Belotti croit qu'on peut aider les femmes à briser leur dépendance face à l'homme et à vivre pour elles-mêmes, en les incitant à rompre, le plus possible, le conditionnement à la sujétion. Le livre où elle résume ces cinq années d'échanges témoigne, à partir de sujets comme le couple, la vie privée ou la sexualité, d'un véritable chemin parcouru par les femmes :

> Ce qui émane de toutes ces lettres, c'est l'immense courage et la grande lucidité des femmes, l'étonnante vitalité qui les caractérise. [...] Les femmes font un extraordinaire effort pour s'affranchir du masculin [25].

Reste que toutes ces rencontres et correspondances — y compris celle de Jovette — cherchent à combler de véritables besoins et que l'effet thérapeutique des lettres, et dans bien des cas des réponses, peut aider à faire échec à la solitude et aux malheurs de l'existence.

« Vous avez le dernier mot » : un dialogue sur la sexualité

Autre lieu de confidences, le courrier des lectrices est la section de *Châtelaine* où paraissaient chaque mois les prises de position du public. Dès 1961, *Châtelaine* allouait ainsi à son public lecteur sa dernière page qu'elle intitulait, dans sa visée de dialogue et d'échanges, « Vous avez le dernier mot ». Ces pages d'opinion constituent une pièce sociologiquement intéressante sur la réception. Ces cinq à dix lettres mensuelles se faisaient généralement l'écho de tous les secteurs du magazine, mais surtout de l'éditorial, des reportages, de la chronique du courrier elle-même et du courrier du cœur. Des polémiques naissaient régulièrement, dans le courrier des lectrices, autour de sujets brûlants. En 1970, c'est le courrier du cœur qui a fait l'objet d'une polémique, certaines correspondantes

25. Elena Gianini-Belotti, *Courrier au cœur*, Paris, Éditions des femmes, 1981, p. 10.

l'ayant associé aux nouvelles, « deux sections non à propos et à l'eau de rose » ; Jovette y était vue comme une personne au discours répressif et à l'action inutile. Les lectrices les plus démunies ont défendu Jovette à ce moment, démontrant que ce courrier répondait effectivement à un besoin. Ces femmes « à la maison », qui provenaient souvent de la campagne et qui avaient relativement peu de contacts sociaux, ont gagné sur ce point et, comme nous l'avons vu, le courrier de Jovette est demeuré à *Châtelaine* jusqu'en 1973.

Les questions qui touchent à la sexualité sont parmi les principaux thèmes que les lectrices ont choisi d'aborder. Comme la notion de famille a toujours été très importante dans le contexte culturel québécois, il n'est pas étonnant que le courrier des lectrices ait surtout présenté des lettres et même des controverses sur la contraception et l'avortement. *Châtelaine* servait donc de lieu de débat où les femmes du Québec tentaient de se dégager de l'idéologie traditionnelle dominante qui leur refusait le droit de disposer librement de leur corps : « Félicitations pour l'article de Colette Carisse " Le nombre des enfants " (juin 1964) [...]. Vous dites publiquement ce qu'un très grand nombre de femmes pensent et n'osent pas dire. Merci ! Dans les campagnes aussi il y a des " cas particuliers " très pénibles, je dirais même inhumains où au nom de la religion on oblige des femmes à mettre au monde des enfants qui seront dans la misère. » (une lectrice de Nédelec, août 1964) On y observe aussi le problème des prêtres qui refusent l'absolution aux femmes « empêchant la famille » (octobre 1963) jusqu'aux scandales provoqués par l'avortement thérapeutique (octobre 1967) ou sur demande (mars 1971). L'éducation, qui subit les remous de l'impressionnante mutation idéologique qu'on a appelée la Révolution tranquille, suscite à son tour des « perles » dans le courrier, en particulier l'éducation sexuelle à l'école que plusieurs parents ont longtemps combattue (juillet 1965). Des conflits d'idéologies, de générations, de classes sociales et de sexes fleurissent dans les pages du

courrier des lectrices... et des lecteurs. « On ne peut continuer d'encourager un magazine de fesses, de libertinage pervers », proteste une lectrice de Saint-Laurent (avril 1975). La majorité des hommes tiennent aussi des discours conservateurs, comme ce père de sept enfants pour qui la contraception est un faux problème : « Je traite [votre article] d'écœurant. Contrôlez vos sens et les naissances seront contrôlées ! » (un père de famille de Chambly, août 1963).

Ce type de propos se prolongeait, en 1971, dans une lutte contre les images le moindrement érotiques : « Ne déshabillez plus nos familles » écrivait une lectrice lors du plus important scandale qu'ait connu la revue. *Châtelaine* a reçu à ce moment pas moins de 500 lettres pour critiquer une photo que la rédaction avait choisie comme page couverture du magazine, afin d'illustrer un article sur la famille. Un homme, une femme et deux enfants y apparaissaient nus, de dos. Mais d'autres faisaient valoir que des idées aussi puritaines retardaient l'évolution féminine : « Ces jeunes qui osent m'ont éveillée à un monde rempli de possibilités que je ne soupçonnais pas. » (juin 1973) Et en 1974 on réclamait encore plus d'audace !

Les nombreux commentaires du public se faisaient donc régulièrement l'écho des articles de fond qui ont marqué ces années. On a pu lire des reportages percutants sur la nouvelle sexualité dans le mariage (juin 1968), sur la liberté dans le couple (janvier 1973) et sur le féminisme (septembre 1973). Les lectrices et les lecteurs ont continué de réagir fortement à des articles-chocs au sujet de l'avortement, du nudisme, etc. Deux autres textes sur la sexualité « Au lit tout est bon » (février 1974) et « La vraie puissance sexuelle de la femme » (septembre 1974) ont fait couler beaucoup d'encre, tout comme le numéro entier d'octobre 1975, rempli de témoignages de rédactrices, de journalistes et d'écrivaines sur leur conception de la vie et de l'érotisme.

Octobre 1975 : « Je veux parler »
Journalistes et écrivaines se confient

Après l'obscurantisme des années antérieures, marqué par la prégnance du catholicisme sur la société, les décennies 1960 et 1970 sont des années bouillonnantes qui imposent une révolution des mœurs sans précédent amenée par l'éducation des filles, la contraception, aussi par le travail et les mouvements des femmes. Le numéro spécial de *Châtelaine* publié en octobre 1975 a participé à cette mutation : la revue a fait paraître un numéro au caractère étonnant sur les femmes et leur corps, numéro qui a brisé tous les records de vente en kiosque puisque le onze du mois, il ne restait plus aucun exemplaire. Dans cette livraison audacieuse, tout à fait exceptionnelle, les journalistes de la revue ainsi que des auteures littéraires avaient choisi de se confier pour éloigner les préjugés et les peurs qui entouraient encore l'expression de la sexualité féminine.

La morale traditionnelle sur laquelle s'appuyait Jovette Bernier était peu à peu entrée en conflit avec l'élaboration d'un nouveau type de normativité sexuelle[26], d'ailleurs souhaité par les lectrices du courrier du cœur et, de plus en plus, par celles qui participaient à la chronique « Vous avez le dernier mot ». C'est à cette nouvelle éthique qu'adhère l'équipe de rédaction, à partir de 1973. À ce moment, *Châtelaine*, s'adaptant au contexte des années 1970, traite de la sexualité avec beaucoup d'ouverture. En octobre 1975, dans le numéro spécial sur le corps des femmes, la revue fait la promotion d'une nouvelle culture du corps et ose faire des confidences qui traitent du désir et du plaisir. Dépassant le simple miroir social, *Châtelaine* se fait éducatrice et active dans les changements sociaux, en particulier en ce qui a trait à la sexualité des femmes.

26. Ces tendances opposées avaient déjà été observées par Gaston Desjardins dans sa thèse *La transformation des normes sexuelles au Québec : l'adolescence 1940-1960*, thèse de Ph.D., Montréal, Université du Québec à Montréal, 1992, [v. p. 77].

La page couverture du numéro d'octobre 1975 présente la photo d'une jeune femme à l'air grave. Elle entoure ses genoux de ses bras et, à demi nue, elle semble vouloir se confier tout en se berçant. Sur cette même page on peut lire : « Je veux parler. Remonter le cours de l'histoire et la relire avec des yeux de femme. Réhabiliter mon adolescence pour mieux vivre mon corps. Je veux réinventer les plaisirs multiples qui m'appartiennent. Plaisirs du lit. Plaisirs de mes sens, plaisirs de l'accouchement, de l'allaitement. Pour retrouver le sens de la fête[27]. » On explique, dans la présentation[28], que « la démarche est essentiellement subjective. Les spécialistes ont toujours parlé pour nous ». Les femmes qui signent ces pages livrent « des secrets, des choses qu'elles n'ont pas l'habitude de raconter comme les caresses ou même la masturbation, qui ont des connotations honteuses, pour que nous y retrouvions, peut-être, des petits morceaux de nous-mêmes, des sensations familières, des inquiétudes semblables » qui, éventuellement, nous encourageront à « nous parler, à nous reconnaître, à aller plus loin ». Les témoignages autobiographiques des journalistes se présentent comme des confessions, au sens d'« histoire personnelle qui cherche à communiquer ou exprimer la nature profonde, la vérité du moi[29] ». Rita Felski poursuit : « Comme une prise de conscience, la confession rend public ce qui était privé, prétendant de façon typique éviter le filtre des mécanismes de l'objectivité et du détachement dans sa poursuite de la vérité et de l'expérience subjective[30]. »

La rédactrice en chef, Francine Montpetit, explique que l'équipe veut combattre les préjugés et les peurs qui entourent encore l'expression de la sexualité féminine. Le langage de ce numéro est direct et, dans certains cas, très cru. Libertaire, *Châte-*

27. *Châtelaine*, vol. XVI, n° 10, octobre 1975, page de couverture.
28. Ibid., p. 47.
29. Francis Hart dans Rita Felski, *Beyong Feminist Aesthetics, Feminist Literature and Social Change*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1989, p. 7.
30. Rita Felski, *op. cit.*, p. 7.

laine veut faire sa part pour contrer le fait que le corps des femmes ne leur appartient pas, qu'il semble avoir été créé et mis au monde pour le plaisir des autres :

> Pour la première fois dans un magazine québécois, des femmes ont voulu parler, se raconter, s'exprimer sur le sujet en utilisant des mots qui font partie de notre vocabulaire secret et enfoui [...]. Il s'agit [...] de réalités vécues par chacune d'entre nous [...]. Une fois [le malaise] surmonté, on trouvera à l'intérieur de ces témoignages une incroyable matière à réflexion, un besoin de vivre son corps autrement, de lui donner la chance de s'exprimer en toute liberté [...]. [Ce sont des] témoignages qui se lisent à deux [car les hommes ne sont pas exclus de cette expérience de médiation] et qui provoqueront l'échange, la communication [31].

Les témoignages se présentent comme autant de remises en question : dénonciation du génocide des sorcières et de la clitoridectomie (Paule Lebrun, p. 48), rejet de la gynécologie chauvine qui pense tout régler (Hélène Pelletier-Baillargeon, p. 6), rejet des enseignements négatifs dispensés par les religieuses (Monique de Gramont, p. 28), remise en question de la famille traditionnelle (Normande Juneau, p. 20) qui habitue les mères à bâcler l'éducation sexuelle de leurs enfants (Hélène Fecteau, p. 24). *Châtelaine* réfléchit enfin aux moyens à prendre pour faire des filles des personnes curieuses, fantaisistes, créatrices, énergiques (Nicole Charest, p. 16) et qui sachent vaincre la violence et la peur (Michelle Brien, p. 12). Ce numéro d'octobre 1975 constitue une certaine subversion. Les témoignages troublants des journalistes, en dénonçant le lourd héritage de la religion catholique qui a créé et prolongé bien des inhibitions, n'épargnent personne. La consigne du silence et de la résignation est définitivement brisée.

En octobre 1975, on a donc assisté à une mutation. Les confidences sexuelles ont changé de camp puisque c'étaient les journalistes, d'avant-garde, qui se confiaient aux lectrices. La chasteté

31. Francine Montpetit, *Châtelaine*, vol. XVI, n° 10, octobre 1975, p. 2.

était mise de côté, les passions n'étaient plus vues comme destructrices. On ne parlait plus de réprimer la volupté, et, au contraire, on valorisait d'un point de vue de femme le plaisir et la sensualité, signes de santé et de qualité de vie. Enfin l'on renseignait les femmes sur toutes les lectures susceptibles de les informer. Ce traitement de la sexualité se rapprochait de l'idée de politique sexuelle, c'est-à-dire des luttes visant à établir des rapports égalitaires entre les femmes et les hommes [32]. Munies de ce bagage, les Québécoises ont-elles su transgresser les tabous et réinventer l'amour ? Que dit la suite du magazine ?

Le traitement contemporain de la sexualité

Dans les *Châtelaine* des années 1990, le courrier du cœur s'étant déplacé vers les médias électroniques, les confidences des femmes se glissent dans des reportages. La revue comporte deux grandes catégories d'articles sur la sexualité : les plus légers, traités avec humour, et les plus sérieux, qui n'évitent pas les sujets difficiles. Les plus légers ont pour titre, par exemple, « Sauve-qui-peut quarantaine » (juillet 1992), « La drague au féminin » (mai 1990), « Les agences de rencontre » (février 1993), « L'amour au bureau » (mai 1995), « Jogger ou faire l'amour » (février 1991), « La chasse à l'homme d'une monoparentale » (janvier 1996) ou encore « Les hommes passent aux aveux » (février 1992), où l'on publie les résultats des sondages sur la passion. Dans ces articles marqués d'un certain voyeurisme très actuel, *Châtelaine* agit, à l'instar de beaucoup de revues, comme un miroir de notre société. Cette première catégorie d'articles est surtout conçue pour la distraction. Mais *Châtelaine* ne recule pas, non plus, devant les articles sérieux où des femmes font part aux journalistes des difficultés qu'elles ont eues et ce, dans le but d'aider le public lecteur : les confidences y sont plus

32. Mariana Valverde, *Sexe, pouvoir et plaisir*, traduit de l'anglais par Lynn Lepage, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1984.

présentes et elles ont une fonction d'information, d'éducation et de prévention. Examinons quelques exemples de cette dernière catégorie. Comme s'ils faisaient suite aux consignes du numéro spécial d'octobre 1975, les deux premiers textes ont pour but d'aider les femmes à regagner leur fierté et à avoir une sexualité plus saine. Les quatre textes qui suivent dénoncent des situations d'oppression vécues par les femmes.

« Gêne, ignorance, manque d'amour... autant d'obstacles au plaisir des femmes » peut-on lire au début de « Orgasme. Les rendez-vous manqués [33] ». On rencontre dans cet article deux principaux témoignages, celui d'Irena, une mère de 30 ans qui dit : « Sans cette obsession d'avoir un orgasme, j'ai l'impression que j'aurais beaucoup plus de plaisir à faire l'amour. » (p. 39) De son côté, Francine, 38 ans, célibataire, raconte qu'elle a commencé à connaître l'orgasme le jour où elle a décidé d'apprendre à se connaître physiquement. Et l'article de déplorer la situation de nombreuses femmes qui font semblant, « par amour, pour ne pas décevoir l'autre. Pour ne pas le perdre aussi » (p. 37). Suivant le schéma classique de ce genre de reportage qui a pour but d'informer les lectrices, les auteures font intervenir des spécialistes, dont une sexologue qui recommande aux femmes d'« explorer et de bâtir [leur] univers érotique par les fantasmes [car c'est] un élément indispensable de la conquête de l'orgasme » (p. 39).

Les articles qui concernent des personnes connues, comme Ginette Reno, sont peut-être sensationnalistes, mais ils sont aussi conçus dans le but d'aider les lectrices. Le titre « Derrière la star une femme fragile [34] » est démystificateur, faisant appel à l'identification des Québécoises. La chanteuse Ginette Reno y témoigne du fait qu'elle n'a jamais accepté son poids : « Ma sexualité, j'en ai très

33. Lise Ravary et Huguette O'Neil, « Orgasme. Les rendez-vous manqués », *Châtelaine*, vol. XXXII, n° 8, août 1991, p. 37-39.
34. Michelle Labrèche-Larouche, « Derrière la star une femme fragile », *Châtelaine*, vol. XXXIII, n° 2, février 1992, p. 43.

peur. Je cache cela derrière la graisse. » Et l'article raconte comment la star s'est fait aider par une sexologue pour entrer en elle-même, se mieux connaître et réapprendre à aimer les femmes, dont elle était jalouse.

Toujours dans une optique d'information, *Châtelaine* traite de l'ouvrage *J'ai fait l'amour avec mon thérapeute*, consacré aux séquelles psychologiques de telles pratiques : Évelyne, 19 ans, y confie : « Il m'a fait déshabiller, il m'a dit qu'on devrait travailler en profondeur car j'étais beaucoup trop tendue [...]. Je croyais sincèrement que tout cela était pour mon éducation sexuelle [35]. » L'article explique le fonctionnement de la séduction, processus normal qui répond à l'admiration de la personne qui nous vient en aide ; on y parle ensuite de la crédibilité, du pouvoir et des responsabilités des professionnels, de déontologie et de l'issue néfaste de ces liaisons.

Le témoignage d'Annie est d'une tristesse inouïe. « Victime d'agression sexuelle dès l'âge de quatre ans, orpheline à cinq ans, puis maintes fois déracinée, passant d'un foyer d'accueil à l'autre [36]. » Annie a subi toute sa vie des sévices et des chocs émotifs. Parmi ses pires souvenirs, celui de sa dernière adoption, au cours de laquelle elle a été battue, violée et séquestrée. Après des années de douleur, il faudra à Annie une thérapie de trois ans pour redevenir un être humain. À la suite de témoignages troublants de ce genre, *Châtelaine* présente de l'information nécessaire aux femmes pour tenter de prévenir de tels gâchis, y compris une liste d'associations et de lieux d'aide.

La revue présente aussi, par le biais de témoignages de femmes, le phénomène des *date rape*, ces viols commis lors de rendez-vous, par des collègues de travail ou des gens en qui les femmes ont confiance. Les spécialistes de la criminologie, de la santé et de l'autodéfense prennent le relais pour expliquer la loi, ce

35. Chantal Éthier, « Quand le thérapeute perd les pédales », *Châtelaine*, vol. XXX, nº 12, décembre 1989, p. 121-124.

36. Ève Méthot, « Inceste. L'enfance brisée », *Châtelaine*, vol. XXXI, nº 8, août 1990, p. 47-49.

qui se passe dans la tête des agresseurs et les meilleures façons de se défendre [37].

« Quand il me pénétrait, il s'appuyait sur ses poings pour ne toucher qu'à mon sexe. Il disait [...] qu'il ne voulait pas se souiller en me touchant [38] » ; ainsi parle Angela qui n'a jamais reçu de coups en 17 années de mariage. Pas plus que Sylvie, dont « le conjoint dormait toujours avec un revolver chargé sous l'oreiller, au cas où elle aurait eu envie de partir ». Ces témoignages illustrent le phénomène de la violence psychologique, souvent ignorée, banalisée, mais qui atteint l'image que les femmes ont d'elles-mêmes, leur confiance ; elles en viennent presque à souhaiter recevoir des coups pour que les gens voient ce qu'elles vivent. La revue tente de désamorcer le cercle vicieux de la violence en l'expliquant et en incitant les femmes à imposer leurs limites et les hommes à accepter leur propre vulnérabilité.

Donc, *Châtelaine* ne constitue pas seulement une théâtralisation de la vie sexuelle et affective des Québécoises, elle veut faire changer les choses. Les confidences ont ici une fonction éducative, une fonction d'exemple. Les personnes interviewées par les journalistes, dans les reportages, veulent aider les lectrices à retrouver leur identité sexuelle en dehors des stéréotypes ou encore intervenir en dénonçant les abus et les souffrances imposées aux femmes. Si les attitudes et les comportements ont passablement changé, dans les textes, entre 1960, 1975 et 1995, c'est en accord avec les idéologies en cours. La revue ne bouscule pas les idées reçues autant qu'en 1975, mais elle informe, défend systématiquement les femmes et se montre présente dans la diffusion de préoccupations nouvelles, aussi difficiles soient-elles, surtout pour un magazine commercial, comme le harcèlement sexuel, l'inceste, la violence ou le sida.

37. Chantal Éthier, « Le viol au rendez-vous », *Châtelaine*, vol. XXXIII, n° 10, octobre 1992, p. 61-63.
38. Chantal Éthier, « La violence sans coup », *Châtelaine*, vol. XXXIII, n° 1, janvier 1992, p. 24-27.

Conclusion : un magazine peut être un lieu de débat

Nous savons que la religion a eu une forte et très longue influence au Québec. Dans les confidences du courrier du cœur de *Châtelaine*, nous avons vu, d'une part, un certain questionnement des normes du catholicisme et, d'autre part, la place encore dominante que prenait la morale chrétienne dans les réponses de Jovette Bernier. Nous avons observé, par la suite, les polémiques du courrier des lectrices sur la sexualité, autant de traces des débats idéologiques des tumultueuses années 1960 et 1970, alors que s'entrechoquaient traditions et innovations, même dans les chambres à coucher ! Puis nous avons relu le numéro spécial d'octobre 1975 axé sur les confidences des journalistes : on y dénonçait les oppressions, on y prônait la liberté au moyen de mots et d'images-chocs. Ces nombreuses et très différentes formes de confidences sur la sexualité, dans *Châtelaine*, peuvent être considérées comme des indicateurs, surtout du point de vue des femmes, de la transition qui mène de la morale stoïco-chrétienne vers une morale de plaisir [39]. Les journalistes de 1975 se faisaient déjà, en quelque sorte, les actrices de la révolution sexuelle et le magazine, un des lieux d'action de cette révolution. De 1990 à 1995, *Châtelaine* continue d'être un moyen de communication où se tissent des rapports à la modernité sexuelle (pensons aux nombreux articles « légers » qui divertissent). Mais les reportages semblent aussi marqués par une importante fonction d'information, par des dénonciations de situations intolérables et des conseils de prudence car de nombreux drames se relient à la sexualité. Ainsi, un magazine peut être un lieu de conscientisation.

On rencontre par ailleurs dans la presse féminine les plus grands paradoxes. Par exemple, sur l'épine du magazine *Ladies' Home Journal* de novembre 1993 on peut lire, en majuscules « Ne sous-estimez jamais le pouvoir d'une femme » : pouvoir politique, financier, intellectuel ? Hélas, ce titre n'est qu'un leurre. Il suffit

39. Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 73.

d'un coup d'œil sur la page couverture pour comprendre qu'évidemment la revue renvoie à... l'éternel pouvoir de séduction des femmes ! On y voit une femme qui se regarde dans un miroir, telle la mère de Blanche-Neige, ou encore l'éternelle tentatrice : « Miroir, Miroir... Roseanne parle de sa chirurgie plastique, de son régime et de ce pourquoi elle veut (plus que tout) être jolie ». L'image stéréotypée de la femme à la fois frondeuse, faible et aguichante sert toujours à la vente...

Par sa structure de magazine féminin, *Châtelaine* n'échappe pas à la dualité de l'information générale féminine et féministe, d'une part, et des articles pratiques et de la publicité d'autre part. Cependant plusieurs articles des années 1990, où se glissent d'ailleurs des confidences sexuelles, tendent à prouver que cette revue continue de se démarquer du discours purement commercial. Nettement plus informatifs — un peu plus intellectuels aussi — et traitant de questions d'importance, ces articles prenants sont en général de la même trempe que les éditoriaux de Micheline Lachance (rédactrice en chef de 1990 à janvier 1994), c'est-à-dire des textes qui font avancer la cause des femmes. Si *Châtelaine* inaugurait une nouvelle presse féminine en 1960 et désirait informer et accompagner chaque lectrice dans son cheminement, lui évitant ainsi solitude et isolement, il reste encore quelque chose de cette volonté de personnaliser la communication, trente-six ans plus tard [40].

Néanmoins, au terme de ce parcours, je n'ai encore rencontré aucune théorie qui puisse expliquer complètement, de façon

40. La rédactrice en chef a beaucoup d'influence sur le contenu du magazine. Après l'action féministe de Fernande Saint-Martin (1960-1973) et de Francine Montpetit (1973-1985), Martine Demange (1985-1990) a voulu donner une empreinte plus commerciale à *Châtelaine* ; elle a fait paraître des articles tels que « Femmes battues... hommes battus... même combat » (septembre 1988) ou « Femme au foyer, une job en or » (octobre 1988). Mais le contenu est redevenu plus percutant et revendicateur avec Micheline Lachance (1990-1994). Pour sa part, la rédactrice en chef actuelle, Catherine Elie, semble préférer un contenu très pratique, avec une attention particulière portée à la santé, et des éditoriaux très peu critiques.

satisfaisante, le système qui semble avoir confié, dans le discours public, la responsabilité de la sexualité aux magazines féminins. Cela ressemble presque à un lien institutionnel ! Il y a en effet, dans la presse féminine, une présence soutenue de la question de la sexualité, si on la compare avec l'importance très relative que prend ce sujet dans des magazines d'intérêt général comme, au Québec, *L'Actualité* ou encore, aux États-Unis, *Time* ou *Newsweek*, magazines lus à la fois par des hommes et des femmes. Est-ce parce que les sujets du domaine de l'intime ne paraissent pas assez sérieux pour des lecteurs masculins ? Qu'elle soit, ou non, conçue dans une vision progressiste de l'amour et de la sexualité, que signifie cette spécialisation des magazines féminins qui, à première vue — surtout à cause d'un traitement stéréotypé — semble confirmer le modèle « femme = beauté = sexualité » ? N'est-ce qu'un moyen, pour les dirigeants de la presse féminine commerciale, de faire vendre les magazines ? Et pourquoi les femmes continuent-elles d'acheter, massivement, ces articles ? Comme les appréhensions personnelles demeurent nombreuses, ces textes fournissent-ils aux femmes des occasions d'explorer leurs désirs et fantasmes, de sonder leur expérience et de réfléchir au processus de la sexualité ? Sous un couvert didactique ou de *quiz*, ces rubriques jouent-elles un rôle érotique ? Ou est-ce plutôt que les femmes ne sont pas satisfaites et qu'elles cherchent toujours à mieux cerner les désirs et les plaisirs associés à la sexualité ? Nous avons vu, surtout avec *Châtelaine*, que les récits d'expériences et d'émotions intimes pouvaient servir à contrer les rapports de domination que vivent plusieurs femmes. Reste à connaître quelles sont les implications sociales et politiques de cet intérêt des femmes lectrices pour des magazines où se retrouvent tant d'articles sur la sexualité. Et comment pourrions-nous imaginer la place de la sexualité dans une presse féminine non stéréotypée située dans un système social égalitaire ? Quelles transformations auraient été imposées aux magazines actuels ?

Où étiez-vous, tout ce temps ?

Christine Eddie

Vous approchez tranquillement de la quarantaine. Vous naviguez entre la garderie, un emploi à temps partiel dans la librairie de votre quartier et la maîtrise en histoire que vous espérez terminer d'ici quelques mois. Bien sûr, les perspectives d'un travail lié à votre spécialité restent aussi minces que vos revenus mais il y a longtemps que vous avez appris à vivre avec un compte bancaire aux marges étroites. Vous trouvez d'ailleurs que la vie des gens riches et célèbres est sans intérêt et vous détestez Claudia Schiffer.

Plutôt énergique, vous vous sentez bien dans votre peau même si vous remarquez qu'elle plisse chaque jour un peu plus et que le rythme de croissance de votre poids semble malencontreusement imiter celui de la dette nationale. Consolez-vous en songeant qu'un siècle plus tôt vos rondeurs auraient été adulées par une foule d'artistes en liesse. Vous visualisez d'innombrables hommages à votre corps, encadrés sur les murs des plus célèbres musées du monde et vous vous dites que Claudia Schiffer ne connaîtra sans doute aucune gloire posthume. Ça vous aide à bien dormir.

Sur le plan affectif, vous constatez que vous avez une chance inouïe. Votre petite Charlotte est le plus précieux trésor que vous ait

donné la vie et vous avez su garder des rapports civilisés avec le père. Votre famille vous adore et vous êtes entourée d'amies extraordinaires. Vous maintenez des liens privilégiés avec votre acuponctrice, votre plombière, votre pharmacienne, votre mécanicienne, votre directrice de thèse, votre électricienne et la pédiatre de votre fille. Vous êtes celle qui scande « so-so-so-solidarité » plus fort que toutes les autres en agitant vigoureusement sa pancarte, lors des marches pour les droits des femmes. Les gens que vous fréquentez vous ressemblent et vous les aimez.

Vous traversez donc le siècle du mieux que vous le pouvez. Les guides de survie sont rares mais vous vous débrouillez. Tout va bien.

C'est vrai que tout va bien. Pourtant, autour de vous, on chuchote. Il manquerait quelque chose à votre vie, libre, monoparentale, toujours célibataire, tst tst tst, quel dommage, vous êtes seule, du latin *sola*, qui veut dire « sans compagnie », « isolée ». *Et cætera*. Quand la rumeur s'amplifie suffisamment pour vous atteindre, étouffez-vous dans votre tisane de verveine. Présumez qu'il s'agit sans doute d'une blague. Depuis que la petite est née, vous n'avez pas entraperçu l'ombre d'un instant de solitude, vous croyez davantage en l'amitié qu'en l'amour, pas le temps de jouer les amantes insatiables, vos amies, votre famille, la musique, les livres, vos études, tout ça vous comble largement, Charlotte a déjà un père et vous êtes heureuse. Alors qu'est-ce que c'est que cette histoire et pourquoi un homme ?

Regards condescendants de l'entourage : pourquoi pas ?

Des dizaines de milliers de femmes de votre âge n'ont pas de compagnon à leurs côtés, des dizaines de milliers ! Clamez bien fort qu'on se sent déjà moins seule et riez à gorge déployée pour faire diversion. Mais votre rire est sans écho et le silence gêné se brise sur une question que tous vous posent en même temps : comment se fait-il qu'une femme aussi charmante que vous n'ait pas, dans son lit, un homme qui la prenne dans ses bras le matin en lui murmurant à l'oreille qu'il est fou d'elle ? Alors, au fait ?

Les médias vous proposent d'étonnantes statistiques où la loi du nombre ne joue pas en votre faveur. Votre mère croit que c'est parce que vous êtes trop indépendante et votre père pense que vous êtes difficile. Votre meilleure amie qui est mariée se dit persuadée que, dans votre for intérieur, c'est vous qui réprimez le désir ô combien légitime d'un homme dans votre lit et que les effets à moyen terme seront néfastes pour l'épanouissement psychologique de Charlotte. Même votre autre meilleure amie qui est homosexuelle insiste pour vous signaler que vous êtes gémeaux ascendant verseau et que votre année « 3 » est celle des associations. D'autres copines offrent spontanément de vous présenter le cousin du frère de leur voisin, de vous conduire chez la meilleure cartomancienne de la ville, de vous abonner à une boîte vocale ou de vous accompagner, le dimanche matin, à des brunchs organisés pour célibataires.

Soyez atterrée. Hier encore sereine, découvrez aujourd'hui avec angoisse le complot de votre entourage pour vous transformer en couple. En colère, demandez fermement qu'on n'en parle plus jamais. Jamais. Tout le monde change de sujet. N'empêche que votre légendaire bonne humeur se fissure et dans les interstices loge désormais un doute qui vous épuise.

Au début, les séismes sont discrets. Imputez-les, tour à tour, à la première année scolaire de Charlotte, aux rigueurs de l'hiver, à l'inventaire annuel de la librairie et à un manque général de sommeil. Vos amies vous conseillent de faire du yoga et de prendre de la vitamine C.

La position de la chandelle et la respiration rafraîchissante ne siéent pas spontanément à votre tempérament. Laissez tomber le yoga juste avant Noël. Charlotte se fait une douzaine de nouveaux amis par semaine, vous dormez dix heures par nuit, votre bouteille de vitamines se vide et le printemps s'annonce. Mais, votre esprit continue à s'embrumer et, cette année, soyez plus horripilée que d'habitude par la Saint-Valentin.

Devant les clients de la librairie, confondez Scott Peck et Scott Fitzgerald. Pendant deux semaines, croyez avoir perdu les disquettes qui contiennent les premiers chapitres de votre thèse et faites entendre votre mauvaise humeur même quand vous vous taisez. Baignez dans la désagréable impression de ne plus être une mère convenable. Ayez la larme à l'œil devant le téléjournal, soit ; mais sanglotez aussi devant les films de Walt Disney. Déprimez en entendant une chanson de Joe Dassin, en regardant fleurir les crocus ou en sentant l'odeur toute fraîche de la terre.

Navrées d'assister à pareil délabrement, les copines vous bombardent de questions (auxquelles vous ne répondez qu'à moitié) pour conclure en chœur que la cause de votre malaise est forcément hormonale. Laissez-vous brutalement informer, par les unes et les autres, de quelques-uns des terrifiants symptômes de la préménopause. On ne vous avait donc rien dit ?

La médecine traditionnelle ne peut pas grand-chose pour vous. Mais grâce à votre réseau d'amies, vous êtes plus documentée que les Archives nationales. Reprenez donc un semblant d'élan après avoir acheté de l'huile d'onagre, troqué la vitamine C pour la B_{12}, modifié votre alimentation et entrepris un programme de conditionnement physique. Mettez-y sincèrement du vôtre. Un mois, deux, presque trois. L'aérobie sans saut et les vestiaires de la piscine municipale n'ont plus de secret pour vous. Votre teint prend du mieux, vos muscles débordent de tonus. Vos cycles menstruels se confondent à ce point avec les cycles lunaires qu'on vous appelle pour connaître la date exacte de la pleine lune. Pourtant, la joie de voir se terminer votre litre d'huile d'onagre n'a d'égal que l'immense panique qui vous tenaille à l'idée des vacances d'été. Pour la première fois, vous n'avez encore rien planifié et Charlotte s'inquiète. Fêtez vos trente-neuf ans en rigolant, pour ne décevoir personne. Et le soir de votre anniversaire, sans en parler à quiconque, décidez enfin de *rencontrer quelqu'un*.

Méthodique, commencez par faire coïncider la semaine annuelle de Charlotte chez son père avec votre congé estival et celui de

votre directrice de thèse. Refusez toutes les invitations en lançant négligemment que vous vous réfugiez chez vos parents pour la durée des vacances. Puis, empruntez à la bibliothèque quelques livres que vous dévorerez en une nuit, histoire de comprendre ce qu'est devenue la relation amoureuse depuis que vous ne la pratiquez plus.

Le choc est plus grand que vous ne l'imaginiez. Charlotte n'a même pas fini de sucer son pouce que sont nés une génération de fils manqués, une pléthore de femmes qui aiment trop et des tas d'enfants intérieurs réclamant leur dû. Vous n'avez pas le temps, cependant, d'analyser leurs chances de réconciliation. Optimiste, avancez dans votre projet, le cœur léger et animé de curiosité. Vous voulez faire la connaissance de quelqu'un de sympathique qui pourrait devenir un ami, éventuellement un complice ? Une industrie tout entière est à votre service. Trouvez soudain que le vingtième siècle est formidable.

Consacrez deux jours aux responsables d'agences de rencontre, avec qui vous discutez par téléphone. Neuf fois sur dix, on vous fait savoir qu'à cause de Charlotte (*quoi ?*) et du fait que vous entamiez la quarantaine (*j'ai trente-neuf ans*, vous évertuez-vous à préciser), vos attentes devront s'en tenir à de bien petits dénominateurs communs. Une fois sur dix, on accepte votre fille et votre âge avancé, mais à condition que vous soyez bisexuelle. Quand on vous parle des coûts à défrayer, sautez poliment sur l'occasion pour raccrocher. Éliminez les agences.

Tournez-vous plutôt vers les petites annonces qui, après tout, servent très exactement votre but. Crayon rouge à la main, épluchez, épluchez. Avec délices d'abord, en encerclant joyeusement, mais pour découvrir que vous êtes dans la colonne « homme cherche homme ». Ramenée dans le droit chemin, constatez que les hommes sollicitent des femmes qui ont les mêmes goûts que vous et le même genre de qualités (*chouette !*)... mais que leurs exigences sont telles qu'il vous faudra vous payer une chirurgie plastique.

porter un corset et falsifier votre acte de naissance. Imaginez la première rencontre où le type arrive avec son mesureur, sa balance, son détecteur de mensonges et fait *mmmouais !* en vous demandant de pivoter devant lui. Éliminez aussi les petites annonces. Mais, auparavant, laissez quelques messages obscènes dans les boîtes vocales de Georges, Paul et Richard qui, tout en publicisant leur grassouillette cinquantaine, réclament des femmes plus jeunes que leurs filles et plus minces que la couche d'ozone.

Déterminée, tenez quand même le coup : vous spéculerez directement sur le terrain. C'est l'été, tout le monde est dehors et vous adorez marcher. Établissez un petit budget d'opération et ressortez de vos tiroirs une robe qui vous va particulièrement bien, des lunettes de soleil et un calepin dans lequel vous noterez l'évolution de votre entreprise. Répétez chez vous : ouvrir les yeux, sourire et garder une phrase en réserve pour créer le premier contact. En vous regardant dans le miroir, dites-vous qu'ils vont tous craquer.

L'affaire est cependant moins simple qu'il n'y paraît. Les rues sont bondées et s'y faire remarquer n'est pas évident. Étonnez-vous d'abord du nombre de familles, de couples et de femmes que compte votre ville. Puis, petit à petit, derrière les lunettes noires, habituez vos yeux à repérer le corps mâle qui fonce vers vous.

Les plus voyants portent la cravate et une serviette sous le bras ; accrochés à leur téléphone cellulaire, ils filent vers un rendez-vous qui n'a aucune chance d'avoir un rapport avec vous. Les plus liants vous tendent leur main pour réclamer une obole ; la moitié de votre budget y passe ainsi que la plupart de vos théories sur la justice sociale. Entre les pressés et les pressants, remarquez des gamins et des vieillards résolument insensibles à votre sourire invitant. Vos phrases toutes prêtes n'ont pas une seule fois l'occasion de servir.

Après trois jours de rue, vos mollets n'en peuvent plus, vos mâchoires sont raides et votre moral s'effrite. Vous avez effectué quelques pauses dans les cafés, allumé des lampions dans les églises, bouquiné chez les libraires, sillonné les parcs. Vous vous êtes pos-

tée aux endroits stratégiques, vous avez renseigné des touristes, découvert le quartier gai et visité tous les musées dont l'entrée était gratuite. Dans votre calepin, vous n'avez inscrit que des dates et biffé les noms des lieux parcourus.

Le temps qui passe vous rend nerveuse. C'est samedi, ralliez-vous à l'évidence : la rencontre fortuite est une invention hollywoodienne et même Dieu, en juillet, part en vacances. En regardant se faner vos dernières illusions, songez qu'il reste toujours les bars comme lieu de rencontre. Vous êtes une femme persévérante, si d'autres l'ont fait avant vous, vous le pouvez aussi. Mettez vos préjugés de côté et choisissez *Fais ce que dois* comme nouveau mantra.

Vous pensiez ça à quatre heures de l'après-midi. À dix heures du soir, vous êtes moins sûre de vous. C'est l'heure où d'habitude vous vous couchez. Votre fébrilité vous sape le petit bout de confiance qui vous restait et, en poussant la porte, pressentez que vous ne resterez pas longtemps. L'endroit est enfumé, la chaleur est lourde, c'est peuplé, ça chahute, la musique est forte. Foncez courageusement vers les toilettes pour vous y cacher et, en cours de route, apercevez avec gratitude une petite table pour deux, inoccupée, coincée tout au fond de l'établissement. Soulagée, assoyez-vous et envisagez de commander avec désinvolture le verre de vin qui finira de vous calmer. En attendant le garçon, trifouillez votre montre, déplacez la table, observez la foule en rythmant la musique de votre jambe droite, toussez un peu et tirez sur le décolleté de votre robe. Le garçon ne vient pas mais il y en a trois qui vous lancent des signaux non équivoques. Quand le quatrième vous montre, du bar où il se dandine, qu'il est équipé en condoms de toutes les couleurs et qu'il n'habite pas chez ses parents, levez-vous, fendez la foule et sortez.

Vous n'êtes pas restée vingt minutes, en vous dépêchant vous attraperez peut-être le début d'un film à la télévision. Et puis, bon. Demain, vous vous y rendrez à ce fameux brunch de célibataires. Là au moins, la conversation devrait être possible. Qu'avez-vous encore à perdre ? Un cœur esseulé a peut-être, en ce moment même,

des hésitations semblables aux vôtres. *Fais ce que dois, fais ce que dois, fais...*

Arrivez un peu tard au restaurant, un journal à la main pour vous donner contenance. L'endroit est immense et rassemble au moins douze grandes tables rondes, décorées de faux œillets. À vue de nez, faites un décompte rapide : il y a un homme par table et chacun est entouré de six ou sept femmes. Vous ne savez pas où vous diriger et détestez l'idée de tous ces regards qui convergent vers vous. Mais, l'expérience de la veille aidant, allez cette fois au plus court et choisissez la première chaise vide proche de l'entrée. Trois jeunes filles vous accueillent froidement d'un *tu vois pas qu'il est déjà pris, sui-là ?* Non, vous ne voyez pas, mais excusez-vous quand même et promettez de ne pas déranger. Surtout que *Sui-là* fait le paon en étalant des connaissances culinaires sophistiquées et qu'il triture assidûment l'alliance qu'il porte à l'annulaire gauche.

Décidez de lire votre journal en prenant un café et notez, au passage, la recette de homard à l'armoricaine. Vous trouvez que ces chasses organisées sont tristes et vous avez envie de crier aux filles que c'est pas grave d'être célibataire. Examinez d'abord la poutre qui est dans votre œil et partez après trois quarts d'heure sans avoir prononcé une parole.

La semaine s'est écoulée, vous êtes à court de stratégies. Assise sur un banc du jardin public, essayez de faire le point. Le vent fredonne dans les arbres et vous vous souvenez que l'été est votre saison préférée. Où étiez-vous, tout ce temps, que vous ne l'ayez pas vu arriver ? Depuis des mois, vous avez négligé votre violon, vos cahiers à dessin et vos plantes vertes qui soudain vous manquent. Sur votre table de chevet, il y a encore des tas de romans que vous n'avez pas eu le temps de lire. Le troisième chapitre de votre thèse sera le plus intéressant à écrire. L'an prochain, vous voulez partir à la mer avec Charlotte.

Elle rentre ce soir, avec ses petites nattes qui font des mèches et, sûrement, des tas d'histoires à raconter. Elle babillera sans

relâche et vous posera des questions qui n'en finissent plus de vous obliger à réfléchir. Elle vous embrassera dans le cou et réclamera des bisous fous que vous ferez semblant d'hésiter à lui donner. Quand elle rira, vous aurez l'impression que la terre entière murmure un poème et que tout l'espoir du monde est contenu dans ce petit corps de six ans et demi. Vous l'aimez passionnément. Vous avez enfin le temps de lui préparer la tarte aux fraises qu'elle vous réclame depuis des semaines.

Après tout, vous traversez le siècle du mieux que vous le pouvez. Les guides de survie sont rares mais vous vous débrouillez. Comme des dizaines de milliers de femmes, vous n'avez pas d'homme à vos côtés. Votre âme a-t-elle vraiment besoin d'une sœur pour que le souffle léger de la joie vous effleure ? Souriez en entendant la réponse. Courez chez le marchand de fraises.

La femme du pendu

Micheline Lachance

Le printemps de 1883 tirait à sa fin. J'avais été chargé par mon journal de retrouver la veuve de Chevalier de Lorimier. Depuis la pendaison de son mari, quarante-quatre ans plus tôt, personne ne l'avait revue. J'avais beau décliner mon titre de journaliste et me vanter d'écrire dans *La Patrie*, mon enquête piétinait. Les vieux du faubourg se souvenaient vaguement d'Henriette née Cadieux, une frêle jeune femme à la chevelure très noire et au rire enfantin, mais ils ignoraient — ou prétendaient ignorer — ce qu'il était advenu d'elle après le drame. À force de poser la même question, l'un d'eux, qui avait fréquenté le cabinet du notaire de Lorimier avant les troubles de 1837, me mit sur une piste : il s'était laissé raconter que la pauvre femme et ses deux filles vivaient dans la gêne quelque part du côté de L'Assomption. Malgré les pressions de ses proches, elle avait refusé de changer de nom, préférant porter celui de son mari qui, disait-elle, était mort d'avoir trop aimé son pays.

« Si ce n'est pas une pitié ! me dit le vieillard en hochant la tête. Au lieu de s'entêter, elle aurait dû penser à l'avenir de ses filles. Avec un nom pareil, elles n'ont jamais pu trouver de mari ! »

Je m'empressai d'écrire à Henriette de Lorimier, au soin du curé de la paroisse de L'Assomption qui se chargerait de lui remettre

ma lettre. Je lui annonçais ma visite pour le mardi suivant. Mon patron, Honoré Beaugrand, propriétaire du journal, et deux de mes amis journalistes, Louis Fréchette et Laurent O. David, avaient organisé une souscription pour venir en aide à la veuve du grand patriote. Il s'agissait pour moi de prendre les arrangements afin que nous puissions lui offrir le millier de piastres recueillis lors d'une fête qui se tiendrait devant l'église, un dimanche de juillet 1883, et que nous allions relater dans *La Patrie.*

Levé de bon matin, un mardi de la mi-juin, je marchai jusqu'au port et montai à bord du vapeur *Terrebonne*. La journée s'annonçait radieuse et l'air était si doux que je flânai sur le pont, accoudé au bastingage, durant tout le trajet sur le Saint-Laurent, plutôt que d'aller relire mes notes dans le salon, en compagnie des passagers de sexe masculin, comme je m'étais promis de le faire. Au quai de L'Assomption, je trouvai sans difficulté un cocher pour me conduire chez M^me^ de Lorimier, à deux lieues de là.

« Vous savez qui elle est ? me demanda-t-il en m'indiquant du menton le chemin que nous allions suivre.

— Oui, oui.

— Ici, on n'en parle jamais », fit-il alors d'un ton tranchant, comme pour me signifier qu'il n'était pas recommandable de remuer les vieux fantômes.

Niché au-dessus de la boutique du charretier, le logement de la veuve ne payait pas de mine. La peinture de la façade était écaillée et le bois de la première marche commençait à pourrir. J'éprouvai un malaise à l'idée de m'introduire chez une femme ayant presque trois fois mon âge et qui avait choisi de vivre loin de la ville, à l'abri du passé. Je me sentais un peu voyeur mais je frappai néanmoins. Une vieille dame aux magnifiques cheveux d'un blanc immaculé, noués à la nuque, m'ouvrit. Elle était mince comme un fil, avait la peau lisse et le teint rosé. Elle s'essuya les mains sur son tablier empesé qu'elle s'empressa d'enlever, laissant voir sa robe noire trop austère pour un jour aussi ensoleillé.

« Monsieur Chapman, je suppose... ? »

Elle s'écarta pour me laisser entrer. Je la suivis en silence dans le salon où elle m'indiqua un fauteuil de crin usé à la corde, cependant qu'elle s'installait sur le bout d'une chaise, juste en face de moi.

« Vous arrivez de Montréal ? demanda-t-elle d'une voix douce, presque chantante. Parlez-moi de la rue St James. J'y habitais jadis. Il paraît qu'il y a de l'activité de jour comme de nuit.

— C'est le centre des affaires, lui répondis-je. Les tramways y circulent comme sur Wall Street, à New York.

— Ah ! bon. Quand j'ai quitté la ville, les tramways n'existaient pas encore.

— Vous n'y êtes jamais retournée depuis les événements ?

— Non, jamais. Mais dites-moi ce qui vous amène ici ? M. le curé m'a remis votre lettre qui m'a semblé bien mystérieuse. »

J'entrepris de lui expliquer que des citoyens en vue de Montréal avaient décidé de lui porter secours. Elle m'interrompit.

« Je n'ai besoin de rien, dit-elle dignement, en me toisant du regard.

— Nous ne voulons pas vous faire la charité, madame. Simplement, nous souhaitons réparer les torts qui vous ont été faits. Dans son testament politique, votre mari vous avait confiée à ses compatriotes. N'a-t-il pas écrit : *Ne souffrez pas que ceux que je suis obligé de quitter vivent dans la pauvreté après ma mort ?* »

Son visage s'était assombri tandis que je lisais les dernières volontés de Chevalier de Lorimier, dont mon ami David avait obtenu copie pour ses travaux d'historien et que j'avais notées dans mon carnet. J'interrompis ma lecture en voyant son trouble.

« Votre époux, madame, était un héros ! lançai-je un peu trop sentencieusement, en espérant lui rendre son sourire.

— Un héros ? fit-elle en contenant sa colère. Ma vie fut celle de la femme du pendu. Mon mari est mort au bout d'une corde comme un vulgaire assassin. Après son exécution, mes voisins ne

me reconnaissaient plus dans la rue. Mes amis avaient disparu. C'était mal vu de fréquenter la famille d'un condamné. La peur rend lâche, mon jeune ami, la vie se chargera bien de vous l'apprendre. »

Elle se tut, puis se leva pour aller jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvrit d'un geste brusque. Le va-et-vient des matelots empilant des sacs de blé, dans le port, trompa le silence qui s'était installé entre nous. Je n'osais plus parler, de peur de l'indisposer, et je profitai du moment pour explorer son intérieur. La pièce paraissait minuscule, sans doute à cause d'un rideau sombre qui la séparait en deux et derrière lequel je devinais un petit lit de fer recouvert d'un édredon fleuri. La nuit, le salon devenait sa chambre à coucher. Tandis que j'essayais d'imaginer son quotidien, elle se dirigea vers la cheminée sur laquelle trônait le portrait de Chevalier de Lorimier et, le prenant dans ses mains, elle dit comme pour elle-même :

« Mes filles ont grandi dans la honte d'un père pendu par la justice anglaise. Je ne les ai jamais entendues se plaindre. Vous ne m'entendrez pas non plus. C'est ainsi. »

Elle m'enveloppa alors d'un regard attendri. Sa mauvaise humeur était tombée aussi vite qu'elle était apparue.

« Mais pourquoi est-ce que je vous parle de mes malheurs ? fit-elle, un demi-sourire aux lèvres. Vous n'étiez sûrement pas né, il y a un demi-siècle, monsieur Chapman. Permettez tout de même que je vous le dise : vous venez bien tard.

— Je... je voulais aussi vous annoncer que la Ville de Montréal a l'intention d'honorer la mémoire de votre mari, balbutiai-je. Peut-être en avez-vous déjà été informée ?

— La Ville n'a trouvé rien de mieux que de donner le nom de mon mari à la rue qui, jusqu'à ce jour, portait celui de son bourreau. Car c'est bien de la rue Colborne dont vous voulez me parler ? Celle qui débouche sur le fleuve, devant la prison. L'Angleterre a commencé par décorer l'affreux gouverneur pour services rendus à la patrie. Elle l'a coiffé du titre de Lord Seaton pour avoir fait exécuter dix patriotes canadiens. Il eut mieux valu l'appeler « lord Satan » !

Ensuite, les échevins de Montréal ont poussé l'ignominie jusqu'à attribuer à cet assassin la rue où il avait commis ses crimes. Et c'est cette même rue qui s'appellerait désormais de Lorimier ? Thomas doit se retourner dans sa tombe. »

Elle avait remis le portrait à sa place, sur la corniche de la cheminée, et était retournée s'asseoir :

« Les Anglais lui ont ôté la vie mais non son courage. Chevalier de Lorimier a soutenu la cause sacrée qu'il avait embrassée jusqu'à son dernier souffle. Son crime est d'avoir voulu libérer son pays de la tyrannie. Il s'opposait aux bureaucrates arrogants qui cherchaient à nous angliciser et à faire de nous une autre Irlande. Si c'est un crime de résister à l'oppression... »

Elle secoua la tête, esquissa un pâle sourire en me prenant la main, et dit :

« Voilà que je deviens amère, n'est-ce pas ? Vous allez me prendre pour une vieille dame acariâtre.

— Mais non, lui objectai-je. Je vous assure que non.

— Quel âge avez-vous, monsieur Chapman ?

— Vingt-cinq ans.

— J'avais le même âge quand ma vie s'est arrêtée.

— Vous voulez bien tout me raconter ? »

J'avais dit cela sans y penser. Comment osais-je croire que la veuve de Chevalier de Lorimier me trouverait assez important pour me confier son drame. Je devinais qu'il l'habitait tout entière et je m'en voulais de la tourmenter ainsi. Je regrettais déjà mon audace lorsqu'elle se leva à nouveau :

« Vous prendrez bien du thé et des *cookies*, me dit-elle. Car elle est bien longue, mon histoire. Et bien triste aussi. »

Je pris la tasse qu'elle me tendit et grignotai un biscuit sans perdre un mot de son récit.

« Oui, j'avais vingt-cinq ans et lui, neuf de plus, commença-t-elle. Nous avions trois enfants. Thomas était notaire, l'avenir nous souriait... »

Henriette de Lorimier remontait à ses belles années. Son mari appuyait les chefs Papineau et Nelson qui prônaient la résistance pacifique, pendant qu'elle lui cousait des habits en étoffe du pays. Elle n'achetait plus d'importations, pas même le vin ou le rhum. C'était la consigne. Tous les deux, ils ne vivaient que pour la cause. Lorsque les patriotes furent acculés à la lutte armée, Thomas alla se battre à Saint-Eustache aux côtés du docteur Chénier qui y laissa sa vie. Après l'euphorie, ce fut la défaite sanglante. Et la déroute. Déguisé en paysan, il avait passé la frontière en faisant croire aux douaniers qu'il transportait du sel. Henriette l'avait rejoint à Plattsburgh.

« Nous étions sans le sou, mais Dieu merci ! il était en vie. »

L'exil pesait à Thomas et l'échec de la rébellion de 1837 le tourmentait. L'idée de vengeance germait en lui et il ne fut pas long à se joindre aux Frères chasseurs, des patriotes exilés comme lui, qui projetaient d'envahir le Bas-Canada pour le libérer des Anglais qui y semaient la terreur en pillant et en brûlant des villages entiers.

Henriette n'était pas chaude à l'idée de le voir suivre le docteur Robert Nelson qui se faisait appeler le « président de la république ». Comme tant d'autres, et pour son plus grand malheur — elle insista là-dessus —, Thomas a cru aux promesses du docteur qui jurait à tout vent que, le moment venu, il obtiendrait les armes et les munitions nécessaires. C'était pure témérité, le président Van Buren des États-Unis ayant indiqué que les Américains ne se laisseraient pas entraîner dans une guerre contre l'Angleterre. Henriette prétendait que les choses auraient peut-être tourné autrement si Robert Nelson ne s'était pas conduit en lâche.

« Vous ne le saviez pas ? fit-elle en me jaugeant. Ignorez-vous que dès la première décharge d'artillerie, Nelson s'est enfui à bride abattue ? Il a prétendu qu'il était allé chercher des médicaments pour soigner les malades. Allons donc ! »

Elle ne cachait pas son mépris pour ce chef qui avait trouvé son salut dans la fuite alors que les pauvres gens qu'il avait entraînés étaient tombés en braves. Elle en devenait sarcastique, non sans

me faire remarquer qu'il y avait de quoi. Car, pendant que le brave docteur prenait ses jambes à son cou, de Lorimier attendait ses ordres, à Beauharnois. Il n'avait pas abandonné ses hommes, lui, et c'est sous son commandement que ceux-ci avaient pu regagner les États-Unis.

« N'avez-vous pas essayé de dissuader votre mari de poursuivre ses activités clandestines ? lui demandai-je.

— Jamais ! Monsieur, la cause qu'il défendait était sacrée. Mais, je vous l'avoue, je mourais de peur chaque fois qu'il franchissait la frontière pour aller préparer l'invasion prévue pour la fin de l'automne. Le dernier jour de sa vie, il m'a remerciée d'avoir agi ainsi. De sa cellule, il m'a écrit : *Ta conduite envers moi a été irréprochable.* »

Elle prit une profonde respiration, comme si ce qu'elle avait à me dire dépassait ses forces. Son visage se crispa. Je tâchai de lui faciliter les choses :

« C'est alors que Chevalier de Lorimier a été capturé ?

— Hélas ! En voulant échapper à un corps de volontaires, il s'est égaré dans la nuit. Le lendemain matin, c'était le 12 novembre 1838, je ne l'ai jamais oublié, il a été pris au moment où il allait franchir la frontière... »

Les soldats de Sa Majesté britannique l'avaient ramené à pied, de Napierville à Montréal, attaché derrière une charrette. Ils lui avaient noué une corde autour du cou et lié les mains derrière le dos. Leurs chevaux avançaient si vite que le prisonnier était obligé de courir. De temps à autre, ils s'arrêtaient devant la maison d'un patriote, défonçaient la porte et violaient les femmes et les petites filles. Ils les menaçaient de leur épée, pour les obliger à dire où se cachaient leurs maris. Ensuite, ils repartaient en vociférant comme des bêtes sauvages.

« Pauvre Thomas ! Il était épuisé, plus mort que vif, lorsque, tel un galérien, il entra dans Montréal où Colborne, toujours assoiffé de sang, l'attendait avec sa cour martiale. »

La vieille dame semblait effondrée. L'évocation de tous ces malheurs ravivait la blessure. À des années de distance, elle se revoyait grillant les lieues de Plattsburgh à Montréal. En apprenant l'arrestation de Thomas, elle avait sauté dans le premier *stagecoach* avec son fils de quatre ans, ignorant encore que le petit allait prendre du froid durant le trajet et que cela lui serait fatal.

« Mon fils est mort sans avoir revu son père, dit-elle enfin. J'étais désespérée mais à peine ai-je eu le temps de le pleurer. Son père croupissait dans son cachot et je devais me montrer courageuse. »

J'allai chercher la théière encore fumante sur la desserte et je remplis sa tasse. Elle avala une gorgée de thé. Nous en étions au procès dont elle n'avait manqué aucune des audiences. Chevalier de Lorimier avait comparu devant des juges indignes.

« Savez-vous, monsieur Chapman, ce que les représentants de la justice anglaise faisaient durant les interrogatoires ? Ils dessinaient sur des bouts de papier des échafauds où étaient pendus les malheureux qui comparaissaient devant eux. »

J'en avais le souffle coupé. À l'évidence, ces juges grossiers s'étaient acharnés contre son mari. Ils avaient voulu le faire payer pour les Nelson et Papineau qui avaient réussi à échapper à leur sordide mascarade de la justice. Imaginez ! L'accusé n'avait même pas d'avocat. De Lorimier, qui était un bon plaideur, avait réussi à amener les témoins à se contredire mais c'était peine perdue. Le juge Day l'avait présenté comme le plus dangereux fauteur de la rébellion. Il devait servir d'exemple, ce qui n'était pas pour déplaire aux journaux des bureaucrates, surtout le *Herald*, qui réclamaient du sang. Bien avant la fin de son procès, ils avaient d'ailleurs annoncé que Chevalier de Lorimier serait condamné à mort.

« Thomas a appris qu'on allait l'exécuter en voyant à travers le grillage de sa cellule le cercueil que les autorités avaient commandé. Le geôlier l'a prévenu qu'il lui restait deux jours à vivre. Il n'y a pas de mot pour décrire le sadisme des autorités qui ont alors construit l'échafaud sous sa fenêtre ! »

Henriette de Lorimier avait supplié sir Colborne de lui sauver la vie. Le gouverneur n'avait même pas daigné lui répondre. Elle avait songé à s'adresser à sa femme. Mais Lady Colborne avait déjà offert cinq piastres à l'épouse d'un autre condamné venue lui demander sa grâce. Que pouvait-elle faire d'autre ? Elle esquissa un geste d'impuissance. Je la vis tirer de sa manche un mouchoir en dentelle. Elle s'essuya les yeux en hoquetant des mots d'excuse. J'étais au supplice mais, en même temps, je voulais qu'elle aille au bout de son histoire. Elle se moucha et reprit plus lentement son récit.

La veille de la pendaison, elle avait passé quelques heures avec son amour, dans son sinistre cachot. Il ressentait une angoisse insurmontable non pas à cause du châtiment qui l'attendait mais parce qu'il craignait pour elle. « La seule chose qui assombrit mes derniers moments, lui avait-il confié, c'est la pensée du dénuement qui sera le tien. » Pour le reste, il était en paix, il avait accepté de faire le sacrifice de sa vie.

Cet après-midi-là, les prisonniers organisèrent un dîner d'adieux pour les cinq condamnés. C'était une idée de Charles Hindelang, un Français qui devait mourir, lui aussi. Il voulait recréer l'atmosphère du banquet offert aux girondins, à la veille d'être guillotinés, au temps de la Révolution française. Malgré le vin qui coulait comme rarement dans une prison, il régnait une gaîté bien triste dans le corridor entourant les cellules où la table avait été dressée. M. Hindelang se montrait trop bruyant et Pierre-Rémi Narbonne, dont la femme était morte de chagrin, n'avait que des mots de haine à la bouche. François Nicolas regrettait de partir avant d'avoir vu son pays libre et le jeune Daunais, qui n'avait pas vingt ans, pleurait à fendre l'âme. C'était lugubre et déchirant. De Lorimier ne voulut pas prendre la place qu'on lui avait réservée. Il but un seul verre de vin pour porter un toast : « Nous avons vécu en patriotes, nous mourrons en patriotes ! À bas les tyrans ! Leur règne achève. » Puis, il retourna dans son cachot.

« Thomas redoutait notre dernier tête-à-tête plus que la mort elle-même, raconta la vieille dame d'une voix si faible que j'avais du mal à comprendre. Nous nous tenions à l'écart, serrés l'un contre l'autre. Mon pauvre amour ! Il me disait qu'il m'aimait et combien je l'avais rendu heureux. Il espérait que je connaisse le bonheur malgré mon cœur brisé et m'assurait que nos amis ne me laisseraient pas tomber. S'il avait su ce qui m'attendait ! Moi, j'aurais voulu être courageuse, il était si fort. J'ai éclaté en sanglots en me jetant à son cou et je me suis évanouie. Il m'a prise dans ses bras, m'a embrassée et puis, plus rien... »

Henriette de Lorimier ne l'avait jamais revu. Lorsque la porte de la prison s'était refermée derrière elle, Thomas avait dit à l'un de ses compagnons : « Le pire coup est donné. » Il était pâle comme la mort.

La vieille dame étira le bras et prit le coffret sur la table à côté d'elle. Elle tourna la clé et s'empara des premières feuilles.

« Après mon départ, reprit-elle, il a passé sa dernière nuit à m'écrire. Une lettre pleine d'espoir. C'était bien là sa nature. Puis-je vous lire quelques lignes, monsieur Chapman ?

— Oui, si vous le souhaitez, mais je ne veux pas vous troubler inutilement...

— Écoutez plutôt : *Prison de Montréal, 14 février 1839, à 11 heures du soir. Mes efforts ont été pour l'indépendance de mes compatriotes ; nous avons été malheureux jusqu'à ce jour. Malgré tant d'infortune, mon cœur entretient de l'espérance pour l'avenir. Mes enfants seront libres, un pressentiment certain, ma conscience tranquille me l'assurent... Les plaies de mon pays se cicatriseront après les malheurs de l'anarchie et d'une révolution sanglante. Le paisible Canadien verra renaître le bonheur et la liberté sur le Saint-Laurent...* »

Henriette arrêta sa lecture et replaça la lettre dans son coffre avant de poursuivre son récit. Malgré les gouttes de laudanum qu'on lui avait fait avaler, elle ne dormit pas de la nuit. Le 15 février, à l'aurore, dans son lit glacé, elle imaginait son cher Thomas résí-

gné, presque serein, et digne. Il avait une telle force de caractère. On lui apprit plus tard qu'en s'habillant, il avait demandé au prisonnier qui fixait sa petite cravate blanche de laisser l'espace nécessaire pour la corde.

Sur le coup de huit heures, il y avait foule, aux abords du Pied du Courant. Les citoyens assistaient aux exécutions comme à un spectacle, c'était dans les mœurs. Certains priaient, d'autres pleuraient pendant que les traîtres applaudissaient. La première exécution, celle de Pierre-Rémi Narbonne, fut un véritable supplice. Le pauvre était manchot et le bourreau n'avait pas pu lui attacher les mains dans le dos. Lorsque la trappe tomba, il saisit la corde de son unique bras et resta suspendu pendant que son corps heurtait l'échafaud. Deux fois, le bourreau lui fit lâcher prise, deux fois, il ressaisit la corde avec la force du désespoir. Les gens criaient pitié, pitié... C'était bien inutile. Thomas Chevalier de Lorimier monta ensuite à l'échafaud d'un pas ferme, sans aucun signe de faiblesse. Il entendit son compagnon Hindelang crier *Vive la liberté !*, sourit et le bourreau l'exécuta. C'en était fini.

J'avais du mal à contenir l'émotion qui me gagnait tandis que je l'écoutais raconter les derniers moments de Chevalier de Lorimier. Il ne manquait pas un seul détail : l'heure précise, le dernier sourire, la petite cravate blanche nouée lâchement...

« Après, ma vie n'avait plus aucun sens, me dit-elle enfin. On m'avait arraché la moitié de moi-même. Je me suis réfugiée à L'Assomption, avec mes filles. On nous a oubliées mais moi, je n'ai rien oublié. Pas un jour ne s'est écoulé depuis ce moment funeste sans que je ne revoie son beau visage ovale, ses yeux et ses cheveux noirs de jais, son front haut et sa figure douce et intelligente. Je ne me console pas. »

Elle plongea sa main dans le petit coffre qu'elle n'avait pas refermé et se saisit de la précieuse lettre qu'elle porta à ses lèvres :

« On l'a trouvée sur lui, près de son cœur, après sa mort. Tous les matins, je la relis : *Tu dois prendre courage*, m'a-t-il écrit. *Hier soir,*

tu as reçu mes derniers embrassements ; cependant du fond de mon cachot humide, je sens le besoin de te dire un dernier adieu. Ton tendre mari enchaîné comme un meurtrier... »

Il n'y avait plus d'amertume dans la voix d'Henriette de Lorimier. Seulement une tristesse infinie. Et tant d'amour éclairait son regard, j'en étais tout bouleversé. Elle replaça la mèche de cheveux qui avait glissée sur sa joue et laissa tomber comme dans un murmure :

« Il faut me laisser maintenant, monsieur Chapman. Je ferai ce que vous me demanderez. Mais promettez-moi que Thomas Chevalier de Lorimier ne sera jamais oublié. »

Les mots blancs

Catherine Lalonde

Dans le noir des rideaux tirés, les corps n'ont l'air faits de rien d'autre que de fatigue. Le réveille-matin crache et cahote sans que personne le ferme. La chaleur s'écrase en duvet dans la chambre. Dans le noir fermé, la chaleur pèse en paresse sur les corps. Ces cheveux sur mes lèvres me chatouillent à chaque souffle, et agacent. Il faudrait les ôter. Et fermer ce foutu réveil. Le trajet de ma main jusqu'à la bouche, des milliers de kilomètres. Tout le poids à soulever, le poids entier dans la main, établi. La lèvre pique, la gorge et la bouche aussi. Le bras au bout du bras enfin fait son travail de bras, et ma main enlève les cheveux de ma joue et s'attarde, pour le plaisir moite de la joue. C'est un plaisir déjà, la joue glissée. Le bras ne s'arrête pas, empoigne le corps de l'homme, serre. Le corps silencieux à côté. L'homme dans le lit, le rien immobile autour de lui. Dans la chambre close, ma main sur l'épaule de l'homme comme sur un vêtement tranquille. Au bout du bout de mon bras, l'homme endormi en poupée malgré les cris furieux du réveil.

Je me suis levée plus tard. La jupe et les souliers. À l'envers le trajet gris de l'escalier. La cuisine toute blanche soudain d'été fait mal aux yeux. La bouche directement sous le robinet, le filet d'eau

froide entre les dents, entre les lèvres, partout sur le visage. Le chat, flou de lumière, saute sur le comptoir et vient boire avec moi, vient boire à ma joue. La langue du chat rêche, ma peau fragile. La langue du chat sans pitié sur ma peau irritée par la petite barbe de l'homme. Je sens le rouge se former, les plaques. Ça fait mal, la langue du chat sur la joue, ça fait mal et plaisir à la fois, on ne sait pas. Le robinet mal fermé, le chat à la fenêtre. La porte devant l'été. La porte, rue Saint-Olivier.

Je voudrais remonter le processus de l'amour comme le réveille-matin, à rebours, pour comprendre. Démonter la bombe, regarder l'intérieur. Le balancier des erreurs, les situations reproduites, la suite des nuits plus ou moins identiques. Mes mauvais mots de femme. Défaire l'engrenage, trouver. Pourquoi j'aime qui, comment il se fait, comment reproduire, comment dire. Pourquoi, comment.

Dans la chambre fermée, la chaleur du soir s'entasse. Il s'est endormi le premier, les bras pleins du petit chat gris. L'amour est loin de ce lit. Sans ses yeux sans ses gestes pour me faire exister, l'amour s'éloigne encore. Les corps ici ne sont pas gorgés d'amour. Ils sont gorgés de sécheresse. Les êtres dans cette chambre fermée sont rompus de besoins, de besoins du corps : manger boire dormir courir. Travailler. Et sortir du quotidien. Dans la chambre se trouve l'après, la fin de la semaine. L'envie d'embrasser, d'écarteler, de s'ouvrir. Avaler la peau la chambre fermée le téléphone, la ville entière. Se sentir avaler, se sentir libre, libre et inutile. Je le regarde dormir. Doucement je peux voir les rêves arriver, commencer à la tempe. Le rêve descend dans les yeux, dans le cou. Les mots en anglais, des appels. Je le vois prendre peur, s'éveiller en nage.

« J'ai fait un cauchemar...

— Je sais. La nuit, ça va les cauchemars, c'est l'heure. Dors. »

Ce n'est pas une réponse. Je sais. J'étais celle de l'insomnie, ça casse une humeur. Ses yeux lentement reviennent après le rêve, retrouvent la chaise, les livres, le lit. Il me regarde doucement, avec prudence. Il ne savait pas cette dureté chez moi.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Je ferme les yeux.

« Rien. »

On ne s'en sort pas. Il n'y a rien entre nous. L'épaisseur de la distance, la chaleur : rien. L'absence de mots, l'absence même du désir de dire, du désir de prendre. Nos corps semblent l'un à l'autre restreints, incapables de se sortir l'un de l'autre, incapables de s'intéresser. Sans pour autant que la jouissance soit ni terrible ni énorme. Le plaisir ne peut rien expliquer. Les corps ici sont noués l'un à l'autre par erreur. Aucun moyen de dire ces amours étranges, au-dessus de nos forces, en-dessous du désir. Attachée par ses bras, sur lui je m'endors.

Dans la nuit pourtant mes rêves ne sont que miens.

Le chat sur le bord du bain donne des coups de patte au rideau, fait la chasse aux gouttelettes. Même sous le froid de la douche, mes seins restent lourds. La clarté crue du matin les fait plus blancs, plus pâles. Les serviettes nouées sur mes hanches. L'homme dans la pièce à côté, devant le miroir. À genoux sur le tapis persan, il se coiffe. J'enlève la brosse des mains de l'homme, avec les miennes je lisse ses cheveux vers l'arrière, comme il les aime. Ils sont humides encore, si le vent ne s'y met pas, le resteront jusqu'à l'après-midi. Je le coiffe lui à genoux devant moi. Sur ce tapis il y a eu déjà mes genoux et l'homme debout, son sexe entre mes lèvres, creux, et son plaisir à lui. Je dois m'habiller maintenant. L'image de l'homme dans le miroir, les cheveux lisses. Je serais bien sur le tapis. Et cette image de lui debout. Je boutonne la blouse enfilée. Aller travailler.

Je me tiens devant lui ou devant un mystère, avec l'envie de tout casser. Par colère. Les mêmes colères qu'enfant : il m'échappe il est libre il s'enfuit, ailleurs. Casser des murs, inventer des scandales. J'ai peur comme une enfant si un couple dépend à moitié de moi.

Le son des verres qui se cognent au sortir de la plonge, la musique en désordre des verres. Dans la salle le glissement des chaises. Le ronronnement des conversations, les rires. Il est deux heures, avec l'agitation on se croirait encore à midi. Les portes, partout ouvertes, et toujours pas de vent. C'est à rendre fou, cette chaleur inerte. Les odeurs obsédantes, collées aux aisselles ou dans le fond des assiettes. Le serveur est en sueur, partout dans la salle il court, en sueur. Il m'apporte mon café, le deuxième, en souriant. « Aujourd'hui personne ne prend de café, me dit-il, il fait trop chaud et je peux les faire glacés, avec du miel. » Je dis non, je verse la crème tiède. Deux heures. Je ne sais pas par cette chaleur ce que l'on peut penser faire, je téléphone à l'homme. C'est la voix parfumée de la secrétaire. Cette femme est extraordinaire. Des centaines de fois j'ai appelé. La voix, la même, égale des centaines de fois. Toujours la même douceur pressée. Je me dis que cette femme doit être belle. La voix de l'homme au bout du fil. Je parle.

« Je voudrais te voir maintenant.

— Maintenant, je travaille.

— Je sais, comme tout le monde. Le mur derrière moi fait son travail de mur. Les gens, les choses travaillent tous à être. Tu peux venir sur la pointe des pieds rien ni personne ne s'en rendra compte, ils sont tous trop occupés.

— Tu m'emmerdes.

— Le serveur est débordé de travail. Il a déjà monté ton couvert, juste en face du mien. Amène-toi.

— Toi, tu m'emmerdes.

— J'y travaille. »

Il a souri. Je l'ai senti jusqu'ici.

« Tu es où ?

— À l'Impasse.

— Aux Deux Anges ?

— Oui. »

Le déclic du téléphone. Maintenant l'homme s'en vient. Je retourne m'asseoir, le tissu de la jupe pend ses plis à la chaise. Je cherche avec la cuillère une contenance. Jouer dans le verre d'eau, dans le café. J'ai l'impression que l'attente est inscrite en bleu sur mon visage. *Regarde cette femme la-bas, tu vois pas qu'elle attend ? Elle attend un homme, tu sens pas ?* Celui qui arrive maintenant est déjà dans le retard, dans le décalage des désirs. Dans l'attente de cet homme, déjà j'apprends à vivre sans. Il aurait fallu qu'il soit là, au moment de la voix. Ce n'est pas coutume d'être aussi intransigeante. Ça doit venir de la chaleur, la cruauté de la chaleur. Des étés de ce genre, ce n'est pas du pays. L'homme doit prendre le temps d'arriver, du temps de trottoir et du temps d'attente. C'est rare appeler en plein jour. Chercher autant de réconfort avec le corps : au secours. Ça ne s'est jamais vu. Je regarde dans le café les dessins blancs de la crème. Ce besoin de l'homme que j'ai bâti de toutes pièces, ce désir en courtepointe. Cette envie que j'ai de lui, qui ne le concerne pas. La fatigue d'avance de savoir : le trajet dans l'escalier, la haute ville, la porte rue Saint-Olivier. La porte avec derrière les chats. Avec derrière le lit et les chats.

Il dit :

« Il n'y a pas d'amour dans cette histoire, il n'y a même pas d'histoire. Je ne pense pas à toi. Je ne pense pas à acheter des fleurs, de la soie. Tu n'es pas là si tu n'y es pas. »

Il dit :

« Ce soir, tu peux te faire belle, ça ne changera rien. Parce que : ce soir... »

Je suis partie, mes talons fort sur le trottoir.

Je ne sais pas si c'est par désir réel ou par orgueil. Plus tard je suis retournée. Rue Saint-Olivier. Par sa fenêtre, il ne dort pas. Par sa fenêtre, il lit, ou quelque chose du genre. J'ai frappé.

« Pourquoi tu es revenue ?

— Il ne me reste plus de fruits à la maison. »

La porte restée ouverte comme s'il était seul, il a monté les escaliers. Il n'y a toujours pas de vent. La porte refermée et comme si j'étais seule, jusqu'à la chambre. La chambre, la porte fermée et les rideaux dans la lourdeur de l'été.

C'est, au début d'un homme, le vide dans la tête pour dire les choses. Les gestes nouveaux. Quatre heures du matin, cernée de bras et de mains, je me réveille. Sans pouvoir dire avec qui je couche. Blanc. Il me faut trois secondes, le temps de repenser la soirée. My. Longtemps, il faut longtemps pour apprendre le toucher particulier d'une épaule sous ma nuque. My. Une certitude de lui. À chaque nouvel homme, le même vide de nom à remplir. Comme si le corps apprenait à être bien avant le vouloir.

Ma main en rond sur son ventre alors il s'endort le premier.

Sur la rue dans les yeux des gens, il y a déjà tout ce bagage d'être avec My : les lieux devenus communs, la clé de la maison, les chats qui lèchent la paume. Le petit passé taillé d'ambre, précieux comme une pierre. La complicité. Il y a trop de rencontres manquées, chaque jour les hasards qui se font attendre. Les hommes sur l'autre trottoir. Dans les petites villes, juste à marcher dans les rues on prépare ses amours de plus tard. Être vu, et dans l'œil, voir. Les hasards de routes, les pommes de Dieu, les hommes croisés, relâchés. La certitude tranquille que ce n'est pas de My dont il s'agit, qu'il n'est question de lui dans aucune histoire. Les ratés d'avance, l'ironie de fond : un bonheur fabriqué, pas possible, en plein dos de l'amour.

Une lettre pour moi. Il y avait longtemps. Je ne pensais pas, une lettre ce matin.

C'est écrit.

Ma délire, tu t'en vas, tu t'engages[1].
C'est écrit.
Je ne t'apporte rien. Mais si. J'apporte mes mains vides[2].
Recevoir des mots dans cette chaleur. Je ne pensais pas.

Dans le noir de la chambre restent en clair deux yeux de chat. Dans la nuit de la pièce, le chat gris se perd. Ce seraient, seuls, ses yeux qui ronronnent. Sa chaleur sur mon torse. À côté de moi, My, mort de sommeil. Rien que sa voix qui bouge sur moi.

« Pourquoi tu ne pars pas ? »

Sur mes cuisses, la peau lisse de ses fesses, tout contre. Devant moi, son dos qui me parle, et s'ouvre et se referme.

« Tu voudrais que je parte.

— Je ne dis pas. Je veux savoir. Tu ne m'aimes pas et tu restes. »

J'ai la bouche sèche. Devant moi, sa voix, têtue. Il me faudrait de l'eau maintenant. Il faudrait me lever, m'en aller. Il dit : « Parle. » Je ne dis rien. Je n'ai pas envie. Le chat roucoule dans mon cou. Le visage du chat caché dans la nuque et il n'y a plus de chat. Comme pour Cheshire c'est la chambre qui ronronnerait de noir. J'entends : « Parle. » Je me dis que je voudrais bien savoir un jour, ronronner. Et puis fuir aussi. Il dit : « Parle. » Je m'ennuie.

« Je ne vais pas partir. Ce n'est pas terrible de ne pas être en amour avec toi. Je n'avais pas programmé ça dans ma tête de fille, mais tant pis. Je ne trouve pas terrible cette sécheresse des sentiments entre nous. C'est reposant, ce sec. Je me retrouve en vacances d'amour, en manque, hors ma vie. Et puis il y a assez de corps dans cette chambre pour combler les moments de vide.

1. Chanson québécoise, anonyme.
2. Louis Scutenaire.

— Ça dure.

— Je peux partir. Faut dire. »

Le chat dans son plaisir de gorge se tord sur moi.

« Pourquoi tu ne vas pas voir un autre homme ?

— Il n'y a pas un autre homme. Il y a d'autres hommes, en tas. Il faudrait que je choisisse. Un. Et lequel ? Et pourquoi ? Tout le travail de connaître. Tant d'espoirs à redescendre du grenier. Pour m'en faire accroire. Il faut accumuler trop de passé avant de se rendre compte que l'on n'aimera pas, pas vraiment. Les mots à dire, les plans de séduction, l'incertitude, les retrouvailles et le reste, recommencés ? Les erreurs, reprochées pendant des années ensuite. Je n'ai plus le goût.»

Les mots ne s'arrêtent plus. De l'eau à l'envers dans la bouche.

« Un autre homme. Il y en a déjà eu, un autre. Des tas d'un autre — mais il y en aura de nouveaux, encore. Plus tard. Avant toi, des noms qui ne te diraient rien, une liste d'hommes disparus. Kir, Van, Zsa, James — si tu savais. Et mon père, aussi. L'amour de mon père. Et l'amour appris de tous ceux avant toi, gaspillé ou perdu, je ne sais pas. Peut-être tous ces hommes avant pour apprendre, faire mes gammes afin d'arriver à toi. Ne pas t'aimer, mais tranquille. Calme. La désattente, en quelque sorte. »

Il ne dit rien.

« Toi, je sais maintenant. Je sais si je te touche là, tu gueules. Regarde. Là. Tu vois ? »

Il y a tout ce chat de plaisir sur moi.

« C'est par pure fatigue si je reste. »

Il se retourne brusquement

« Je n'ai pas dit par paresse ni par lâcheté. J'ai dit par fatigue. »

Dans le rien des mots il met sa main sur ma bouche. Le chat dans le mouvement saute sur le rebord de la fenêtre, se perd dans les rideaux. Je pleure un peu. Je ne savais pas. Ma tête glisse long sur sa cuisse. Cette solidité des muscles, ce calme du sommeil. Juste à écouter les respirations accordées, on sent un calme. Juste à écouter

on se dit : « Tiens, il y a longtemps que je suis ici. » On se dit : « Je pourrais rester toujours. » Juste à écouter, on prend peur.

« Et si je t'aimais ? » dit-il.

Dans la chambre fermée, les rideaux respirent, un souffle de chat. Dans mes petites larmes, je lui réponds :

« N'amour n'amour n'emporte-moi n'ailleurs. »

Il sourit, comme un cadeau. Comme si sans nous la tendresse, sœur de nos corps, voulait se mettre à exister, en dehors de nous. La confiance sourde du corps, insidieusement. La confiance. Les filins de retenue. Le sourire de l'homme encore, qui explose en rire, en grand rire de fête. Il rit et il me roule dans ses bras. On se dit : « Il faudrait rire toujours. » Sur mes lèvres, tout ce salé tombé. La chambre, soudain secrète. Et la vie dans ce rire, dans ce rire avec l'homme, c'est de la pluie d'août au visage.

J'ai trouvé des Duras chez lui, j'ai lu Duras. Ces livres, dans la maison, ça explique peut-être. L'en-dehors des mots de cet amour étrange. Les dégringolades dans les bancs de neige, les draps lavés frais et le parfum voulu à la nuque. Les amours parallèles qui nous habitent, cette façon de ne jamais en parler. Ne restent que les trous du langage, qui empêchent de fixer les faits comme des papillons dans le mur-mémoire. Dire les états et les trente sortes de fatigue. Après Duras, je sais nous avons bu, beaucoup. Whisky, Campari, ça vient de là. La vie que je vis comme si c'était la seule apprise, composée. Restent des images, des faits des gens, outre le langage, pour expliquer. Des histoires, de quoi on bâtit une femme. La mort de mon père, des gâteaux mexicains roses, un petit chat noir d'enfance. De certains moments je peux dire *là, j'étais heureuse*. Il n'y a ni pourquoi ni pouvoir reproduire. Pourquoi, comment.

Le soir après l'enterrement, je me suis couchée contre My. Je ne dormais pas. Le jour j'avais porté la tombe, en pantalon noir. J'ai dit, j'ai dit à la mère chez moi, j'ai dit au curé : « Je veux porter la tombe ». La voix qui disait était grave et brisée. Je ne connaissais pas cette voix. « Une femme ? » a dit le curé. Aux trois autres coins,

des hommes portaient. Devant moi, dans le veston foncé, je voyais le dos large d'épaule, je voyais le dos forcer. Je me suis demandé, un dos de femme, quelle force on peut y voir. J'ai porté avec les hommes la tombe, la tombe de mon père. Je sentais à l'aisselle le tendon gonflé, prêt à se rompre. Le curé avait prévenu : « Ce sera lourd. » Ce sera mon père et ce sera la mort, ensemble. Dans le chemin du cimetière, les ornières s'étaient figées à force de sécheresse. Et mes talons hauts. Il y avait à chaque pas danger de se tourner la cheville. Le bras tirait. Tout le jour à chercher des yeux les trous dans la terre, avec le père au bout du bras. Il y a de ces journées. Plus tard je me suis étendue, épuisée et nue près de My. Plus tard, après la tombe. Je pouvais voir le dos de My, vide et libre. Cet espace sensible entre les omoplates. Je pouvais voir le souffle y courir. Je ne sais toujours pas ce qui me fait le plus peur. Le poids de la mort dans le bras, ou toute cette vie à part moi, qui me donne chaleur et me quitte et me revient, incontrôlable.

Doucement sa main est venue dans mes cheveux, jouer.

Dans la chambre fermée, encore, sans savoir le jour dehors. Ma bouche à coups de bec d'oiseau embrasse la nuque devant. Encore des baisers, comme si la peau avait quelque part réponse. Le matin dans la lourdeur décalée des ventres, dans la lenteur de ma jouissance. L'été passé dans la chambre. Et celui d'avant. Les étés d'hommes dans les chambres d'hommes pour apprendre à faire l'amour. Les gestes lents, la bouche belle. Les saisons dedans passées. Et dehors. Toujours on se dit : « Il faudrait bien un jour commencer à vivre. » Et cependant, on vit.

Les phrases éparses, autant de moments disparus. Autant de façons de ne pas dire. Seuls des mots dans la mémoire, hors contexte.

« Ce n'est pas facile d'être avec toi. Ce n'est pas de l'amour de source. »

Lui :

« Pousse le chat, c'est MA place. »

Je dis :

«Tais-toi et dors.»

Il dit (en dormant) :

« Bien sûr je t'aime. Je t'aime comme un râteau, un melon d'eau, une porte de garage. (Le lendemain) C'est utile, mais on se lasse parfois. Je t'aime d'une manière bizarre. »

Je dis :

« Tu viens prendre un café avec moi MAINTENANT ou tu renonces pour toujours à me voir. »

Il dit (en dormant) :

« Où tu t'en vas ? » (simplement sur le côté du lit, où il reste quelques draps...)

Je dis :

« Tu ne veux rien savoir de moi. »

Il dit :

« Faut voir. Tu voudrais pas que je sache. »

Il dit :

« Arrête de pleurer. »

Il dit :

«Je t'aime. »

Je dis non.

Je dis :

« Je t'aime. »

Lui :

« Tais-toi. »

Je dis.

Il dit.

Et dans le désert du langage pourtant on ne fait que se perdre.

Sa bouche n'est jamais complètement fermée, le whisky y glisse facilement. Les glaçons ne se cognent ni aux lèvres ni aux dents, ils roulent dans la bouche et retombent dans le verre. Les lèvres avalent, la pomme d'Adam, le mouvement liquide. Les joues de My sont creuses, les dessins d'ombre sur ses joues dirigent le visage vers le bas, vers la bouche. Je le regarde avaler. On se dit : « Il a la gueule faite pour embrasser. » Le soleil frappe dur. La bouche n'est jamais fermée, la peau est mince. Les joues et le visage avalent. En vague, tout le corps de l'homme avale. On se dit : « Ah ! il est fait pour aimer d'autres hommes, pour embrasser long. » Les os des pommettes à la clarté, abrupts. Ce n'est pas difficile désirer cet homme. Il suffit de regarder, d'attendre. En vague il bouge : les yeux, le haut des joues, la bouche, depuis le front pour prononcer :

« L'été va finir bientôt. »

L'été, un jour passé sous le soleil de maintenant. My parle, la bouche tapissée de whisky. À côté de nous se trouve un couple dans l'insolence des vingt ans. Les verres de jus de couleur sur leur table, le rire et le bruit, inutiles.

« Je ne sais plus quoi faire de toi. »

Ses mots tombent sur moi. Blanc le soleil blancs les mots et les yeux de My dans l'impitoyable lumière, trois heures et demie. Les glaçons fondent, et la grenadine dans les jus de fruits devient rose, perdue.

« Tu n'as pas de secrets à attendre de moi. »

Ce couple, à côté, qui dérange.

« Le calme », dis-je.

Sur notre table restent des mains, de vieux chemins de mains.

La nuit dans la maigreur des draps, son corps devient souple comme les poissons.

Le jeudi, j'ai répondu à la lettre.

Ce sont des trajets d'amour, tracés d'enfance. Des façons de prendre les hommes comme de marcher, de sourire. Ça me vient de loin, de partout. Des autres enfants autour. Ça vient du père, d'un homme comme ça qui nous apprend longtemps : « Voilà, cela est de l'amour. » C'est montré tranquillement, un travail presque dans la petitesse des gestes. La tendresse apprise, jour après jour, dans les manipulations quotidiennes. Doucement durant. Après, après il faut chercher seule. Une certaine forme amour cherchée sans le dire. Pas le père, pas le père cherché, mais l'amour oui : l'amour le même. Le trajet cœur, la forme yeux. La confiance père. On ne s'en sort pas. Toute cette tendresse eue, un géant d'amour, un monstre avec des mains de six pouces d'épais. Le ciel de nuit au-dessus de ma tête, haute comme trois pommes, un ciel de barbe et de sourcils. Non je ne m'en remets pas, ni de sa mort ni de ce trop d'amour déjà. Il faudrait quoi pour aimer maintenant, pour aimer My ? Briser le legs de mon père, briser dans ma tête l'histoire sans envergure de moi et de mon père. Je n'ai pas ce courage d'enclume, d'effacer. Il y avait mon père, là. Maintenant il y a cette plage vide, à palper de vide. Il faudrait pouvoir prendre la charge d'amour vivante entre lui et moi, la porter ailleurs. L'idée de l'autorité et l'idée terrible de l'amour, totales. Je ne peux demander à personne de supporter ça. Alors je m'enfuis. My, il a la voix pareille la même façon d'embrasser. C'est insupportable, ces petites ressemblances. Le vide physique maintenant m'est intolérable. Le savoir mâle qui s'échappe, l'amour homme depuis le début de moi. Maintenant il me faut improviser. Trouver une nouvelle façon de dire les choses, redéfinir l'amour entré dans moi. Comment je fais pour parler, pour marcher ? Dans le monde des femmes tout a changé. Le travail, les amants, les courses, la façon d'élever un enfant. Les règles : perdues. Bien. Mais les mots pour dire sont restés les mêmes. Pour dire l'homme, pour dire la femme et l'amour entre eux deux. Comment je fais pour dire je t'aime à un homme sans me mettre à genoux ? Dans mon monde des hommes, les mots du père ont disparu. Les seuls mots d'amour possibles. Disparus. Avant même que j'aie pu apprendre. L'amour seul, mort doucement, tout doucement, d'une tumeur au poumon droit.

Une seule journée de fin de semaine. Malgré la chaleur partout, le bois franc reste frais sous les pieds. Les murs de la cuisine sont brûlés de rouge. Le dimanche je m'achète des croissants. Deux de trop, pour me permettre de ne manger que la mie. À Sainte-Adèle, les dimanches, les pains étaient cachés haut. Avec les cousins, on grimpait sur une chaise, à bout de petit bras on plongeait la main à travers la croûte, dans le gras du pain. On mangeait l'interdit, que le bon, jusqu'à se remplir les joues. Au souper, les parents retrouvaient les longues baguettes, vidées, des chaises renversées. Chaque fois les pains étaient placés un peu plus haut. On empilait des livres, les gros dictionnaires. On faisait des tas de chaises. Il y avait le rire des parents plus tard, le rire des dimanches en déboulade jusqu'au deuxième étage. C'était attendu, ce rire, comme un signal. Cachés en souris sous les lits, le rire en avalanche, alors on respirait. La colère remise à plus tard, on laissait les poupées et les miettes sous le lit, pour ailleurs aller jouer. La grande paresse de fin de semaine, en princesse dans les fauteuils. Laisser à côté le monde filer, laisser, un jour semaine, aller. Les croissants-beurre en détrempe de café, les douceurs réduites. Il faudrait poster la lettre aujourd'hui, répondre enfin. Et lire le cahier rouge. Ce serait bien, la vie tranquille, tous les jours dans la folie seule du vin de trois heures. Le vin et les seize cafés, les seins nus sous la chemise. Des semaines de quatre dimanches, dans la fierté du corps de lin. Cette arrogance d'être seule, parfois.

Le cercle des os de ses hanches dans mes mains, comme un chiffon de plaisir. Renversé sur lui, je jouis et coule pendant qu'il crie, mon poignet dans sa bouche. Le taire. Les traces de ses dents, des jours durant. Peut-être les seules marques hors langage pour dire lui.

Le chat dans son délire du matin m'a réveillée. Je me suis levée comme d'habitude, habillée avec le chandail de soie brute. Il m'a fallu pousser un rideau pour voir la chaleur, il m'a fallu ouvrir. My s'est assis dans le lit, ébloui. La chambre était éclatante, emplie de jour à ras les murs. Il a frotté les ailes de son nez entre ses doigts tandis que je me faisais une tresse.

« Tu pars ?

— Je pars. »

Il a baissé lentement ses paupières. J'aime bien cet homme, il ne fait pas de mal au silence. J'ai descendu l'escalier, le chat fou de matin riait entre mes pieds, sur le banc de bois et sur le bord de la fenêtre en même temps. J'ai ouvert la porte, regardé la maison une dernière fois. Dans ma tête le visage de My. Il n'y a pas d'amour pour moi dans cette maison. Et aucune façon de créer un langage, de dire la transformation des choses autour. Il y a un amour des chats, un amour de corps, vide. Dehors la lumière. Je suis sortie. Dans l'air on sentait encore quelques bouts d'été.

Des femmes à perte de vue...

Hélène Pedneault

1. Qui a fait le monde sans en prendre soin[1] ?

Ce soir encore, dans les images de guerres et d'atrocités qu'on nous présentera à la télévision comme tous les jours, nous verrons de fiers guerriers debout, fusil à la main, et dans la même séquence, des femmes assises qui pleurent, leurs enfants serrés contre elles. Les femmes sont d'« éternelles pleureuses dont les chœurs accompagnent en sourdine toutes les tragédies[2] »...

Ainsi en est-il encore aujourd'hui, d'une guerre à l'autre, d'une catastrophe à l'autre.

Pour la première fois de ma vie, je viens de passer systématiquement à travers l'histoire des femmes. Enfin, le peu qu'on en connaît. Je

1. De la chanson *Le chagrin de la grosse Raymonde*, de Clémence DesRochers.
2. Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des femmes*, tome I : *L'Antiquité*, Paris, Plon, 1991, p. 8. Toutes les données historiques de ce texte sont tirées de cet ouvrage en cinq tomes.

n'en suis pas revenue, au sens strict. J'ai furieusement envie d'intenter un recours collectif en dommages et intérêts pour cruautés mentales et physiques contre la moitié de l'Humanité. Si j'allais jusqu'au bout de mon indignation, je dirais : pour gynécide. Mais je ne sais pas qui poursuivre exactement. Le patriarcat ? Je ne sais pas à quel nom ni à quelle adresse lui envoyer un *subpœna* pour l'amener devant un tribunal. Vous me direz que ses plus chauds partisans sont tous morts ou sur le point de mourir (du moins en Occident), et que tous ses préceptes sont à peu près désuets aujourd'hui dans les textes de lois. Mais personne ne peut mesurer la force encore actuelle de ces préceptes, leur inscription au fer rouge dans l'inconscient collectif des femmes et des hommes de la fin du XX^e siècle. Prenez un cas récent au hasard, celui du juge Jean Bienvenue. Quand il déclare, le 7 décembre 1995 : « Les femmes sont capables de bassesses que même les hommes les plus vils ne commettraient pas », il prend sa source directement dans l'Évangile, dans le livre de L'Ecclésiaste [26, 12] où on trouve ceci : « Toute malice n'est rien auprès d'une malice de femme. » Vous voyez bien que c'est loin d'être fini. Pour s'en justifier, le juge maintenant suspendu a dit textuellement qu'il avait appris ce subtil savoir à l'école des jésuites. Il ne comprenait pas pourquoi il avait provoqué un tel remous.

Les racines du patriarcat étaient des tentacules qui traversaient toutes les religions, toutes les coutumes, toutes les races, tous les continents. J'y voïs une parenté certaine avec le travail d'un têtu et virulent virus.

Mais essayez donc de faire une preuve avec ça devant un tribunal...

En juillet 1995, le pape « a vigoureusement pris la défense des droits des femmes dans la société contemporaine [3] ». Il s'est excusé

3. *Le Devoir*, 14 juillet 1995, article de Stéphane Baillargeon.

officiellement de tous les torts que l'Église catholique a causés aux femmes dans le passé, sans toutefois entrer dans les détails. Il s'est excusé « en gros ». Mais il ne s'est excusé ni des torts présents ni des torts à venir. Deux mille ans d'oppression effacés avec un sourire de compassion, quelques mots bien sentis et des trémolos dans la voix, c'est une bonne affaire. On ne peut pas en dire autant des femmes qui ont reçu ces tardives excuses. Puisqu'il est infaillible de souche, Jean-Paul II aurait dû faire un *package deal* avec ses excuses, et les rendre valables pour le passé, le présent et le futur. Mais non. Ses successeurs auront d'autres excuses à faire. Il est quand même plus facile de prendre sur ses épaules un passé dont on n'est pas responsable que de s'excuser d'un présent qu'on gouverne et qui aura des conséquences dans le futur.

Du même souffle, le pape « réaffirme ensuite que la prêtrise sera toujours exclusivement réservée aux hommes dans son institution deux fois millénaire [4] ». Il réitère sa condamnation de l'avortement, même à la suite d'un viol, et, en tout illogisme, interdit encore la contraception. Il ajoute : « Le point de départ de ce dialogue ne peut être qu'un merci adressé à la Femme/Mère, à la Femme au travail et à la femme pour le seul fait d'être femme [5]. » Sans commentaire.

L'Église s'institue championne toutes catégories de la vie, cette vie qui avait pourtant si peu de valeur pour elle au temps des croisades et de l'Inquisition. *Si quelqu'un te frappe la joue droite, tend la joue gauche.* Si ta main droite détruit, que ta main gauche remercie (!) en ignorant ce que fait ta main droite...

On n'insistera pas sur le fait que ces excuses sont arrivées juste avant le grand sommet des femmes à Pékin, en septembre.

4. *Ibid.*
5. *Ibid.*

Le Vatican vient probablement d'engager une nouvelle firme de consultants en image, comme nos politiciens. Il en a largement les moyens. Je ne m'explique pas autrement ces brusques remords. Il fallait bien trouver un *stunt* publicitaire pour remobiliser les troupes clairsemées, et surtout les femmes chrétiennes en colère d'être toujours exclues de la pratique du sacré. À moins que ce soit à cause d'Internet, sur lequel le Vatican vient de se brancher. (Authentique. Entendu aux nouvelles.) Ça prend un système qui a beaucoup de mémoire pour voyager sur Internet. C'est peut-être grâce à cet effort de mémoire que l'Église s'est enfin souvenue des horreurs qu'elle a fait subir aux femmes. En prime avec Internet : quarante millions d'abonnés à évangéliser. Jean-Paul II est fatigué et malade, il n'aura plus besoin de voyager. Embrasser un écran d'ordinateur est quand même plus propre et sécuritaire que d'embrasser le sol de continents où fourmillent tant de microbes et de scorpions...

Nous sommes à l'ère des mea-culpa et des compensations. Les fonctionnaires obtiennent des compensations de départ. Les Indiens obtiennent des compensations pour le vol de leurs territoires. Les citoyens canadiens d'origine japonaise ont obtenu compensation pour emprisonnement abusif pendant la guerre de 1939. Combien d'autres. Mais pas les femmes.

Je ne peux faire taire un certain cynisme. J'irai m'en confesser à mon lac. C'est sûr qu'il est difficile de croire à ces excuses officielles du pape. Il me vient des images d'alcoolique qui jure de ne plus boire, de mari qui jure de ne plus courailler ou de femme qui jure qu'au prochain amour, elle restera libre et entière. Je ne crois

pas que Jean-Paul II soit allé jusqu'à jurer que l'Église ne recommencerait plus jamais.

Ce qu'il y a, c'est qu'on ne peut jamais être sûr de rien, c'est la vie qui veut ça. Et du côté des femmes, l'incertitude est encore mieux organisée parce qu'elle a le support de tous les systèmes. Être une femme, c'est connaître les contractions. Un jour, c'est la guerre de 1939, on a besoin de vous dans les usines d'armements et l'allaitement maternel devient subitement dangereux pour la santé des enfants ; le lendemain, la guerre est finie, les hommes reviennent, on vous retourne chez vous et l'allaitement maternel redevient le nec plus ultra de la maternité. Un jour, vous avez droit à l'avortement, et le lendemain, des bombes éclatent dans les cliniques d'avortement et des médecins sont assassinés. Un jour, on vous ouvre grandes les portes du marché du travail, et le lendemain, vous êtes dans la précarisation de l'emploi jusqu'au cou parce que les règles du marché du travail ont changé et que vous êtes les dernières arrivées. Un jour, on vous donne l'équité salariale, et le lendemain, un quelconque Ontario vous l'enlève pour cause de récession. Un jour, vous êtes les égales des hommes, et le lendemain, un quelconque intégrisme algérien vote un Code de la famille qui vous fait reculer de mille ans. La vie des femmes dépend, plus que celle de n'importe quel citoyen, de l'orientation du parti politique au pouvoir, s'il est à gauche, à droite, en bas ou en diagonale. Filles d'Ève, les femmes sont toujours une question de moralité publique.

Les femmes, comme la vie, sont peu de chose. Un mauvais coup de dé politique, et voilà que certains de leurs droits, qu'on croyait acquis, tiennent à un fil. La vie des femmes est un jeu de Parchési : si elles ont le malheur de tomber sur la tête du serpent, elles dégringolent à la case départ, après avoir grimpé péniblement presque toutes les échelles. C'est logique : l'auteur maudit de la Genèse a répandu la rumeur que c'est à cause d'Ève et du serpent que l'Humanité doit souffrir. Le plus grand *best-seller* de la littérature mondiale.

J'en ai appris de bien bonnes dans l'histoire des femmes. Selon *La Théogonie* d'Hésiode, qui est en quelque sorte le récit de la création du monde selon les Grecs et l'arbre généalogique de leurs dieux, il n'y avait pas de femmes au début de la création. Rien de moins. Il y avait bien des dieux femelles, mais pas de mortelles. Les hommes et les dieux vivaient dans une parfaite harmonie, correspondant au Paradis terrestre des chrétiens, sans travailler, dans le nirvana perpétuel. « Dans leur vision de la genèse du monde, les mythes grecs ont transmis une pensée d'un monde sans femmes, antérieur à la création des êtres humains tels qu'ils sont maintenant. Sans femmes et sans travail, tel était l'âge d'or[6]. »

Mais voilà qu'un mortel, Prométhée, vole le feu aux dieux pour le donner aux hommes. Zeus, le dieu des dieux, se fâche et décide de donner aux hommes un terrible châtiment. Avec la complicité de plusieurs dieux, il fabrique une femme, créature artificielle destinée à s'installer parmi les hommes pour leur plus grand malheur, et la donne à Prométhée comme un cadeau. Cette première femme s'appelle Pandore. Elle porte une jarre close que Zeus lui recommande de ne jamais ouvrir. Évidemment elle l'ouvre, et tous les maux du monde qui pèsent maintenant sur les hommes s'échappent de la boîte de Pandore, alors que l'espoir reste malheureusement au fond. Il n'en est pas sorti depuis. C'est ainsi que le genre des femmes apporta aux hommes l'avidité du désir, la fin du contentement et de l'autosuffisance.

Nous sommes toutes les filles de Pandore, sœur jumelle d'Ève qui a transformé le serpent — jadis symbole de connaissance, de prophétie et de guérison dans le culte de la grande Déesse — en instrument du péché.

Le mythe de Pandore est le mythe fondateur de l'image que le patriarcat se fera des femmes pour des siècles et des siècles, amen.

6. Aline Rousselle, *Histoire des femmes, op. cit.*, tome I, p. 319.

Les femmes ont fait l'objet du plus formidable consensus, de la plus belle unanimité qui ait jamais existé sur cette terre, toutes races et religions confondues. Toutes les hiérarchies — ecclésiastique, domestique, sociale, politique, militaire — se sont unies en un même combat. Un seul danger commun, à travers leurs luttes par ailleurs fratricides : les femmes.

S'ils n'avaient pas eu besoin de nous pour la survie de l'espèce, je n'ose imaginer jusqu'où ils seraient allés...

2. Hier, racine d'aujourd'hui : quelques bouchées d'histoire...

Il y a jadis et maintenant. Et jadis fonde maintenant [7].

Au XII[e] siècle, à travail égal, les salaires des femmes sont inférieurs à ceux des hommes. À la fin du XV[e], les femmes qui travaillaient à la journée sur les chantiers de Wurzbourg gagnaient en moyenne 7,7 pfennigs contre 11,6 pour les hommes.

En 1993, selon Statistiques Canada, les femmes qui travaillent à temps complet gagnent 72 % du salaire des hommes. Le revenu moyen des travailleuses immigrées représente 54 % de celui des travailleurs immigrés, et les dix emplois les moins bien payés au Canada sont occupés à 75 % par des femmes. Selon le Conseil du statut de la femme, la proportion des femmes dans les métiers les moins payants a progressé quatre fois plus que dans les professions les mieux rémunérées.

Encore aujourd'hui, un petit garçon a plus de valeur qu'une petite fille dans maints pays comme la Chine, l'Inde, le continent africain et les pays arabes. Maintenant qu'on peut connaître le sexe de l'enfant avant la naissance, il y a même une recrudescence d'avortements de fœtus féminins. Dans ces cultures, une fille coûte cher et rapporte peu. Plus tard, à l'âge adulte, cette valeur se traduit par des salaires plus élevés donnés

7. Pauline Schmitt Pantel, *Histoire des femmes*, *op. cit.*, tome I, p. 22.

aux hommes, y compris en Occident, où l'égalité salariale est encore bien loin d'être une loi universelle.

Au Moyen Âge, les femmes occupaient une place importante en médecine et en gynécologie. Mais avec le développement des facultés de médecine dans les universités et le début de leurs corporations professionnelles, les médecins se sont attachés à garder leur savoir et à fermer leur profession à toute forme de concurrence, en particulier à celle des guérisseuses et des sages-femmes. L'éminente Faculté de médecine de Paris essaya même d'interdire complètement l'exercice de la médecine aux femmes. Peu après, sous l'Inquisition, comme par hasard, beaucoup de guérisseuses furent brûlées comme sorcières sur la foi de témoignages de médecins.

Aujourd'hui, la Corporation des médecins du Québec n'ira pas jusqu'à brûler les sages-femmes sur la place publique, mais la bataille que celles-ci livrent depuis près de vingt ans pour faire reconnaître leur profession tient sans cesse sur la résistance des médecins. Ce qui n'empêche pas les femmes d'être maintenant majoritaires dans les facultés de médecine du Québec.

Au XVI^e^ siècle, les femmes œuvraient dans des travaux qu'on qualifierait aujourd'hui de typiquement masculins, le bâtiment et la métallurgie entre autres. Elles étaient chaudronnières, coutelières, fabricantes de dés, ferblantières, fabricantes de compas, maçons, plâtrières, charpentières, manœuvres, fabricantes de mortier et de verre, couvreuses, des travaux très durs physiquement.

Aujourd'hui, de plus en plus de femmes tentent — avec difficulté — de percer le marché de ce qu'on appelle maintenant les « métiers non traditionnels », parce que les salaires y sont beaucoup plus élevés que dans les métiers dits féminins.

Au Moyen Âge, même si les femmes célibataires étaient indépendantes sur les plans juridique et économique, leur situation

sociale était la plupart du temps misérable. Là où les hommes, mieux payés, pouvaient survivre seuls du travail de leurs mains, les femmes seules et sans aide extérieure se retrouvaient vite à la limite du minimum vital. Les mères qui avaient encore un ou plusieurs enfants à nourrir risquaient leur liberté et leur santé pour un peu de pain ou de grains.

Aujourd'hui, au Québec, 80 % des trois cent mille familles monoparentales sont dirigées par des femmes. Toutes les statistiques confirment que les femmes seules, avec ou sans enfants, sont les personnes les plus pauvres.

Depuis le XV^e^ siècle au moins, la concentration d'une main-d'œuvre féminine dans des emplois contribue beaucoup à discréditer cet emploi.

Au début des années quatre-vingt-dix, un article de La Presse *expliquait sérieusement pourquoi l'arrivée massive des femmes en médecine contribuait à enlever du prestige à la profession et à faire baisser la moyenne des salaires, notamment parce que les femmes acceptaient davantage de travailler à salaire ou à temps partiel, pour avoir une meilleure qualité de vie et élever leurs enfants. Quelque temps plus tard, le même raisonnement tordu s'est fait chez les notaires. Ces deux incidents ont évidemment suscité un tollé de la part des femmes. On n'en parle plus publiquement, mais on n'en pense pas moins...*

Jusqu'à la Renaissance, les femmes ne pouvaient pas témoigner en cour de justice « à cause de la légèreté et de la témérité de leur sexe ». Le seul cas où le témoignage d'une femme était requis devant la justice, c'était pour attester lequel de deux jumeaux était né le premier (!).

Ce n'est qu'en 1971 que les femmes du Québec ont pu siéger comme jurées dans une cour, suite à une manifestation du Front des femmes libres du Québec.

À la fin du Moyen Âge, les activités féminines ont reflué vers le monde du travail salarié et journalier, en particulier dans le cadre de la sous-traitance à domicile.

Aujourd'hui, au Québec, des milliers de femmes cousent à domicile pour des manufactures qui les paient à des tarifs dérisoires, sans jamais que la CSST accepte de reconnaître leurs malaises physiques comme des maladies industrielles.

À la fin du Moyen Âge, les femmes qui participaient à l'économie des villes furent, en raison de leur position sociale subalterne, les victimes d'un processus général de transformation de l'économie.

Aujourd'hui, les femmes sont les premières victimes de la précarisation de l'emploi.

À la fin du Moyen Âge, les devoirs familiaux des épouses et des mères commencent à se révéler une entrave à leur activité professionnelle.

À la fin du XX^e^ siècle, certains disent que les devoirs familiaux des femmes/mères sont une entrave à leur activité professionnelle.

À la fin du Moyen Âge, dans les secteurs où les chances de gagner sa vie et d'exercer une profession dépendaient de la formation scolaire et professionnelle, comme dans les administrations naissantes au service des municipalités et des princes, ou dans l'enseignement et la santé, les femmes en général partaient perdantes.

Les choses n'ont pas beaucoup changé aujourd'hui, sauf dans les pays qui ont adopté certaines lois de « discrimination positive », comme le Québec. En France, au milieu des années quatre-vingt, le PDG du Crédit Lyonnais a pris sur lui de nommer trente-cinq femmes à des postes de cadres parce que ses employés résistaient à la directive de corriger l'inéquité entre les hommes et les femmes.

À partir de la fin du XII^e siècle, et plus encore au XIII^e, l'existence d'une profonde « inquiétude religieuse » a poussé beaucoup d'hommes et de femmes à abandonner les formes traditionnelles de piété. Rassemblés le plus souvent en groupes de croyants animés par les mêmes idées, ils cherchaient le salut de leurs âmes par des voies que l'Église n'avaient pas indiquées ou qu'elle avait même interdites, et qui conduisaient à l'hérésie et à la persécution.

À la fin du XX^e siècle, devant le vide spirituel chronique, le phénomène grandissant des sectes religieuses et de l'intégrisme dans toutes les religions inquiète le monde entier, provoquant à nouveau violences, persécutions et exclusions.

Dans l'Antiquité, les épouses devaient s'en tenir à une passivité consentante et se conformer au mode de vie de leur mari. La symbiose conjugale était réduite au renoncement, de la part de l'épouse, à tout ce qui aurait pu ou pourrait lui appartenir en propre : dieux, amis, occupations, biens.

Au Québec, jusqu'aux années soixante-dix, les femmes qui se mariaient devaient adopter tout l'environnement de leur mari, y compris ses amis. Il était mal vu qu'une femme ait des amies à elle, qu'elle voyait sans son mari, ou qu'elle annule le vote de son mari en votant pour un autre parti que lui.

Dans l'Antiquité, le mariage reposait sur un accord entre le mari et le père de la mariée, accord auquel était associée la remise d'une dot, sans que soit requis le consentement de la jeune femme. La mariée changeait de demeure et de maître, passant de son père à son époux.

Cette pratique a subsisté jusqu'aux trois quarts du XX^e siècle, sauf en ce qui concerne la dot, même si c'était le père de la mariée qui payait — et paye encore, dans certains milieux — les frais du mariage. La femme prenait pays en même temps que mari, ce qui signifiait qu'elle quittait son entourage pour adopter le sien. Tout se passait entre

hommes. Le jeune homme demandait la main de la jeune fille au père, mais on n'arrête pas le progrès : au XX^e siècle, la fille doit maintenant consentir au mariage, sauf dans certains pays d'Afrique et du Moyen-Orient.

Au Moyen Âge, la femme devait conserver et administrer ce que le mâle produisait, gagnait ou accumulait. Mais le patron restait le mari, responsable des personnes et propriétaire des biens.

Jusqu'à tout récemment, dans beaucoup de familles occidentales, l'homme donnait sa paye à sa femme toutes les semaines sans plus s'occuper de l'administrer. Mais le patron restait le mari, responsable des personnes et propriétaire des biens. De plus, on ne reconnaissait aucune valeur économique aux femmes collaboratrices de leur mari. En cas de divorce, la femme était dépouillée de tout, dépendant essentiellement du bon vouloir de son ex-époux à lui verser une pension alimentaire, renforçant ainsi son infériorité sociale. Depuis une quinzaine d'années, plusieurs lois ont été votées pour protéger les femmes et rétablir l'équité économique dans le mariage.

Je vous laisse tirer vous-mêmes vos propres conclusions sur ces données parallèles.

La mienne : vive le féminisme !

3. « Portons au Champ des Lettres : c'est en ce pays riche et fertile que sera fondée la Cité des Dames[8]... »

Je viens de tomber en amour avec deux femmes : Hildegarde, une Allemande de huit cents ans et quelques, et Christine, une Française née en Italie, une jeunesse de six cents ans. Elles sont dans le dictionnaire, c'est surprenant : ça doit être un coup des féministes. Quand j'entends Hildegarde de Bingen (1098-1179), mère

8. Christine de Pizan, *La Cité des Dames*, Paris, Stock-Moyen Âge, 1986, p. 48. Ce livre a été écrit vers 1400. Un autre de ses romans est également disponible : *La mutacion de fortune*, Paris, Éditions S. Solente, Picard, 1959-1966. Il raconte l'histoire d'une femme qui se métamorphose en homme.

abbesse et sainte, dire : « À l'intérieur de mon âme, je suis savante », je craque. Elle, un des plus grands esprits de son siècle, une grande mystique, une visionnaire. On voit bien là où se situait le maquis des femmes à cette époque : dans leur âme, le seul endroit où elle pouvait avoir « une chambre à soi », comme l'a dit plus tard Virginia Woolf. Leur seule université, leur bibliothèque, le réclusoir où elle pouvait penser et écrire. « Ces paroles de femmes affirment une culture littéraire remarquable, sans parler du bagage théologique... Mais surtout, engagées dans leur propre aventure spirituelle, ces femmes écrivains sont conscientes d'elles-mêmes[9]. »

Hildegarde me transmet la preuve que, à cette époque, on effaçait les écrits des femmes. Dans son œuvre la plus connue, *Le livre des œuvres divines*, elle fait cette mise en garde musclée à un éventuel lecteur animé de mauvaises intentions : « Qu'aucun homme ne soit donc assez téméraire pour faire quelque ajout aux termes de cet écrit, ou pour en supprimer quelque passage, s'il ne veut pas être éliminé du livre de vie et de toute la béatitude terrestre. » On utilise les armes qu'on peut ! N'empêche que son livre s'est bien rendu jusqu'à nous. Une autre mystique, Mechtild de Magdebourg, a reçu elle aussi des menaces. Dans *La lumière ruisselante de la Déité* (quel titre !), elle écrit ceci : « On m'a avertie au sujet de ce livre. Et voici ce qu'on m'a fait savoir : que si je ne le faisais pas enterrer, il deviendrait la proie du feu. » Que ceux qui pensent que les femmes sont paranoïaques prennent des notes. Le patriarcat ne chômait pas dans ce temps-là.

Mon autre amour, Christine de Pizan (1365-1430), est la première féministe des lettres françaises. Veuve à vingt-cinq ans, elle ne s'est jamais remariée et a réussi à faire vivre ses nombreux enfants avec ses livres et ceux qu'elles copiaient et enluminaient pour les autres. (Monsieur Gutenberg n'a inventé l'imprimerie que dix ans après la mort de Christine.)

9. Danielle Régnier-Bohler, *Histoire des femmes*, *op. cit.*, tome II, p. 458.

> Dans l'histoire de la littérature française, entre 1395 et 1405, Christine de Pizan s'impose comme une figure impressionnante [...] une voix neuve et singulière [...]. Elle fut la première à affirmer son identité d'auteur, à marquer solennellement son entrée au champ des lettres. Christine s'intéresse à la constitution matérielle de ses livres, elle entreprend de diriger les copistes et envisage leur illustration, mais elle suit surtout, et de fort près, la constitution d'elle-même, comme écrivain. Christine a su effectuer un aller-retour du vécu à l'écrit [...] vers ce qu'elle appelle « le stile à moy naturel » [...]. Ampleur d'une œuvre de femme dont la voix diversifiée s'est fait entendre dans des écrits philosophiques, religieux, sans compter la tradition lyrique qu'elle reprend et développe avec subtilité [...]. Un souci de présentation d'elle-même et de gestion du savoir [...] la conscience d'être écartée d'un savoir [...] confirme donc le savoir des limites imposées à son sexe, qu'elle veut transcender [10]...

Christine me tire les larmes quand elle écrit simplement, en 1400, dans son roman *La Cité des Dames* [11] : « En ma folie, je me désespérais que Dieu m'ait fait naître dans un corps féminin [...] pourquoi ne m'avoir pas fait naître mâle afin [...] que je ne me trompe en rien et que j'aie cette grande perfection que les hommes disent avoir. » Ou ces trois petits mots, dans cet ordre précis : « Oser, moy, femme... » Je pense à la dureté de son siècle envers les femmes. Elle se défend la Christine. Elle défend son sexe. Elle répond aux hommes, elles écrit des tas de lettres de protestation, en plus de ses nombreux livres. Comme celle-ci, au prévôt de Lille, à propos de Jean de Meung, auteur du *Roman de la Rose* : « Qu'on ne m'accuse pas de déraison, d'arrogance ou de présomption, d'*oser, moi, femme*, m'opposer et répliquer à un auteur aussi subtil, ni de réduire l'éloge due à son œuvre, alors que lui, seul homme, a osé entreprendre de diffamer et de blâmer sans exception tout le sexe féminin. » Elle n'en rate pas une. Elle me fait rire quand elle prend

10. *Ibid.*, p. 453.
11. Christine de Pisan, *op. cit.*

la peine de répondre même à un proverbe latin qui a cours en son temps. « C'est pour pleurer, parler et filer que Dieu créa la femme. » Et Christine de répondre : « C'est une excellente chose que Dieu leur ait donné une telle vocation, car beaucoup ont été sauvées par pleurs, quenouilles et paroles. » Un trou, une cheville, comme disait ma mère !

> Sa féminité est devenue sa cause à défendre [...] face à la fragilité des femmes, Christine se veut pédagogue. Et c'est bien la première féministe des lettres françaises que nous entendons ici, par l'affirmation d'une parole qui doit prendre place dans l'Espace public et qui assume l'enseignement à dispenser aux femmes, ses sœurs [12]...

À toutes les époques, des femmes d'exception ont réussi à passer à travers les mailles serrées des systèmes qui les enfermaient. Comme Hildegarde, Christine ou Émilie du Châtelet, au XVII[e] siècle, esprit d'envergure et mathématicienne — incidemment, la maîtresse de Voltaire — dont la traduction de l'œuvre de Newton est toujours utilisée de nos jours. Elles sont de vraies énigmes : où trouvaient-elles la force d'arracher le bâillon qu'on avait greffé aux femmes, et le courage de vivre, à chaque minute, à contre-courant de leur oppression, tout en réussissant à imposer leur identité et leur intelligence ? Mystère de la capacité de résistance phénoménale des femmes.

Quand je pense à Hildegarde et à Christine, je ris sous cape. Non seulement elles ont écrit une œuvre considérable, mais elles sont mortes vieilles : Hildegarde à quatre-vingt-un ans et Christine, à soixante-sept ans, ce qui est l'équivalent de centenaires à cette époque d'avant la stérilisation où la maternité était une hécatombe, et où la plupart des femmes mouraient avant quarante ans. Elles ont donc dérangé les faiseurs de carcans pendant très longtemps !

12. Danielle Régnier-Bohler, *op. cit.*, p. 454.

4. « L'espérance de lendemains ce sont mes fêtes[13] »

Il n'y a jamais eu de hasard dans la vie collective des femmes : leur oppression a été orchestrée jusque dans ses moindres détails, et elles ne doivent leur libération qu'à elles-mêmes, sur une route interminable et ardue où les alliés masculins étaient aussi rares que des éléphants blancs... ! Leur image s'est balancée entre sainte et pécheresse, entre Marie et Ève, entre guérisseuse et sorcière. La liberté qu'elles ont eue, à certaines périodes de l'Histoire, leur a été enlevée et souvent « facturée » par la suite. Comme en Inde les plus démunis, les femmes ont été pendant longtemps la caste des intouchables du monde entier.

Il reste bien peu de territoires non explorés sur cette planète, mais personne ne connaît l'histoire des femmes, hormis quelques spécialistes. On ne peut pas tout effacer et recommencer. Au contraire, il faudrait que tout le monde, hommes et femmes, connaissent en détail toute la mécanique de l'oppression des femmes, qu'on la démonte ensemble et qu'on en montre les pièces dans un musée, avec des étiquettes. Il faut enseigner cette histoire dans les écoles pour que plus personne n'ait la naïveté de penser qu'on vient seulement du siècle où on naît. On vient aussi du passé. On hérite de la pensée et des aberrations de gens qui sont morts dans un autre monde que nous. Ce qui est dangereux, c'est qu'on l'ignore. On croit qu'on parle toujours en notre nom personnel.

Il faut enseigner cette histoire pour que les plus jeunes sachent jusqu'à quel point les femmes ont été des êtres sans valeur pendant des millénaires. Ils comprendraient peut-être mieux l'ampleur de la violence faite encore aux femmes en 1996, résidu toxique d'un lourd passé d'oppression organisée.

Tout est équilibre fragile, la santé comme le talent. Je suis intimement persuadée que c'est le déséquilibre meurtrier créé par la

13. De Rutebeuf, poète français du XIII^e siècle, dont ce texte a été mis en musique par Léo Ferré.

négation de la moitié de l'Humanité pendant si longtemps qui a créé le chaos qu'on connaît actuellement. À l'échelle de la planète, encore trop de femmes vivent dans des systèmes qui les diminuent et les gardent en marge de tous les pouvoirs et de leur propre vie.

Il faut enseigner cette histoire aux femmes pour qu'elles l'aiment, comme on finit par aimer une enfance difficile parce que c'est la nôtre, exclusivement, et que c'est la seule qu'on aura. Heureusement, grâce au mouvement des femmes, plus on en tourne les pages, plus elle s'embellit.

Moi, ce que je veux, ce sont des femmes à perte de vue. On verra bien si l'horizon s'élargira.

C'est tout ce que mon optimisme naturel, blessé cent fois par jour, me permet d'affirmer pour l'instant.

Une Sisyphe en jupon

Chislaine Rheault

« S'il te plaît, écris-moi un roman. Tu me promets ? Tu me le donneras à mon anniversaire. Tu as le temps. C'est dans huit mois. »

Elle comptait sur ses doigts. Je n'aurais pas dû lui faire cadeau du *Petit Prince*. Si au moins elle m'avait demandé de lui dessiner une poule, ou mieux encore, un œuf...

J'ai promis d'une petite voix.

C'est bizarre quand même ce désir soudain... Avait-elle fouillé dans la boîte du cagibi où j'ai jeté en vrac une quinzaine de canevas de romans avortés ? M'avait-elle vu écrire sur les bouts de napperons en papier déchirés au restaurant, au verso des factures ramassées en tas. Avait-elle suivi la trace de ces miettes jusqu'au sous-sol, comme le Petit Poucet ? Ou fait un casse-tête avec les pages couvertes de pattes de mouches, dans cet invraisemblable capharnaüm ? Ainsi, elle aurait lu ces pages torrides que je croyais pourtant bien cachées. Mes amours étalées, mes passions démasquées. Si j'avais su, j'aurais tout brûlé. Cette exploration de mes champs intimes, cette recherche aveugle du point G de mon âme où je laisse libre cours à ma libido, ce n'est pas une lecture d'enfant. Il y avait dans le lot des pages brûlantes qui me font, en y pensant, rougir de honte.

Son ton avait les accents impérieux du petit prince. Son désir, une urgence qui m'étonna. J'en fus plus décontenancée que l'aviateur.

Comment expliquer cette idée saugrenue. Avait-elle plutôt lu dans mes pensées, deviné les histoires farfelues que je me raconte en secret, les scénarios troublants que j'y conserve. Avait-elle fait connaissance avec ces *poqués* qui auraient peuplé tant de romans si je les avais mis au monde : des fous, des saints, des capotés, des misérables, des malades de pouvoir, des pervers, des inquiets. Dans les tiroirs de mon cerveau, végètent des personnages à qui il ne manque qu'une Pygmalionne. Coucou ! C'est moi.

Je voudrais écrire. Et pourtant, chaque incursion dans une bibliothèque me remplit de sentiments confus, d'émotions contradictoires. Je verdis de jalousie en parcourant les allées, en flânant parmi les rayons où gisent par milliers les œuvres des élus, des publiés. Et soudain leur bonheur me fait horreur. Tous ces ouvrages lus distraitement et reposés avec dédain. Tous ces mots inutiles. La recension des notes de lectures dans les journaux de fin de semaine me fait le même effet. Tous ces livres à l'encre encore humide qui seront abandonnés. Empilés. Qui goûteront à la poussière et à l'oubli. Tant de mots, tant de labeur, tant de mots et tant de vanité.

Savait-elle qu'il existe dans un rayon de mon cerveau une sorte de Panthéon du livre dont les odeurs de papier moisi me donnent la nausée ; que je porte en moi une bibliothèque naufragée où jaunissent les millions de pages d'ouvrages jamais écrits, un dépotoir où les premières phrases attendent d'être consumées. Car je nourris le désir fou de noircir les pages des in-quartos. Ces pages-là, au moins, elle ne servent pas à tapisser la litière du chat. On n'en fait pas de buvard à *sloche* l'hiver, au fond des taxis.

Ah, si je publiais ! Je transgresserais les codes, je transcenderais les modes, je galvauderais les niveaux de langue, je ferais un pied de nez aux académies. J'ai en tête plein de titres qui feraient si bien sur une page couverture. Tiens par exemple : *La planète des*

puces. J'ai écrit, corrigé, raturé des centaines de premières phrases. De ces attaques percutantes susceptibles de harponner le lecteur, d'émoustiller les hôtes de *talk-shows* qui ne savent poser qu'une question et font des prodiges de bavardage pour paraître avoir lu l'ouvrage de leur invité. Comment ne pas s'assurer de l'admiration reconnaissante d'un animateur vedette en commençant un roman par « Le gros général secoua sa petite quéquette »...

Ah, si je publiais ! On m'attirerait moi aussi sous la couverture. Je serais en vedette à *Chabadawada*, à *Déraisonnons sans passion*. On n'aurait pas d'autre choix que de m'inviter, même si mon livre ne vaut pas de la *chnoutte*. Quand votre *bette* est photographiée trois fois la semaine dans un journal ou qu'une émission de télévision porte votre nom, vous pouvez coucher sur papier vos états d'âme sans crainte d'être ignoré. Vous êtes adulé par les copains, démoli par les rivaux. Mais on moins, on parle de vous. Vous devenez infailliblement *the-talk-of-the-town*. La tournée des émissions de parlote est même réglée avant que l'éditeur ait paraphé le contrat. Les chroniqueurs en font leurs choux gras. On y pense à deux fois avant de démolir celui qui tient un micro ou noircit une colonne dans un journal. Seuls les critiques courageux osent confronter l'auteur « instantané ». Tant pis pour les génies abandonnés à leur solitude, les artistes de talent qui peaufinent leur œuvre dans l'anonymat, les remettent cent fois sur le métier, réinventent les genres, plongent aux tréfonds de l'âme humaine. À chacun son destin.

Si au moins je pouvais accoucher une première fois. Je vois déjà les micros se tendre, les critiques se pencher sur mon texte, les Homier-de-la-Reine étudier leur rictus dans le miroir, tremper leur langue dans le venin. En vain. Car on me lira. J'en suis sûre.

« S'il te plaît, écris-moi un roman... »

Quand elle m'a demandé cet étonnant cadeau, je n'en étais pas à mes premiers essais. Avant de me remettre à l'œuvre, je suis retournée au cagibi. Je n'ai pas eu à chercher longtemps pour trouver dans leur cachette les feuillets épars de la quinzaine d'épaves que j'y avais abandonnées. Avait-elle fouiné dans mes manuscrits ? La boîte semblait intacte. Mon imagination m'avait trompée.

J'ai dénoué les ficelles, fouillé dans le paquet et tenté de rescaper les rêveries érotico-littéraires que j'avais dix ans plus tôt consignées. L'image audacieuse, le mot cru alors ne me rebutaient pas. Ces pages m'ont fait rêver. Je me suis souvenue de mes amours avec le violoncelliste, puis avec l'autre qui frisait sa moustache d'un doigt distrait. J'ai fait le recensement de mes amants en allés. J'emprunterais, pour mon nouveau roman, un trait à l'un, un geste à l'autre. Je maquillerais mon passé. J'ai tenté un essai. Mais après quelques pages, j'ai compris qu'on ne pouvait recoller des amours anciennes. C'est dans le neuf qu'il me faudrait tailler...

Mais je ne pouvais échapper à la fascination du cagibi. J'ai fouillé encore dans la pile. Je me suis mise à régresser jusqu'à l'époque où j'avais mis mes seins en quarantaine pour allaiter. Car entre-temps, la quêteuse de romans était apparue dans ma vie.

Je retrouvais là les fragments arrachés à mes rares temps libres, des passages écrits lorsque j'arrivais un peu à m'isoler. Quand j'allais trouver le ton, écrire une scène épique, engager un dialogue, j'étais interrompue par un cri de douleur. Oui, encore une otite ! Le paquet de feuillets s'ajoutait à la pile au fond du placard. Nous prenions le chemin de l'urgence. (Un matin de décembre, de pluie et de verglas, un pneu a crevé au coin de l'hôpital.) Un jour, je recevais un petit mot qui disait : « Maman je veu que nou feson un gâto sesouoir. » Je sortais la farine et la poudre à pâte. Les pages se couvraient de sucre en poudre. Je me vautrais dans la tendresse. Dans un feuillet plié, je trouvais un message : « Maman, une surprise tatant. » J'y découvrais une invitation pour un « consert de violon » et une affiche de « l'orcestre synfonique ». Et le jour suivant, à côté

d'un dessin de la tour Eiffel : « J'ai pancé que t'aime ça allé à parit. » Oui, à Paris, surtout à la saison des prix littéraires. Hériterais-je du Goncourt, du Fémina ?

J'écrivais, j'écrivais. Mais je me surprenais à intégrer à ma prose les ordonnances du pharmacien, les listes d'épicerie, les rapports de l'école, les travaux à faire à la maison. J'imaginais des intrigues de garderie. Je faisais du mimétisme. Je butais sur la syntaxe, sur l'orthographe. Un jour, j'ai laissé une note sur le frigo : « Achète-moi un peau de colle. » J'étais en crise perpétuelle de ritournelle maternelle. Je peuplais mes histoires de personnages enfantins. Blanche-Blanche Caramel a eu de mauvaises notes dans sa dictée. Marianne Licorne est triste. Coin-Coin Castor a eu un accident. Je picorais sans vergogne dans ses poèmes.

J'ai un chat picoté
Qui aimerait être ligné
Le dragon charbon
Est un mangeur de sussons

Je fréquentais Fraisinette et Framboisine, m'inquiétais du sort de Tonne-de-Cœur. Mes rêves s'en allaient à vau-l'eau. J'ai tâté un peu de littérature enfantine.

Puis un jour, de guerre lasse, j'ai jeté tous ces gribouillis au fond de la boîte. Je me suis enfin ressaisie. J'ai écouté mon corps. La révolution sexuelle avait encore des ailes. Écrivain s'écrivait maintenant écrivaine. Ma plume courait, sensuelle, quand l'amour me portait. À chaque rupture, je déchirais des pages. Et je recommençais. Je portais en moi tant de destins. C'est alors qu'elle m'a demandé :

« S'il te plaît, écris-moi un roman. »

J'étais presque arrivée au fond de la boîte. J'ai remis le couvercle, refermé la porte du cagibi. Sa requête a fouetté mon ardeur. J'ai acheté des rames de papier. J'ai voulu brouiller toutes les anciennes pistes. Peine perdue. Je pataugeais dans les vieilles idées. Ersatz du nouveau roman, acrobaties formelles. J'ai ajouté deux épaves à la pile.

Au roman suivant, j'ai abandonné les théories. Écrivons pour être lu et compris. Après dix pages, je me prenais pour la Janette Bertrand du feuilleton social et de l'anthropologie. Les thèmes se bousculaient : viol, retrouvailles, mères porteuses, transsexualité. J'échappais au piège insidieux de l'autobiographie. J'avais un enthousiasme de poule pondeuse. Je venais de comprendre enfin ma vraie nature. Passer cinq ans sur la même trame, dessiner et redessiner le même motif, ne fréquenter que quelques personnages, quelle façon triste de ratatiner sa vie ! J'enfilerais les chaussures de la marathonienne, je brandirais une mitraillette armée de mots. Écrire un roman en un jour, voilà la recette. Simenon l'a bien fait. Je serais la Simenonne américaine.

Mais un jour, c'est un peu court. Je devais peut-être, au début, me donner un peu de jeu, me coller au cycle féminin. Un ouvrage par mois ? Je voyais l'écrivain, mon modèle, devant son pot de crayons finement aiguisés, ses pipes alignées. Et la bonne aux cuisines en train de préparer la soupe. Car il faut bien quelqu'un pour s'assurer que le génie ne meure pas de faim. Qu'est-ce qu'on mange à midi ? On ne peut quand même pas s'offrir le traiteur tous les soirs. Vingt-deux pages plus tard, j'ai rangé mon pot de crayons.

J'ai repris mon rythme à moi. Fouillé dans mes racines. Ce sera le roman intimiste des origines, me suis-je dit au suivant. Mais je n'avais plus le goût d'explorer des secrets. Je les ai de nouveau enterrés.

Huit mois ont passé. Puis douze, et douze encore, et douze de nouveau.

Je n'avais pas de cadeau pour son anniversaire. Honteuse, je songeais à ma promesse trahie. J'en pondais un coup. Mais je n'aboutissais à rien. Trilogie calquée sur le quotidien, fresque psychanalytique de trois générations, roman politique à clés où quelques célébrités seraient éclaboussées. De la graine de *best-seller*. Mais je laissais tout en plan.

À chaque fois, la ferveur me gagnait. Je voyais grand. Ah, être la Balsaque, la Prouste, la George Sand de mon époque, la Michelle Tremblay de mon sexe. Aller à la cheville des Anne Hébert, Margaret Atwood, rejoindre au ciel littéraire les Antonine, les Marie-Claire, m'abandonner au lyrisme de ma génération. Être la Donna Tart des *baby-boomers*. Écrire sans ratures. Toucher des droits d'auteur. Marquer mon époque. Et la gloire venue, m'exiler sur une île au soleil couchant.

Mais j'avais les semelles collées au sol. J'écrivais un chapitre en faisant le lavage. Je mêlais les piles de blanc et de pâle, j'ajoutais de l'eau de Javel dans la brassée de noir. Confondre les couleurs, c'est une tragédie quand on joue au bas-bleu.

Puis, un 25 novembre, emportée par la folie soudaine qui trouble les renards, les chats et les oiseaux durant les heures précédant un tremblement de terre, j'ai craqué pour un ordinateur. Comme ça, sans réfléchir. J'étais grisée, comme à l'achat de ma vieille Olympia aux élégants caractères carrés. À l'époque, je pensais confusément que le talent venait avec l'outil, que le marteau comptait autant que l'ébéniste. Le traitement de texte, voilà ce qu'il me fallait pour mettre de l'ordre à mes projets épars, pour harnacher mon imagination en cavale.

Je me sentais alors attirée par le roman social. Chaque fait divers troublant me chavirait. Quand une femme désespérée s'est jetée à l'eau avec son nouveau-né, je lui ai donné les traits de Sonia, mon amie qui s'était suicidée. Le soir en m'endormant, j'en faisais le livret d'un opéra. Je fredonnais...

Puis je me suis attaquée à une œuvre de politique-fiction dont l'action se déroulait à Genève, dans un petit hôtel de la rue des Corps-Saints fréquenté par une ancienne maîtresse de Simenon, en face d'une agence irakienne. L'action devait rebondir ensuite à Saint-Irénée-en-Charlevoix. J'écrivais mollement quand j'ai senti quelqu'un s'approcher, d'un pas furtif.

« Maman, je suis *patchée*.

— T'es quoi ?

— Ah, laisse faire... »

J'entendais en sourdine et à répétition les paroles de *Papa don't preach* de Madonna, pendant que dans le salon, une bande de *hurlots* de quatorze ans remettait la cassette du film qu'ils écoutaient ensemble pour la cinquième fois. Je leur ai demandé de baisser le volume en m'excusant. Ça me coupait l'inspiration.

Je me suis ensuite attaquée à une ambitieuse fresque sociopolitique, évoquant la mort des doctrines. J'avais mêlé à l'action Jules, Paul, Pascale et Ivanhoé, un quatuor d'anciens marxistes-léninistes. Je suis retournée aux sources. J'ai re-potassé les textes austères de Karl et de Mao. Mais leurs traits se perdaient dans le flou. Le roman devait s'achever par les retrouvailles de deux amants que la guerre idéologique avait séparés. Le souffle m'a manqué.

Pour le suivant, une synthèse romanesque des acquis du féminisme serait ma toile de fond. Cette fois, je décidai de mieux cerner la vingtaine de personnages qui la composaient en m'inspirant de mes vieilles copines : il y aurait Paula, la *trippeuse* partie méditer dans le désert de l'Arizona et qui s'est affranchie sur le tard de ses gourous ; Tarantule qui a flanqué trois amants dehors en moins d'un mois et collé la brosse à dents du dernier sur sa porte, au grand froid. J'avais couvert cent pages. Il en aurait fallu mille. Cette saga verrait enfin la naissance d'une romancière capable d'évoquer en un raccourci de vingt ans la plus fulgurante et la plus profonde révolution de l'histoire de l'humanité. C'était aussi ambitieux qu'une seconde baie James. J'ai réuni des amies que la vie avait

séparées, leur ai demandé de lire la bible des personnages et de me prévenir si jamais je dérapais. À la fin de la lecture publique, elles avaient la mine basse. Elles ont tué mon enthousiasme. Pourtant, j'étais certaine que Radio-Canada me demanderait d'adapter mon roman pour en faire une série à succès qui refoulerait dans l'ombre les *Scoop* et *Urgence*.

Le projet suivant n'était pas moins ambitieux. Ce serait le monument littéraire du second millénaire. Il s'articulerait sur des figures historiques. J'ai songé à y faire défiler tous les héros mythiques des dix derniers siècles sous des traits de femmes. Je l'aurais terminé pour le Salon du livre de 1999. Je craignais un peu la concurrence, c'est vrai. Il y aura bien une couple de mille ouvrages portant en page couverture la date fatidique de l'an 2000. Mais tant pis. Une valeureuse auteure ne doit pas craindre de se mesurer au talent des autres. Le projet était en chantier. J'avais griffonné cinquante pages. Mais ça traînassait déjà un peu quand elle m'a dit...

« Tu te rappelles ta promesse ? Tu me dois un roman. As-tu décidé de me l'offrir pour ma majorité ? Faudra que tu te grouilles. C'est dans quinze mois. Tu me dois un cadeau. Pourquoi ne l'as-tu jamais écrit ? »

J'ai été assaillie de regrets. Les excuses se bousculaient dans ma tête. Pourquoi ? Mais c'est simple : il fallait courir au boulot, faire les provisions, coudre, appareiller les mitaines, faire du café, ouvrir les stores le matin, même quand la vie m'incitait à les tenir clos. Parce qu'il fallait laver les draps, vider les poubelles, changer les vêtements à chaque saison, affronter le verglas. Pendant que le beurre grésillait dans la poêle, je n'entendais plus mes musiques intérieures.

J'ai mis une sourdine à ma voix. J'ai appris à écrire et à compter en lignes agates. Je me suis cachée sous les colonnes d'un journal. Je me suis soumise au tic-tac régulier des heures de tombée.

Pourquoi ? Parce que j'avais la trouille. J'étais terrorisée par les flics de la langue qui mettent des contraventions aux mots, qui les frappent d'interdit. J'appréhendais le regard noir des éditeurs, l'indifférence des lecteurs. Je mourais d'angoisse. J'imaginais les piles d'invendus encombrant les entrepôts. Je ne voulais pas retrouver les miens dans le cimetière du Colisée des livres. Je savais le festin qu'en ferait la déchiqueteuse.

Pourquoi ? Parce que je n'ai pas osé libérer mes monstres intérieurs, je n'ai pas laissé se déchaîner ma violence. J'aurais porté des coups en bas de la ceinture. J'aurais choisi des verbes teintés de sang, des adjectifs chargés de haine. Avec ces mots-là, j'aurais pu tuer...

Avant de me soûler le dedans de pathétique, j'ai mis un point final à cette litanie lamentable. Et je me suis vue soudain dans la dérisoire incarnation d'une Sisyphe en jupon.

Je gardais le silence. Mais elle a repris, comme si elle lisait dans mes pensées.

« Je ne te demandais pas la lune. Seulement une histoire simple, comme tu m'en racontais quand j'étais petite pour m'endormir. Tu te rappelles ? Tu me disais : « Choisis un mot. » Et tu délirais. Ça n'avait aucun sens. Nous nous amusions comme des folles. Je ne voulais jamais que tu fermes la porte. Mais tu ne t'en tireras pas comme ça. Tu me dois encore un cadeau ! »

Je suis retournée à mon écran. Une promesse, c'est sacré. Ou presque. J'ai commencé à écrire une histoire toute simple.

Nous sommes assis au fumoir. J'aspire les volutes bleues. Ici il ne se passe rien ou si peu. Des regards. Un ange passe. Un ange passera.

« Tu as les joues fraîches », m'a dit Laurent tout à l'heure quand je suis entrée.

Il a serré mes mains très fort, comme pour emprisonner le froid. J'ai trouvé sa peau trop brûlante en l'embrassant.

« Tu es fiévreux.

— Non. Ça va mieux maintenant. »

L'espace d'une seconde, il était absent.

« Tu souffres beaucoup ?

— Plus maintenant. J'ai pris un calmant tout à l'heure. La morphine me sera donnée dans deux heures. »

Nous avons passé la soirée à causer dans nos berceuses jumelles. Nous avons bu un verre de rosé. Nous avons joué à nous rappeler les séquences des films qui nous avaient le plus troublés. Le temps aurait pu s'arrêter sur une image. Mais je sentais s'égrener les secondes comme sur une horloge détraquée. Les secondes s'affolent, quand vient l'heure de mourir.

Ce roman sera intitulé : « Les pissenlits bleus ». C'est lui qui m'a soufflé le titre. Ce sont les fleurs qu'il voudrait voir sur sa tombe. J'écris un peu chaque jour. Je rature et je rage. Contre cette maladie maudite. Contre mon impuissance. Écrire, c'est impudique. C'est aussi grave que de se déshabiller devant une fenêtre. Ce sera long. Je ne suis pas sûre que j'aurai le courage. Un de ces matins, je crains d'en avoir assez. Et d'envoyer tous ces essais ratés au recyclage : les copies imprimées dans le bac à papier, les disquettes dans celui du métal. Je ne prendrai même pas la peine cette fois de mettre une ficelle pour tenir les feuillets ensemble.

Mais avant d'abandonner la partie comme les autres fois, je travaille sur un autre livre. Un bouquin de recettes. Ça se vendra. Comme des petits pains chauds. Et je serai invitée dans les *talk-shows*.

Si le lecteur tend l'oreille à ce moment du récit, il entendra un grand tintamarre de casseroles, puis un remue-ménage de papiers froissés. Et finalement, le craquement d'une allumette.

Notes biobibliographiques

Louky Bersianik est née à Montréal où elle a fait des études universitaires en lettres françaises. Elle a séjourné plusieurs années à Paris et étudié à La Sorbonne. Romancière, poète et essayiste, voici quelques-unes de ses parutions: *L'Euguélionne* (1976), *Le pique-nique sur l'Acropole* (1979), *Maternative* (1980), *Les agénésies du vieux monde* (1982), *Au beau milieu de moi* (1983), *Axes et eau* (1984), *Kerameikos* (1987), *La main tranchante du symbole* (1990), ainsi qu'une centaine de textes dans diverses publications littéraires et culturelles du Québec et d'ailleurs. Un dossier de la revue *Voix et images* lui a été consacré en 1991 (numéro 49, vol. XVII, n° 1).

Claudine Bertrand est née à Montréal. Elle a publié plusieurs livres et participé à de nombreuses revues et anthologies ainsi qu'à des colloques au Québec, au Canada et en Europe. Poète et essayiste, elle est active depuis 15 ans dans le milieu littéraire et dans celui de l'édition. Claudine Bertrand est directrice de la revue *Arcade* qu'elle a fondée en 1981. Elle est professeure de littérature et chroniqueure de poésie à la radio. Ses principaux titres sont: *Fiction-nuit* (le Noroît, 1987), *La dernière femme* (le Noroît, 1991), *Une main contre le délire* (le Noroît/ERTI, 1995), *Chercheuse d'images* (Ming, 1995), codirectrice de *La passion au féminin* (XYZ éditeur, 1994). En 1996, Claudine Bertrand fut nommée première membre d'honneur de l'Association parisienne « Les messagères du poème ».

Marie-Claire Blais est née en 1939 à Québec. Depuis *La belle bête*, publié à l'âge de 20 ans, et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (prix Médicis 1965), son œuvre n'a cessé de se déployer : une vingtaine de romans, cinq pièces de théâtre, des recueils de poésie. Elle nous offre ici en primeur *Nora*, un personnage de son prochain roman *La lumière et la foudre, Soifs II. Soifs* est paru aux Éditions du Boréal, en 1995.

Nicole Brossard, poète, romancière et essayiste, est née à Montréal. Depuis la parution de son premier livre en 1965, elle a publié une trentaine de titres dont *La lettre aérienne* (1986), *Le désert mauve* (1987), *Installations* (Grand Prix de poésie de la Fondation Les Forges 1989). Elle compte parmi les chefs de file d'une génération qui a renouvelé la poésie québécoise dans les années 1966 à 1975. Elle a cofondé en 1965 la revue littéraire *La Barre du jour* et, en 1976, le journal féministe *Les Têtes de pioche*. Elle a aussi coréalisé avec Luce Guilbeault le film *Some American Feminists* (1976). En 1991, elle publiait avec Lisette Girouard une *Anthologie de la poésie des femmes au Québec (1677-1988)*. Les Éditions de l'Hexagone viennent de faire paraître son huitième roman intitulé *Baroque d'aube*.

Anne Dandurand a publié, depuis 1982, quatre recueils de nouvelles, deux romans et un polar ; trois de ses livres furent traduits en anglais.

Marie-José des Rivières est chargée de projets éducatifs au Musée de la civilisation et membre du Groupe de recherche multidisciplinaire féministe et du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval. Elle a publié un livre issu de sa thèse de doctorat, *Châtelaine et la littérature (1960-1975)* (l'Hexagone, 1992). En 1995, elle a reçu le Prix d'excellence en interprétation du patrimoine de l'Association québécoise d'interprétation du patrimoine (AQIP) pour son scénario de visite commentée *Les*

Québécoises ont aussi fait l'histoire ! Elle poursuit ses recherches sur la représentation des femmes dans la littérature populaire.

CHRISTINE EDDIE vit à Québec. Elle a signé des articles ou des critiques de livres dans une vingtaine de revues dont *La Vie en rose*, *Châtelaine* et *Recherches féministes*. La revue *Arcade* lui a décerné le premier prix Arcade au féminin en 1995 et a publié sa première nouvelle.

MICHELINE LACHANCE, journaliste, ex-rédactrice en chef du magazine *Châtelaine*, est l'auteure du *Roman de Julie Papineau*, un ouvrage historique inspiré de la vie de l'épouse du chef des Patriotes de 1837, Louis-Joseph Papineau. Auparavant, elle avait signé la biographie du cardinal Paul-Émile Léger et celle du frère André. Elle travaille actuellement au magazine *L'Actualité* où elle tient la chronique « Préfaces » qui porte sur les écrivains et leurs œuvres.

CATHERINE LALONDE. Danseuse, serveuse, concierge, secrétaire, téléphoniste, barmaid, écrivaine, au besoin. Vingt et un ans, ça arrive à tout le monde. Premier prix du Chantauteuil en 1994. Premier prix Critère en 1991. Publie aux Éditions Le Loup de Gouttière, et dans diverses revues littéraires.

HÉLÈNE PEDNEAULT est née à Jonquière avant la mort de Duplessis. Son principal modèle a été l'indomptable rivière Saguenay. Ex-journaliste devenue écrivaine après de multiples détours, elle a eu la chance de vivre plusieurs vies antérieures de son vivant. Biographie, nouvelle, pamphlet, chanson, théâtre, chronique, toutes les formes d'écriture l'intéressent. Elle a publié cinq livres, dont *Notre Clémence* (1989), *La douleur des volcans* et *Pour en finir avec l'excellence* (1992). Sa pièce, *La déposition* (1988), traduite en cinq langues, a été jouée en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande et aux États-Unis. Féministe de souche, elle a été journaliste au magazine *La Vie en rose* pendant cinq ans. Elle y a écrit les

Chroniques délinquantes (publiées en recueil en 1988) et des dizaines de textes et d'entrevues, entre autres avec Simone de Beauvoir. Elle prépare en ce moment un roman pour adolescents et une biographie de Michel Rivard. Depuis qu'elle a découvert l'écrivaine Christine de Pizan au XIV^e^ siècle, elle souhaite ardemment être sa réincarnation. Hélène Pedneault a rédigé les textes de l'exposition « Femmes, corps et âme ».

GHISLAINE RHEAULT est journaliste au quotidien *Le Soleil* depuis 1970. Elle y signe une chronique d'humeur trois fois la semaine. Après avoir enseigné le tricot, elle a poursuivi ses études (un point à l'endroit, un point à l'envers) en lettres françaises et espagnoles à l'Université Laval avant d'opter pour le baccalauréat en journalisme. Responsable durant deux ans d'une chronique politique dans le magazine *Châtelaine* au début des années quatre-vingt, chargée de cours en écriture de presse au Département d'information et de communications de l'Université Laval depuis 1985, elle a tricoté beaucoup de mitaines mais n'a jamais publié de romans.

Table

Présentation
Hélène Pagé 7

Ma mère sur mes genoux
Portrait du cahier d'un arpenteur-géomètre
Louky Bersianik 9

Ma vie est loin d'ici
Claudine Bertrand 23

Nora
(dans *La lumière et la foudre, Soifs II*)
Marie-Claire Blais 33

Œuvre de chair et métonymies
Nicole Brossard 39

Sous une housse de coutil...
Anne Dandurand 53

« Un mot de vous dans ma grande solitude »
ou les confidences sexuelles des femmes
dans le magazine *Châtelaine*
Marie-José des Rivières 65

Où étiez-vous, tout ce temps ?
Christine Eddie 87

La femme du pendu
Micheline Lachance 97

Des femmes à perte de vue...
Hélène Pedneault 125

Une Sisyphe en jupon
Ghislaine Rheault 143

Notes bio-bibliographiques 155

Cet ouvrage
composé en Stone Print corps 12,5
a été achevé d'imprimer
le quatorze février mil neuf cent quatre-vingt-seize
sur les presses de

Cap-Saint-Ignace (Québec).

Date Due

PRINTED IN U.S.A. CAT. NO. 24 161

AUGUSTANA UNIVERSITY COLLEGE
LIBRARY

AUGUSTANA UNIVERSITY
1 1910 00094 7371

COLLECTIF D'AUTEURES

Poésie, essai, nouvelle, chronique et pamphlet: des auteures, toutes générations confondues parlent de ce qu'elles connaissent le mieux, **ELLES**.

FEMMES, CORPS ET ÂME

Louky Bersianik	*Ma mère sur mes genoux*
Claudine Bertrand	*Ma vie est loin d'ici*
Marie-Claire Blais	*Nora*
Nicole Brossard	*Œuvre de chair et métonymies*
Anne Dandurand	*Sous une housse de coutil...*
Marie-José des Rivières	*«Un mot de vous dans ma grande solitude»*
Christine Eddie	*Où étiez-vous, tout ce temps ?*
Micheline Lachance	*La femme du pendu*
Catherine Lalonde	*Les mots blancs*
Hélène Pedneault	*Des femmes à perte de vue...*
Ghislaine Rheault	*Une Sisyphe en jupon*

9 782892 611564